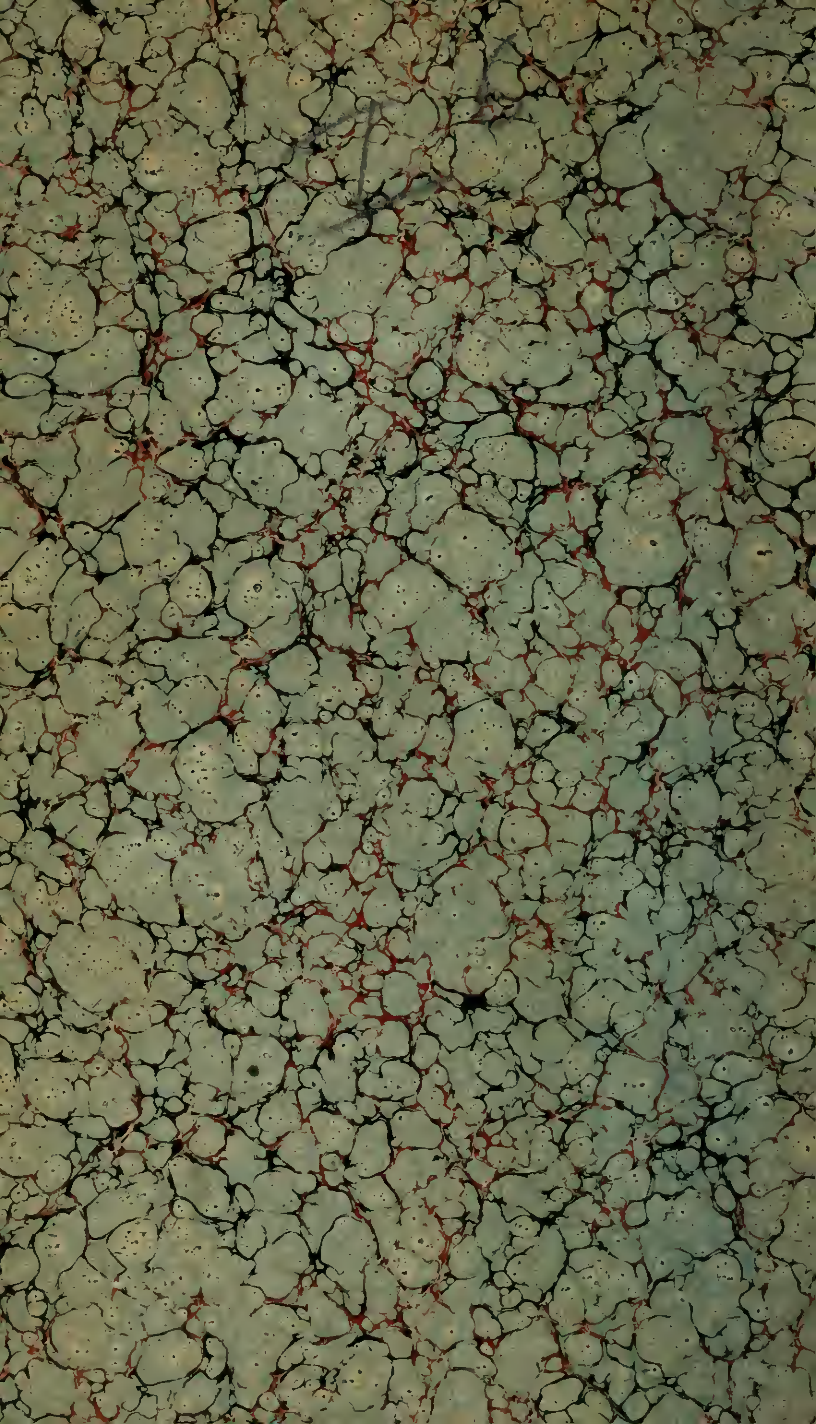
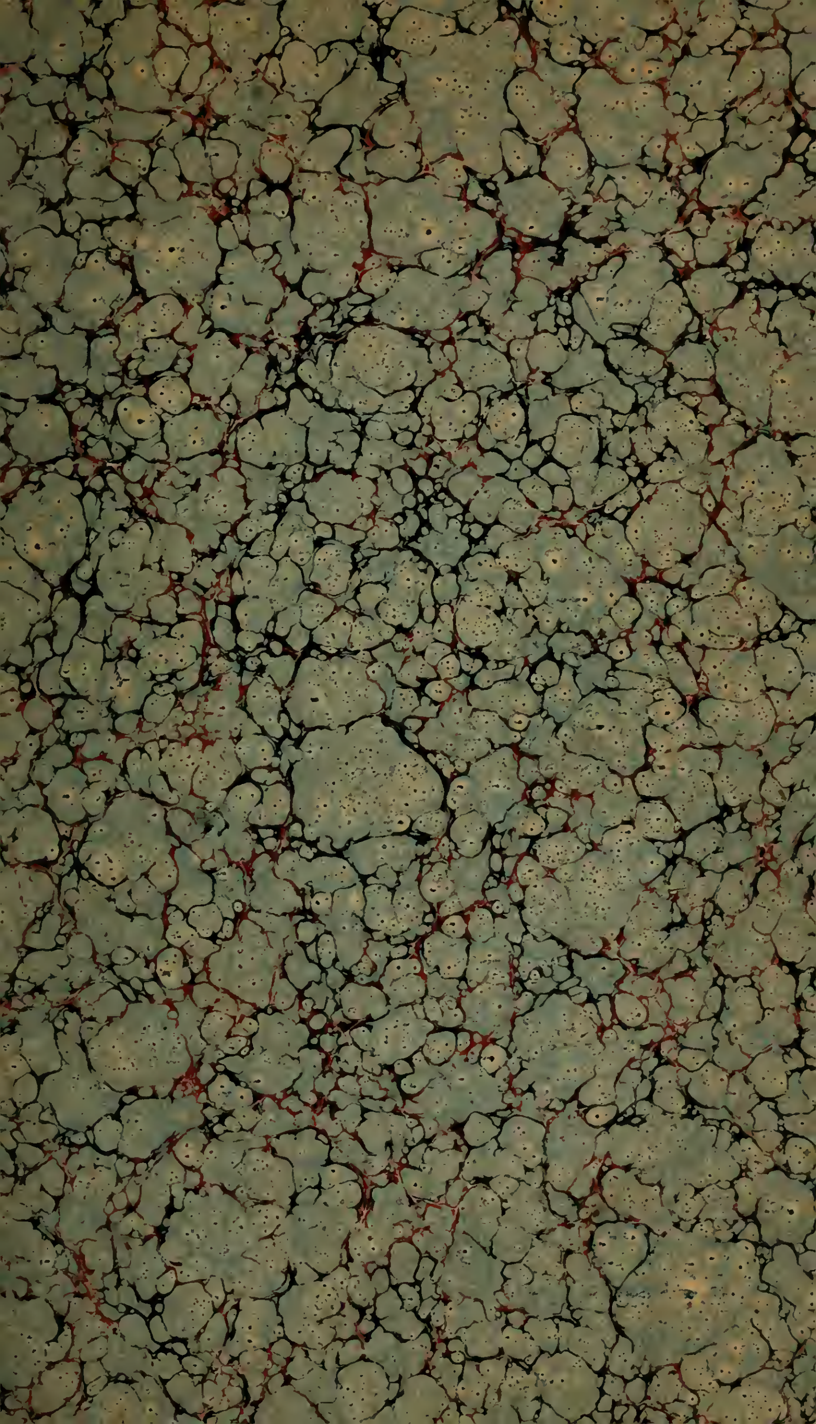

GYMNAS. IMMAC. CONC. SOC. IES. PARIS. AD. VALL. GIR.
IHS





LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME



PARIS.— IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus.

Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.

Croissons de toute manière dans le Christ notre chef.

(Eph. iv, 15.)

ANNÉE 1866. — 2e ÉDITION.



PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

C. DILLET, LIBRAIRE, RUE DE SÈVRES, 15.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'ÉCONOMIE ANTICHRÉTIENNE

DEVANT L'HOMME.

Messieurs,

Nous avons déroulé devant vous comme les pages d'un même livre, les phases déjà nombreuses d'un sujet aussi grand en lui-même que sympathique à notre siècle, *le Progrès par le Christianisme*, c'est-à-dire le Progrès par Jésus-Christ et en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Après avoir inscrit aux premières pages de ce livre la loi souveraine et l'obstacle

général du progrès dans l'humanité, nous avons montré, année par année, comment le Christianisme, par la simple application de ses principes fondamentaux, réalise la vraie grandeur de notre race, dans l'ordre moral, dans l'ordre social, dans l'ordre domestique, dans l'ordre philosophique et dans l'ordre scientifique. Si nous avons insisté sur ce dernier aspect du sujet, malgré son caractère plus abstrait, et comme tel moins accessible au grand nombre, c'est que ce mot célèbre, la Science, est devenu, plus que tout autre, la fascination de ce siècle.

Et maintenant, Messieurs, vous êtes curieux de savoir si nous avons touché à la borne dernière d'un sujet qui semble devant nous reculer indéfiniment? Nous sommes ainsi faits; nous appelons le nouveau, et notre génie national ne se plaît pas aux redites. Mais vous en conviendrez, en évoquant vos souvenirs, si ce sujet est toujours le même, il est aussi toujours divers; il offre un avantage même oratoirement désirable, l'unité dans la variété. Il montre successivement toutes les faces de la religion divine rayonnant, pour les illuminer,

sur toutes les faces de la nature humaine.

Pour compléter l'évolution de notre sujet, il reste à jeter cette divine lumière sur quelques points non encore directement éclairés par notre prédication. Il est entre autres une face de notre humanité que nous avons quelquefois entrevue en passant, mais jamais regardée de près et directement : c'est le côté par lequel l'homme touche à la terre et se met en rapport avec les biens matériels créés pour son bonheur terrestre ; c'est, pour me servir d'un mot consacré et devenu fameux dans notre temps, le côté utilitaire et *économique* de la vie humaine. La science dite économique a pris dans les préoccupations et le mouvement général de ce siècle une place si considérable, et elle peut avoir sur l'avenir des nations modernes une influence si prépondérante, qu'il n'est pas possible que la prédication chrétienne se taise plus longtemps sur un sujet qui la touche de si près.

Assurément, s'il dépendait de l'économie de se renfermer dans un cercle assez exclusif et dans un isolement assez absolu, pour n'avoir rien à démêler avec la morale et la religion, il

n'y aurait pas lieu de s'en occuper ici. Mais l'économie, quoi qu'elle puisse prétendre, a inévitablement des points de rencontre et de jonction avec les régions supérieures à la sphère où elle se meut elle-même. Et la grande hérésie économique que je prétends combattre, dans ces conférences nouvelles, c'est précisément le schisme absurde, imaginé par certains esprits, sincères peut-être, mais trompés, pour faire de l'économie ce qu'ils nomment une science rigoureusement autonome et absolument indépendante; séparatisme doctrinalement inadmissible et pratiquement désastreux, qui condamnerait l'économie à rouler de contradictions en contradictions, emportant avec elle-même l'humanité de déceptions en déceptions, à travers des problèmes sans solution, des sentiers sans issue, des agitations sans repos et des fatigues sans trêve.

Naguère, il vous en souvient, une parole auguste disait à la France : « N'est-il pas temps de chercher par tous les moyens pratiques à rendre meilleure la situation morale et matérielle du peuple ? Employons-nous à répandre

partout, avec les vraies lumières, les saines doctrines économiques, l'amour du bien et les principes religieux (1). »

Nous acceptons ce programme ; et ce que ces paroles demandaient avec le prestige d'une grande puissance, nous allons, pour notre humble part, essayer de le faire par la prédication chrétienne; car le Christianisme est en possession de tout cela. Le Christianisme est pour le peuple qui travaille et qui souffre un ami divin ; il a pour compatir aux souffrances populaires des tendresses infinies, et pour les soulager des paroles divinement efficaces. Pour ma part, moi prêtre, apôtre de Jésus-Christ, je me sens au cœur pour toute humanité, et en particulier pour cette humanité qui porte le poids du travail et de la fatigue, un immense amour et un dévouement sans bornes. Je ressens, jusque dans le fond de mes entrailles, le contre-coup douloureux de tout ce qui blesse, dans son corps et surtout dans son âme, ce peuple que j'aime et dont je prétends défendre dans ces discours la

(1) Discours de l'Empereur Napoléon III, devant les grands corps de l'Etat, pour la rentrée des Chambres en 1866.

cause saintement sympathique et fraternelle.

O vous tous qui souffrez avec moi des souffrances populaires, ah! je vous adjure de vous demander, en présence de Dieu et de vous-mêmes, s'il n'y a rien à faire aujourd'hui pour améliorer matériellement, sans le dégrader moralement, la condition du peuple au XIX[e] siècle. Surtout je vous adjure de bien entendre, tandis qu'il en est temps encore, que ce cercle de contradictions dans lequel s'enferme l'économie antichrétienne, est pour le peuple travailleur un cercle de douleurs, et pour l'humanité entière un cercle de désastres.

Je ne prétends être dans ces conférences ni un apologiste, ni un agresseur de l'économie en général. Je ne veux combattre que cette fraction de l'économie contemporaine qui, par sa séparation systématique du Christianisme, se contredit elle-même, et fait par ses contradictions le malheur de ce peuple qu'elle prétend servir.

La première contradiction qu'il importe de signaler dans l'économie antichrétienne, parce qu'elle est l'origine et le point de départ de

toutes les autres, c'est ce qu'on peut appeler sa contradiction *devant l'homme.* Elle prétend se mettre au service des besoins de l'humanité, et elle ment à la nature humaine ; elle ment à ses besoins *inférieurs*, elle ment à ses besoins *supérieurs* ; et par là elle suscite devant elle-même des obstacles absolument insurmontables, et prépare pour le peuple des souffrances éternellement renaissantes.

I

J'écarte, Messieurs, de cette prédication une multitude de questions secondaires, qui ne seraient ni de la compétence, ni même de la convenance de cette chaire. J'arrive tout de suite au cœur des choses ; et, abordant sans détour une question fondamentale dans ce sujet, je dis que la première contradiction dans laquelle tombe l'économie que je combats, c'est-à-dire l'économie antichrétienne ou systématiquement séparée du Christianisme, c'est de faillir à ses vrais besoins, même à

ses besoins inférieurs, et par là de retourner contre l'humanité même tout ce qu'elle entreprend pour le bonheur de l'humanité.

S'il est ici une idée élémentaire, une vérité principe, c'est que l'économie, de quelque manière qu'on la conçoive, est pour l'homme, et non pas l'homme pour l'économie. Toute économie, de quelque nom qu'elle se nomme, domestique, politique ou sociale, a pour objet immédiat le bien-être matériel de l'homme; donc, l'homme lui-même, l'homme directement considéré dans ses besoins inférieurs, c'est-à dire par le côté de lui-même qui touche à la nature matérielle, mais enfin l'homme toujours. Tous les progrès accomplis par l'économie doivent être jugés par les résultats efficaces qu'elle produit dans l'homme lui-même ; car dans l'empire économique, l'homme est à la base, au centre et au sommet. L'homme est devant l'économie un maître qui revendique la satisfaction de ses légitimes besoins ; et l'économie devant l'homme, c'est la servante industrieuse se mettant au service du maître. Il résulte de là que ce n'est pas à l'homme à se coordonner par rapport

à l'économie, mais bien à l'économie à se coordonner par rapport à l'homme. Ce n'est pas à la vie humaine à modifier ou à agrandir ses besoins, pour multiplier et agrandir les ressources et les inventions de la science économique ; c'est à la science économique à créer des ressources pour les adapter aux vrais besoins de l'homme.

Ce principe, simple comme tout ce qui est élémentaire, est absolument décisif. Sur ce point une seule erreur peut tout corrompre, et, au lieu de faire de l'économie la servante de l'homme, faire de l'homme la victime de l'économie. Qu'arriverait-il, Messieurs, si une soi-disant science économique commençait par méconnaître et dénaturer, sous prétexte d'y mieux répondre, les vrais besoins matériels de l'homme? Que pourrait-elle faire, si ce n'est blesser, outrager et dégrader la nature humaine?

Vous le voyez, Messieurs, la question qui se présente ici tout d'abord est une question de rapport. Il s'agit de savoir quelle est la relation non arbitraire, mais naturelle, entre les vrais besoins de l'homme créés par la Provi-

dence, et les ressources matérielles créées par l'économie pour les besoins de l'homme. Tout ce que nous aurons à dire sur ce sujet porterait sur une équivoque ou un malentendu, si nous ne répondions d'abord à cette question qui se dresse la première au seuil de notre sujet; et je n'hésite pas à déclarer que, si depuis plus d'un siècle l'économie roule dans un labyrinthe dont elle ne peut sortir, cela tient à cette contradiction radicale : c'est qu'elle prétend réaliser le véritable bien-être de l'humanité, avant d'avoir bien saisi et nettement défini les vrais rapports entre les besoins de l'homme et les biens créés pour ces besoins.

Voyons donc, Messieurs, avant d'aller plus loin, comment la véritable économie définit les rapports de l'homme avec la création; comment une économie antichrétienne brise l'harmonie de ces rapports, et ce qui doit résulter pour le peuple et pour la société entière de cette première aberration ou contradiction économique.

Comment doit être conçue la véritable économie? Ici les définitions, sans se contredire

directement, varient indéfiniment. Autant il y a d'économistes, autant à peu près de manières diverses de définir l'économie; et il n'est pas d'homme un peu éminent dans la spécialité qui n'ait tenu à l'honneur de donner sa définition. L'énumération complète en serait longue, et elle avancerait peu la solution que nous cherchons. Que vous définissiez l'économie : science de la richesse, ou science de la valeur; science des intérêts matériels, ou science de l'échange; science du travail et de sa rémunération; ou bien que vous disiez avec d'autres : la science des lois qui régissent le monde industriel; la science de la reproduction, de la répartition et de la consommation; ou plus scientifiquement, la science des rapports que déterminent ces trois choses : que m'importe? Ces définitions, qui sont toutes vraies à un point de vue, sont aussi toutes fausses. Je me trompe, Messieurs, elles ne sont pas fausses, elles ne sont qu'incomplètes. Elles ont un vice qui leur est commun : elles ne prennent pas les choses d'assez haut; surtout elles ne tiennent pas assez compte de l'*homme;* elles ne définissent pas assez la situation réelle

de l'homme en face des biens matériels. Aussi est-ce cette situation qu'il faut bien entendre, si l'on veut asseoir sur sa vraie base tout l'édifice de la science économique.

Dieu a créé l'homme pour Lui-même; et il a créé le monde pour l'homme. Dieu a dit à l'homme : « Va et possède la terre ; » et il la possède comme une propriété sous le souverain domaine de Dieu. Élément indispensable de notre bonheur du temps, la terre nous est donnée comme un marchepied, pour monter par elle jusqu'au bonheur de l'éternité. Mais, bon gré mal gré, l'homme dans sa traversée du temps doit entrer en rapport avec la nature créée. Non-seulement il en a le droit, comme souverain de la terre ; il en a le devoir, comme vassal de Dieu : car Dieu lui-même le lui a commandé.

Ceux qui accusent le Christianisme de briser tout rapport de l'homme avec la terre, sont des aveugles ou des calomniateurs. Sans doute, en foulant de ses pieds la terre qui le porte, l'homme regarde le ciel qu'il espère. Mais, en attendant, il y est attaché par une gravitation plus forte que lui-même ; il y tient

par la souveraineté du devoir, et par toutes les lois organiques de sa propre vie. L'homme est constitué possesseur de la terre en vertu d'une munificence gratuite, mais non sans une fonction et un travail obligatoires. Il en possède tous les biens de par l'autorité du Créateur, mais à la condition de les élaborer, de les perfectionner, de les transformer, et de les faire entrer par cette transformation même dans sa fibre vivante ; et lui, le dominateur de la nature matérielle, il est rivé à elle par toutes les nécessités de sa vie et par la chaîne de ses propres besoins.

Voyez, en effet, comme cette vie si royale est en même temps dépendante de cette nature matérielle qu'elle a mission de régir et de dominer. Voyez comme elle relève des trois règnes inférieurs qu'elle tient sous son sceptre. L'homme ne vit qu'à la condition de se les assimiler, et de les faire entrer par ce mystère de l'assimilation dans sa propre substance. Sa vie physique, à la lettre, est une transsubstantiation continue de tous les êtres qui le précèdent dans la hiérarchie des créations matérielles. Elle dépend de tout ce qu'elle

gouverne, et sa royauté n'est égalée que par sa dépendance.

Suivez de bas en haut cette transsubstantiation ascendante qui se révèle à la science comme la loi souveraine de la création. Le minéral donne sa substance au végétal ; le végétal donne sa substance à l'animal ; et l'homme, transformant en lui tout à la fois le minéral, le végétal et l'animal, élève jusqu'à lui-même et change dans sa propre chair tous les êtres placés au-dessous de lui, en attendant que son Christ vienne le saisir pour le transformer en lui-même, et par lui-même en Dieu. S'il ne consent à s'assimiler les êtres placés sous son domaine ; s'il refuse d'abreuver sa vie aux sources ouvertes de la nature créée, il faut qu'il meure. Ainsi le veut la loi de sa vie.

Cette situation de l'homme devant la nature matérielle est vraiment splendide ; elle est admirablement belle et parfaitement harmonieuse. Elle éclaire toute l'économie d'une pleine lumière. Entre l'homme roi de la création et la nature créée servante de l'homme, il y a un ensemble de rapports, et de rapports nécessaires. Quels sont ces rapports ?... Com-

ment l'homme doit-il se mettre en communication effective avec les biens créés, pour les transformer par un travail productif, les distribuer par une fraternelle répartition, les consommer par un légitime usage ; en un mot, les mettre et les emporter avec lui-même dans l'harmonie universelle ?...

Telle est, Messieurs, la question fondamentale de toute économie qui veut prendre dans la nature de l'homme et dans l'essence des choses son véritable point d'appui. Voilà l'économie vue par son sommet ; la voilà posée avec l'homme au centre de la création. Il fallait tout d'abord nous placer à ce point de vue transcendant où le Christianisme nous élève, pour concevoir, juger, définir et pratiquer la véritable économie.

Dès lors l'économie, en vous apparaissant dans cette lumière, se nomme et se définit toute seule et par elle-même : *la connaissance spéculative et la réalisation pratique des vrais rapports de l'homme avec les biens créés*. Toute science est une intelligence de rapports ; et la science économique consiste à connaître et à déterminer les vrais rapports de la vie hu-

maine avec les biens créés directement pour la félicité des corps.

L'homme, dans la production, la distribution et la consommation des biens terrestres, peut se tromper, et aux rapports vrais qu'entraînent ces trois choses, substituer des rapports faux. La vraie science économique a pour objet de déterminer spéculativement et de réaliser pratiquement les vraies relations de la vie humaine avec les richesses terrestres ; elle recherche, si vous me permettez l'emploi de ce mot, quel est le point *harmonique* de ces rapports, et comment la richesse, considérée sous le triple aspect de la production, de la répartition et de l'usage, concourt au vrai bonheur de l'homme.

Ici l'économie a une fonction d'autant plus grave et d'autant plus délicate, qu'elle ne pourrait se tromper sur la détermination de ces rapports, sans briser de ses mains la chaîne des harmonies qui relient l'homme à la création entière ; et que sur ce point une seule erreur radicale peut retourner contre l'humanité elle-même cette abondance de

biens que Dieu crée pour le bonheur terrestre de notre humanité.

Et voici, Messieurs, la première contradiction où l'antichristianisme contemporain a jeté l'économie qui s'inspire et relève de lui. C'est le point de départ de nos erreurs économiques. L'économie instruite à son école fausse les rapports de l'homme avec la création matérielle ; elle brise l'harmonie entre le besoin et l'aliment, entre la puissance de consommer et les objets de la consommation. Les besoins corporels, comme le corps lui-même, sont limités par d'infranchissables frontières ; et l'économie antichrétienne, pour ces besoins si fatalement limités, ou plutôt si providentiellement définis, rêve ce simulacre de l'infini qui se nomme l'indéfini. L'indéfini, ce prestige de l'inconnu qu'empruntent tous les novateurs, pour enflammer les désirs et exalter les espérances ; l'indéfini, qui a sa vérité dans l'ordre spirituel et idéal, où les esprits peuvent étendre indéfiniment l'horizon du regard et le champ du désir : cet indéfini, des théories grossières le font entrer violemment dans un ordre de choses essentiellement

défini, c'est-à-dire dans l'ordre des besoins physiques et des réalités matérielles correspondant à ces besoins.

Oui, cet indéfini qui porte sous son prestige tant de menaces et de tempêtes, ce n'est pas une fois, mais cent fois, mais mille fois, que je l'ai vu appliqué même à tout ce qu'il y a au monde de plus défini, à la matière, à la richesse, à la consommation, à la jouissance, à la jouissance surtout. *Consommer indéfiniment, s'enrichir indéfiniment, jouir,* en un mot, *indéfiniment :* tel est le cri du siècle, appelant par notre puissance de jouir un idéal qui n'est fait que pour notre puissance de connaître et pour notre puissance d'aimer ; cri des âmes affamées de Dieu et de l'infini, invoquant pour les corps enchaînés dans leurs limites, comme le prisonnier entre ses étroites murailles, cet infini qu'elles aspirent et qui n'est que pour elles-mêmes.

Sans doute, Messieurs, on conçoit dans le génie de l'humanité la puissance de combiner indéfiniment les éléments de la matière soumise à son empire. Mais là n'est pas la question. La question est de savoir si l'homme

appelle vraiment pour les besoins de son corps des satisfactions et des jouissances indéfinies. Or, la question ainsi posée se résout toute seule, et elle se résout négativement. Ah ! ce qui crie en nous : *encore plus*, *toujours plus ; toujours plus de richesse, toujours plus de jouissance*, non, ce n'est pas le besoin créé, essentiellement limité ; c'est le besoin factice ; c'est la convoitise désordonnée ; c'est l'âme égarée par la passion, tournant du côté du fini son besoin d'infini, et demandant pour son corps et ses jouissances ce progrès indéfini qu'elle ne doit demander que pour elle-même et pour ses perfections indéfiniment progressives. Mais le corps, le corps enfermé avec toutes ses puissances dans les limites de l'espace et du temps, comme un captif entre les murs de sa prison, le corps n'a pas de besoins qui croissent à l'infini ; il n'appelle lui-même et par lui-même, ni une richesse, ni une jouissance toujours croissantes : et l'économie qui lève sur la tête des peuples ce drapeau de la richesse illimitée et de la jouissance indéfinie, se condamne à la contradiction, parce qu'elle ment à la nature.

Elle a pour objet immédiat et pour but direct de répondre aux besoins matériels de l'homme ; et elle reçoit de la nature matérielle de l'homme et de ses besoins le plus éclatant démenti.

Quoi ! pour le bien-être de l'humanité, et pour le progrès du monde, travailler à procurer à nos corps et à leurs appétits la jouissance indéfinie ! Comme si la consommation ne devait jamais aboutir qu'à créer les besoins, l'aliment à susciter la faim, et la jouissance à provoquer le désir ! Comme si la raison et l'expérience ne conspiraient pas à démontrer que l'homme, même physiquement le plus valide et le plus sain, n'est pas celui qui absorbe dans la plus grande quantité la substance la plus raffinée, mais bien celui qui absorbe en qualité et en quantité la substance alimentaire la plus en harmonie avec sa puissance de consommer? Quoi ! pour le perfectionnement des sociétés humaines, la consommation illimitée et la jouissance indéfinie ? Ah ! vous oubliez que la santé d'un peuple comme la santé d'un homme est une harmonie entre les vrais besoins de sa vie

et la vraie mesure de son aliment ; que par delà cette harmonie, l'absorption de la substance devient l'oppression de la vie, et la consommation peut devenir la mort.

Messieurs, comment se fait-il qu'avec notre bon sens proverbial, nous n'apercevions pas tout de suite l'énormité de l'erreur qui se cache sous la séduction de ces mots : *consommation illimitée*, *jouissance indéfinie ?* Se peut-il rien imaginer qui soit plus ouvertement démenti par la raison philosophique, par le bon sens populaire, et par le témoignage de la nature, que de nous faire concevoir l'humanité en masse, comme un immense animal ayant des millions de bouches, agrandissant indéfiniment son besoin d'absorber et sa puissance de consommer ?... Ah ! s'il fallait consentir ici à cette assimilation de l'humanité et de l'animalité, en d'autres termes, de l'homme et de la bête, je vous dirais : Regardez l'animal du désert, si vigoureux et si souple, si robuste et si agile, si frémissant de vie, de force et de puissance. Eh bien, croyez-vous qu'il appelle pour vivre et déployer son énergie une proie chaque jour plus grande

que sa proie de la veille ? Non ; ses appétits même les plus dévorants s'arrêtent à la limite du besoin satisfait : entre son aliment et sa faim il a trouvé l'harmonie, et il s'endort le soir pour se réveiller le matin avec une vigueur rajeunie et une force renouvelée.

Or, l'homme, par la partie inférieure de lui-même, c'est-à-dire par ses besoins physiques, subit les conditions essentielles et les lois constitutives de la vie animale ; et l'homme-peuple, pas plus que l'homme-individu, n'a reçu la capacité illimitée de consommer, ni la faculté indéfinie de jouir. Il y a un point où la nature humaine crie à la jouissance qui grandit : *C'est assez*. Telle est la frontière que Dieu a marquée de son doigt au génie de l'homme mis au service de nos besoins. Toute science qui entreprend de la franchir exténue la nature et menace la société. Une fois sortie de ces grandes lignes que trace devant vous la nature humaine, qui pourra dire où cette économie, ignorante ou dédaigneuse des vrais besoins de l'homme, peut emporter l'humanité qui la suit ? Au lieu de seconder doucement sa marche sur

la route de ses terrestres destinées, vous ouvrez devant elle les perspectives de l'impossible ; vous lui promettez l'infini, et vous l'acculez dans une impasse.

Non, tant que votre science économique s'obstinera à méconnaître ainsi les vrais besoins de l'homme physique, jamais, même dans sa propre sphère, elle ne nous conduira à l'harmonie et à la félicité sociale. Tant qu'elle fonctionnera sous l'empire de cette formule : *consommer de plus en plus, pour jouir toujours davantage*, elle roulera sur une erreur ; or, on ne fait pas l'harmonie avec des erreurs, mais avec des vérités. Votre erreur ici ferait ce que l'erreur peut faire, et ce qu'elle fait toujours plus ou moins, quand on la suit jusqu'au bout : elle conduirait aux abîmes et aux catastrophes. Ah ! Messieurs, ce que l'on doit naturellement attendre de la marche de cette idée et du progrès d'une économie emportée par son souffle, c'est à peine s'il est besoin de vous le dire, tant ces effets sont inévitables, tant ces résultats sont vulgaires à force d'être palpables, même pour les moins attentifs. Le danger d'une doctrine

si contradictoire à la nature humaine et si menaçante pour les sociétés, qui donc, je vous prie, pourrait ne pas l'entrevoir ?

Ce danger, c'est tout d'abord, dans les multitudes qui entendent ces enseignements, une passion de consommer qui dépasse toujours démesurément les réalités correspondantes aux besoins. L'homme, hélas ! en face des jouissances jetées à ses convoitises, n'est que trop disposé à ce cri redoutable : Encore plus, encore plus ! Qu'est-ce donc, lorsque la science conspirant avec la convoitise se fait complice de ces aspirations sans limite et de ces désirs sans frein ? Ah ! vous auriez beau accumuler devant les nations les produits du travail ; vous auriez beau entasser richesse sur richesse et prospérité sur prospérité : vains efforts ; toujours l'accroissement de la convoitise dépassera l'accroissement de la richesse ; et la disproportion entre les réalités acquises et les désirs agrandis vous laissera toujours en face d'un même problème ; disons mieux, en face d'un même abîme, abîme de désirs que cette science contradictoire creusera toujours sans le remplir jamais !

Le danger dont nous menace économiquement cette formule, *jouissance indéfinie*, qu'est-ce encore? C'est, comme conséquence de la convoitise aspirant par delà le nécessaire de la vie et la convenance du rang, l'apparition de ce luxe effréné dont je vous parlais, il y a neuf ans, et qui depuis n'a fait que grandir de plus en plus; luxe vraiment monstrueux, dont le spectacle aujourd'hui donne je ne sais quelle épouvante même aux possesseurs de la richesse. Et avec la marche ascendante du luxe, la diminution, pour ne pas dire l'extinction de la vertu, de la justice, de l'honneur, de la probité, de l'honnêteté, même la plus vulgaire : et à la place de ces saintes choses évanouies, des prodiges d'immoralité, de dépravation et d'abjection; disons le mot, des infamies, qu'il faudrait, pour les châtier comme elles le méritent, pouvoir attacher avec leur figure et leur nom au pilori de l'opinion et au carcan de la justice contemporaine; mais qui, à force de honte, se font une défense de notre pudeur même, et désespèrent notre parole, impuissante non-seulement à les peindre, mais même à les nommer! Or, ne vous y trompez

pas, ce luxe honteux, signe authentique des civilisations qui se corrompent et des mœurs qui tombent, est le fils aîné de cette passion de consommer et de jouir indéfiniment; c'est le fruit malheureux mais naturel de l'orgueil, de la cupidité et du sensualisme, ces trois choses essentiellement rétrogrades, et qui toutes trois respirent d'un même souffle, et appellent avec une même fureur la jouissance indéfinie.

Enfin, Messieurs, le danger de ces théories de la richesse, de la consommation et de la jouissance sans limite, c'est la complication de plus en plus redoutable d'un problème qui n'a plus de solution ; c'est la séparation toujours grandissante entre l'humanité riche et l'humanité pauvre, entre ceux qui possèdent et ceux qui aspirent à posséder; et d'un côté comme de l'autre, en haut et en bas, la multiplication des difficultés qui s'opposent à la paix publique, à l'union fraternelle et à la conciliation sociale. En haut, des possesseurs qu'on pourrait croire dix fois et cent fois rassasiés, aspirant comme tous, en vertu de la théorie qui est pour tous, à l'agrandissement

d'une richesse déjà grande, trop grande pour le bonheur de l'humanité, et ne songeant pas plus à dire enfin : *C'est assez*, que s'ils avaient encore à conquérir le nécessaire de la vie, et à défendre une famille contre les menaces de l'indigence. Et s'il en est ainsi, même en haut, que pouvez-vous attendre en bas? Ah! je vais vous le dire : des retours de cataclysmes qui ne passeront que pour revenir plus profonds, plus vastes, plus terribles. Ces théories de l'accumulation indéfinie de la richesse et de la jouissance, invoquées par une économie vertigineuse, inspirent aux déshérités de la richesse des convoitises capables de tout entreprendre, des passions capables de tout oser, une fureur quelquefois capable de tout briser.

Le peuple, instruit à cette école, ne met plus de bornes à ses ambitions; surtout il ne veut plus de limites à sa fortune. Et si un jour l'aiguillon du besoin vient à le toucher au dedans, en même temps qu'un souffle de révolution le touche par le dehors, oh! alors ce peuple si bon, si généreux, si fraternel, se transforme tout à coup sous cette double im-

pulsion; alors il ne ressemble que trop à l'animal du désert dont nous parlions tout à l'heure, mais à l'animal qui n'a pas encore rencontré sa proie. Il pousse, pour exprimer la faim qui le dévore, des hurlements qui épouvantent, et il ouvre, pour aspirer le vent qui passe et chercher la proie qu'il convoite, un rictus effroyable; image expressive des désirs inassouvis provoqués même dans le meilleur des peuples par une théorie soi-disant humanitaire et fraternelle, mais en réalité antisociale et cruelle. Oui, cruelle, vous dis-je, non-seulement parce qu'elle excite contre le riche la convoitise du pauvre par cet appât des jouissances sans limites; mais cruelle aussi envers le pauvre qu'elle trompe fatalement et qu'elle laisse non-seulement dépouillé et indigent, mais triste et désolé; d'autant plus triste et plus désolé, qu'on lui montre sans cesse une félicité qui le fuit toujours, et qu'en accroissant ses désirs et en agrandissant ses besoins, sans agrandir et accroître dans la même mesure la richesse et la jouissance, on lui laisse, avec le désenchantement de plus, la résignation de moins. Pauvre

peuple, dont ces doctrines, plus inhumaines qu'on ne peut dire, font comme le Sisyphe et le Tantale de nos temps modernes : Sisyphe poussant essoufflé vers le haut sommet de la jouissance indéfinie le lourd fardeau de ton travail qui retombe pour t'accabler, et recommençant toujours un effort qui ne doit jamais aboutir qu'à te désespérer; Tantale cherchant à saisir de tes lèvres brûlantes le flot toujours fuyant d'une jouissance qui se dérobe, et te laisse avec une soif plus ardente un accroissement de douleur et de désolation!

Je m'arrête, Messieurs; à quoi bon dérouler davantage sous vos yeux un tableau que chacun de vous peut achever dans sa pensée, et peindre dans son imagination avec des couleurs plus vives et un éclat plus saisissant? Seulement avant de passer plus loin, je pose de nouveau la question : pourquoi l'économie antichrétienne doit-elle aboutir à ces désastres? Pour cette raison fondamentale : parce qu'elle ment à la nature humaine; parce qu'elle méconnaît l'homme, même au point de vue de ses besoins *inférieurs*.

Mais c'est bien autre chose, si de nos be-

soins inférieurs nous nous élevons à la considération de nos besoins *supérieurs*.

II

Admettons un moment, Messieurs, que l'économie atteint le but qu'elle se propose directement, le bien-être matériel aussi général et aussi élevé qu'on pense raisonnablement l'attendre. Elle a trouvé ce point de correspondance naturelle entre la faculté de consommer et les objets réels de la consommation; elle a donné aux légitimes besoins des générations vivantes cette satisfaction qui repose sans enivrer, et donne la vraie force sans produire l'exubérance; et même elle a pu ajouter à la suffisance du présent cette réserve sage capable de faire face aux crises de l'avenir. Qu'a fait par là l'économie? Elle a répondu par une théorie vraie et par un travail heureux aux besoins inférieurs de notre humanité. Mais qu'importe, si, pour obtenir ce résultat, elle a fait une abstraction injurieuse

de nos besoins *supérieurs*, et si elle a laissé nos facultés maîtresses dans un oubli absolu? Que doit produire ce schisme monstrueux? Que doit devenir une humanité satisfaite dans ses besoins inférieurs et entièrement négligée dans ses besoins supérieurs?

Telle est pourtant l'injure qu'une économie antichrétienne fait à l'humanité, dont elle aspire à réaliser le bonheur; elle crée dans le peuple, qu'elle courbe sous le joug du travail matériel, une séparation barbare entre les besoins inférieurs et les besoins supérieurs de sa vie; et nul ne peut dire tout ce que ce schisme peut amasser de honte dans le présent et préparer de ruines pour l'avenir.

Je sais qu'une certaine économie donne de cette séparation malheureuse des raisons spécieuses : elle professe dans sa sphère la séparation du temporel et du spirituel, du physique et du moral : elle s'occupe des besoins du corps, non des besoins de l'esprit; des souffrances des hommes, non des droits de Dieu; de la terre, non du ciel; du temps, non de l'éternité.

A merveille! Mais la nature des choses

et la nature de l'homme admettent-elles ce séparatisme systématique, qui voudrait emprisonner l'économie dans l'ordre exclusivement matériel? Non, Messieurs, non. Les sciences qui ont pour objet le corps de l'homme, et les sciences qui ont pour objet son âme, ne se peuvent pas plus séparer d'une manière *absolue* que le corps et l'âme ne se séparent dans l'homme. Il n'y a pas un seul problème de l'ordre économique qui ne doive chercher sa solution finale dans l'ordre moral. En brisant la chaîne naturelle des choses, en mutilant la nature humaine, et on coupant l'homme en deux, pour vous occuper exclusivement d'une partie et négliger absolument l'autre, vous infligez à la science elle-même la mutilation que vous infligez à la nature. Cette séparation absolue du côté moral et physique, matériel et immatériel, humain et divin, mortel et immortel de notre vie, est la suprême contradiction de l'économie antichrétienne; c'est le mal souverain qu'elle fait à cette humanité qu'elle prétend servir, et à laquelle elle laisse, sous un manteau de prospérité factice, des blessures qu'elle ne peut

plus guérir, et imprime des stigmates d'opprobre qu'elle ne peut plus effacer.

L'économie antichrétienne fait au peuple travailleur ce triple outrage et cette triple blessure ; elleferme devant lui ces trois grands horizons qui répondent à ses plus nobles besoins : les horizons de l'âme, de Dieu et de l'immortalité.

Et d'abord, la première injure que l'économie antichrétienne fait à l'homme considéré au point de vue de ses besoins supérieurs, c'est de l'envisager exclusivement comme un être matériel, et de faire de son côté spiritualiste une abstraction outrageante.

Il y a une économie qui professe et pratique ouvertement cette formule : *tout pour le corps, rien pour l'âme*. L'homme pourtant, non l'homme abstrait, mais l'homme concret ; l'homme non scindé et déchiré, mais l'homme intégral et complet, l'homme n'a-t-il pas des besoins qui priment les besoins de son corps? L'homme n'a-t-il pas une âme? *Peut-être*, répond ici une économie sceptique et légèrement railleuse ; qui sait? Mais qu'est-ce que cela me fait? au philosophe, au moraliste d'a-

viser : moi je vois le corps, le corps ensuite, le corps toujours. Que m'importe le reste? Est-ce que je suis chargée de répondre aux besoins de l'âme? Est-ce que j'ai à me demander même si l'homme a une âme? A ce peuple que je mets sous mes lois au service de l'humanité, je demande des bras, des forces, des muscles, de l'énergie, de la souplesse. Je n'ai pas à poser devant lui les problèmes de l'esprit, mais les problèmes de la matière. Là est mon domaine, mon royaume; je n'en sortirai pas.

Dans ce simple discours, combien d'économistes en renom vous ont parlé et vous ont dit leur dernier mot. Cherchez dans ces théories économiques que crée chaque jour, au souffle du matérialisme, une science dévoyée, cherchez la part faite à l'âme humaine, à ses facultés, à ses aspirations, à ses besoins; rien! Oui, parmi tant de systèmes éclos sous le soleil chaud de nos convoitises humaines et de nos révolutions sociales, cherchez une mention des besoins de l'âme et des nécessités de l'esprit; aucune! Là, on aligne des chiffres, on dresse des statistiques, on tarife des denrées, on énumère des produits. On calcule quelles

sont les forces qui produisent, les bouches qui consomment, les bras qui travaillent, et l'on dit : Voici les corps à nourrir, les bras à employer, les profits à réaliser; et le problème est résolu. Tant de faims à apaiser, tant de besoins à satisfaire, tant de travaux à rétribuer, tant de produits à écouler, tant de richesses à échanger, tant de jouissances à créer!... Et c'est tout : rien de l'esprit, rien de l'âme, rien de l'homme véritable, tout de l'animal. Cette économie a horreur de tout ce qui ne se touche, ne se mesure et ne se chiffre. La pensée, le devoir, la vertu, l'âme, le sacrifice, sont pour elle comme des visions et des fantômes; et elle les chasse du bout de ce sceptre qu'elle étend sur le monde matériel où elle règne en souveraine.

Or, quel est, pensez-vous, l'inévitable effet que doit produire dans les masses le règne de cette économie qui s'enferme et le peuple avec elle dans la prison de la matière? Ah! le résultat ne peut être douteux : c'est dans les multitudes l'extinction lente, mais infaillible, de toute croyance à l'immatériel; c'est l'apparition de ce phénomène aussi triste qu'il est

redoutable, le matérialisme populaire : matérialisme pratique d'abord, et théorique à la fin. Le voulussiez-vous, vous n'empêcheriez pas les faits d'engendrer ici leurs naturels résultats. Et comment faire, je vous prie, pour arrêter sur cette pente l'invincible marche des choses? Accoutumer le peuple partout et toujours à ne pas compter avec son âme ; enfermer sa vie entière dans des combinaisons économiques, qui ne le préoccupent jamais que de son corps, des instincts de son corps, des besoins de son corps, du repos ou de la fatigue de son corps, des douleurs ou des jouissances de son corps, est-ce que ce n'est pas lui persuader fatalement le néant de son âme?

Vous dites : Nous ne nions pas l'âme ; nous en faisons abstraction. — Mais le peuple ignore ces catégories schismatiques qui mettent d'un côté les âmes et de l'autre les corps. Un instinct plus fort que tout lui crie, au plus intime de sa vie, qu'il faut compter dans l'homme avec ce qui est quelque chose dans l'homme ; compter davantage avec ce qui est plus grand, et compter le plus avec ce qu'il y a de plus haut. Or, le peuple voit, à la lumière

des faits éclatants comme le soleil, que dans vos systèmes d'amélioration, vos plans de réforme, vos théories de bien-être, vous dédaignez son âme, et que vous ne lui faites pas même l'honneur d'une mention transitoire. Il en conclut pratiquement, et bientôt doctrinalement que son âme n'est rien, puisque dans toutes les combinaisons et toutes les expériences tentées pour son bonhenr, son âme est rayée de la réalité humaine, et ne compte absolument pour rien. Et, parce que tout y est pour le corps et toujours pour le corps, il se dit que son corps doit être tout ; machine vivante, organisée pour la jouissance, à laquelle l'économie a pour mission de jeter son aliment et sa proie. Et le flot du matérialisme populaire monte ; il monte avec le niveau de la richesse publique ; et ce flot, tôt ou tard, franchissant toutes ses rives et rompant toutes ses digues, menace le monde d'un cataclysme social.

En effet, Messieurs, quand le peuple, grâce aux leçons d'une économie exclusivement préoccupée des corps, croit qu'il n'est que matière, il fait comme la matière, mais comme

une matière vivante. Il déploie une énergie collective, impersonnelle et irresponsable; énergie aveugle et inflexible comme la matière elle-même, qui brise tout ce qu'elle rencontre, et fait d'autant plus de ruines sur son passage, que, précipitée dans son mouvement par des explosions de haines mille fois plus terribles que celles de la vapeur, elle n'a pour l'arrêter la puissance d'aucun frein.

Ce frein, d'où viendrait-il? Le frein de l'énergie populaire, c'est la conscience; c'est le sentiment de la justice et du devoir. Or le matérialisme est l'extinction absolue de la conscience humaine; le sentiment du devoir meurt dans le règne exclusif de la matière; et la lumière de la justice, ne jetant plus même une dernière lueur, est pour l'âme du peuple comme une lampe qui s'éteint dans un sépulcre noir. « Conscience, devoir, justice, dit ce peuple instruit à l'école du matérialisme pratique, chimère que tout cela! ma conscience, c'est le sentiment de ma force; mon devoir, c'est de me rendre heureux; ma justice, c'est de prendre ce qui m'appartient; et ce qui m'appartient, c'est la terre, la terre trempée

de ma sueur; c'est cette richesse, produit de ma fatigue et imprégnée de mon sang ; arrière les chimères, arrière ces fantômes de vertu, de devoir, de conscience et de justice, dont mes oppresseurs veulent se faire contre ma force et mon droit une défense pour leurs usurpations. »

Le second outrage que fait l'économie antichrétienne à la nature humaine considérée par ses faces supérieures, c'est de méconnaître et de mépriser pratiquement en elle son besoin du surnaturel et du *divin*.

L'attrait du divin dans l'humanité est invincible, et le besoin de Dieu dans l'homme est inextinguible. L'âme aspire le divin comme notre poitrine aspire l'air; hommes, nous vivons, si je l'ose dire, divinement. Et même alors que nous paraissons l'oublier, il y a un attrait du divin qui nous poursuit jusqu'au sein des choses qui paraissent le plus nous éloigner de lui. Oter à la multitude cet élément sacré, c'est faire le vide dans son âme; c'est lui ôter sa respiration; c'est la condamner à l'étouffement; c'est faire de la vie humaine ce je ne sais quoi de laid et de mécon-

naissable que l'humanité a toujours repoussé avec une triomphante horreur. L'homme en effet, dépouillé de cette part sublime de sa vie, n'est plus *lui ;* il est ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, si ce n'est ce nom plein d'effroi que les peuples ont créé pour exprimer cette rare monstruosité qu'on appelle un athée.

Aussi le plus grand attentat qu'il soit possible de commettre contre la dignité du peuple, c'est de travailler à propager dans les multitudes, sinon doctrinalement, du moins pratiquement, cette horrible difformité. Faire un peuple sans Dieu, c'est par excellence le crime de lèse-majesté populaire : c'est plus qu'un crime, c'est un sacrilége. Eh bien, il y a une économie qui commet ce crime-là. Il y a une économie qui, sans dire explicitement : *Dieu n'est pas*, agit, fonctionne et compte absolument comme si Dieu n'était pas. Il y a une économie qui aspire à faire un jour de tous les hommes je ne sais quels demi-dieux, assis dans un terrestre olympe pour y boire dans une béatifique ivresse l'ambroisie de la jouissance. Cette économie, sous nos propres re-

gards, prend l'homme avec son besoin d'infini, et, malgré les éternelles protestations de sa nature affamée du divin, elle le courbe sur le fini, sur le métal, sur le fer, sur l'acier, sur l'argile, sur la terre enfin; elle le tient là rivé comme un forçat par mille attaches terrestres dans une prison de boue, sans lui laisser même le temps de dilater son cœur et de relever son âme du côté de Dieu; et à travers ces murailles du fini qui pèsent sur sa vie, il ne trouve plus même une ouverture par où il puisse apercevoir le ciel!

Qu'importe alors que les grands maîtres de cette économie athée ne disent pas au peuple : Dieu n'est pas? Qu'importe qu'ils ne le nient pas dans leurs paroles, s'ils le voilent dans leurs systèmes? et si, à travers leurs inventions et leurs théories, le peuple ne peut plus même apercevoir une ombre de Dieu? Où voyez-vous en effet, dans ce monde construit par une économie antichrétienne, le visage de Dieu, une image, un reflet, une ombre de Dieu enfin? Nulle part. Là, tout a son nom, tout a sa place, tout a sa fonction : deux choses sont impitoyablement exclues : l'âme et Dieu.

Dieu est un maître souverain qui doit être servi. — Que Dieu s'arrange, dit l'économie pratiquement athée; moi, il me faut des bras pour produire. — Dieu et son Christ ont fait des lois qui obligent le peuple comme les rois, les producteurs comme les consommateurs, les pauvres comme les riches. — Que Dieu fasse, comme il l'entend, observer ses commandements; moi, je fais des lois pour le gouvernement du monde matériel et l'agrandissement du bien-être populaire. — Dieu demande au peuple la prière, le culte, le repos du dimanche. — La prière, le culte, le dimanche? Mysticisme! mysticisme! A vous, ô prêtre, le côté mystique de la vie; à nous le côté positif. Nous ne connaissons que deux choses : le capital et le produit, le produit et le capital.

Le capital, oui, voilà le dieu; le produit, voilà la religion de l'économie antichrétienne. Pour elle le capital est le maître; c'est à lui qu'il faut obéir. Pour elle le capital est dieu; c'est lui qu'il faut adorer : et elle l'adore, et elle lui obéit. Le capital ne veut pas de dimanche pour le peuple; donc plus de di-

manche pour le peuple. Le capital n'a besoin ni de prières, ni de culte, ni de religion pour le peuple ; donc plus de prières, plus de culte, plus de religion ; en un mot, plus de Dieu pour le peuple : le produit, le produit !

Est-ce là, oui ou non, la tendance générale de nos économistes antichrétiens ? Est-ce là, oui ou non, la direction et l'impulsion que l'on tend plus ou moins à imprimer au monde économique tout entier ? Et si c'est là le mouvement qui nous emporte, à quoi, je vous prie, peut et doit aboutir cet écartement systématique de Dieu, des théories et des œuvres de l'économie, si ce n'est à cette chose plus effroyable que toutes les autres, *l'athéisme populaire?* Oui, Messieurs, comme l'oubli du côté spiritualiste de l'homme doit amener le peuple à la négation de l'âme, l'oubli de son côté divin doit amener le peuple à la négation de Dieu. Or ce que serait pour la société entière, non-seulement sous le rapport économique, mais encore sous tout autre rapport, l'athéisme populaire, ai-je besoin de le dire ? Un homme a dit : « Je ne voudrais pas vivre dans un royaume gouverné par des athées ;

car s'ils avaient intérêt à ce que je fusse dévoré, je sais que je serais dévoré. » Faut-il abattre cent mille têtes pour laisser passer notre drapeau ? Qu'elles tombent. Ainsi criaient naguère dans une orgie intellectuelle les enfants terribles de l'athéisme moderne. Ce sera toujours le dernier mot de l'athéisme devenu populaire. Et qui de vous, Messieurs, se croirait en sûreté dans une cité où la masse populaire, c'est-à-dire le grand nombre, ne se composerait que d'athées ? Vous figurez-vous dans cette capitale une armée populaire de trois cent mille hommes, forts de leurs bras nerveux, et dont aucun ne croirait plus en Dieu ? Dites, sous le coup de cette menace suspendue sur vous, vos familles, vos fortunes, seriez-vous tranquilles ? Non, mille fois non. Et pourquoi ne le seriez-vous pas ? Parce qu'un instinct infaillible au dedans, et une lumière lugubre au dehors, vous montreraient ensemble que si, dans une heure donnée, ce peuple avait intérêt à ce que vous fussiez dépouillés, assassinés, dévorés, vous seriez en effet dépouillés, assassinés, dévorés. Et pourquoi à la tragédie sociale ces dénoûments

fratricides? Ah ! Messieurs, c'est que cette absence de Dieu dans les multitudes y fait naître et y développe, dans des proportions ineffables, ce monstre essentiellement ravageur et dévorant : l'égoïsme populaire, produit naturel de l'athéisme populaire.

Pourquoi s'en étonner? Ce besoin d'infini, qui est le fond de l'âme humaine, quand il a perdu son aliment, le peuple le ramène et le retourne lui-même sur lui-même. Peu à peu, ce peuple athée tend à se substituer à Dieu détrôné dans son cœur; et ce besoin d'adorer, refoulé par un athéisme contre nature au fond de sa grande âme, y éclate en une épouvantable adoration de lui-même. Il se drape, avec un orgueil qui a je ne sais quoi de féroce, sur son piédestal de Dieu-humanité, c'est-à-dire de peuple-Dieu. Car ce Dieu-humanité, créé par les pontifes qui l'instruisent, un jour il arrive à découvrir qu'il n'est pas autre que lui-même, lui, les neuf dixièmes de la multitude humaine. Alors, dans sa pensée intime, et par une sorte d'instinct irréfléchi, il se décrète, non plus seulement le peuple souverain, le peuple-Roi, mais le peuple-Dieu. Et comme

tel, c'est son bon sens qui l'ordonne, il ne doit plus connaître et il ne connaît plus d'autre adoration que celle qu'il estime se devoir à lui-même. Dès lors, s'éveille au cœur du peuple cet affreux besoin de l'homme s'estimant Dieu, le besoin de tout rapporter et de tout immoler à soi. Et si votre immolation lui paraît un élément de son bonheur, vous êtes des victimes préparées, vous êtes une hécatombe digne d'arroser ses autels : et ce peuple athée, devenu Dieu, m'apparaît mille fois plus sanglant, plus cruel et plus dévorant que les dieux terribles de Rome et de Carthage, de Thèbes et de Memphis, de Tyr et de Sidon.

Ce résultat de l'athéisme économique devenu l'athéisme populaire est d'autant plus inévitable, qu'en mentant au besoin du divin qui est le fond de la vie humaine, cette économie insensée ment encore en elle au besoin de l'immortel, qui en est l'aspiration invincible.

Si le peuple a besoin de la divinité, il a besoin aussi de l'immortalité. Avant même que la foi ne lui en donne la révélation et que la

philosophie ne lui en fasse la démonstration, il en porte au fond de sa propre vie l'instinct indéracinable. L'idéal de la félicité lui apparaît au moins dans une aperception confuse, comme quelque chose qui exclut à la fois et la limite et la fin, c'est-à-dire comme quelque chose qui est en même temps et infini et immortel. Si l'infini est sa faim, l'immortel est sa soif.

Cette attente de l'immortalité est la seule chose qui puisse donner au peuple le courage de porter le faix quelquefois si pesant des privations, des souffrances et des catastrophes du temps : elle est comme un contre-poids à ces inégalités qui sont l'œuvre de Dieu et la nécessité de l'homme ; inégalités inévitables mais âpres, qui inspirent des colères fratricides et des représailles vengeresses à ceux qui en souffrent dans l'exil de la terre, sans en espérer la réparation dans la patrie du ciel.

Et c'est ici la troisième injure que fait l'économie antichrétienne aux besoins supérieurs de la vie humaine ; telle est sa suprême contradiction avec les plus légitimes et les plus

invincibles aspirations de l'homme; elle en retranche, comme une plante inutile dans le présent, l'espérance de l'avenir; elle ferme devant l'humanité fatiguée les horizons de son immortalité; elle les masque à ses yeux sous la poussière que soulèvent ses pieds, sous la fumée que soulève son industrie haletante devant la fournaise ardente de son travail : elle compose de tout cela comme un nuage sombre, derrière lequel se cache la radieuse et consolante clarté des siècles éternels. Jamais un mot qui lui parle de l'avenir, j'entends du suprême et final avenir. A travers ces beaux livres et ces beaux discours, dans lesquels l'économie antichrétienne construit avec des combinaisons ingénieuses le bien-être du peuple et la félicité du monde, jamais une parole d'espérance, jamais un souvenir du ciel. Et si vous allez au fond de ses théories vides de l'âme, de Dieu et de l'immortalité, il ne vous est pas difficile de deviner, même dans son silence, que pour elle l'Eden de l'avenir comme l'Eden du passé n'est qu'un mythe, chimère du souvenir ou chimère de l'espérance; et que l'humanité n'a d'autre

Eden ni d'autre paradis que celui qu'elle se fait sur la terre et dans le temps.

Et ce qui est au fond des livres et des discours, même sans y être nommé, passe bientôt dans l'âme du peuple, sans même qu'il soit besoin de le lui formuler. Sa foi à l'immortalité, son espérance d'une vie meilleure, son attente d'un paradis d'outre-tombe, s'évanouissent de jour en jour et d'heure en heure. Il croit au temps, à la matière, à lui-même ; et ses espérances s'arrêtent à la frontière de sa foi. Il se retourne avec l'immensité de ses désirs sur ce présent auquel il demande de lui faire une félicité qui réponde à son besoin d'immortalité. Et ce besoin humainement insatiable, il essaye, malgré son poids immense, de l'appuyer sur l'heure qui passe, comme un naufragé s'attache avec frénésie au flot qui se dérobe.

C'est alors que ce peuple sans foi, sans espérance et sans Dieu, commence à faire, dans les enivrements de la matière et le sommeil de l'âme, ce rêve dont nous avons vu les délires et entendu les extravagances : le paradis sur la terre, l'immortalité dans le

temps!... Pour ce peuple aplati sur la matière par l'économie matérialiste, le paradis tombe du ciel sur la terre, et des splendeurs de l'immortalité dans la fange de ses jouissances d'un jour. Bientôt on entendra sortir de sa bouche des discours pleins d'effroi. Ce peuple, soi-disant affranchi par la libre pensée de ce qu'il nomme dans sa langue nouvelle la chimère du ciel et le mythe du paradis, sera entendu s'écriant avec un sourire plein d'ironie : — Le paradis, ô prêtres, vous nous le montriez en haut, et, pour nous mieux asservir sur la terre, vous nous disiez : Votre bonheur est au ciel. Vous nous trompiez : notre bonheur est ici-bas, et notre ciel est sur la terre. Vous disiez : Le paradis par delà votre mort, pour vous consoler des souffrances de votre vie.. — Amère dérision ! Mon paradis, c'est-à-dire mon bonheur, ma joie, mon repos, il me le faut, non pas de l'autre côté de ma tombe, où, à travers mes larmes, je n'aperçois que mon néant; il me le faut de ce côté de mon tombeau ; il me le faut dans la richesse et les jouissances de cette vie, où jusqu'ici je n'ai vu que mon indi-

gence et senti que ma désolation. — Ainsi le peuple, déshérité de ses célestes espérances, fait à sa manière, avec une logique pleine de menaces, ses rêves de terrestre félicité ; et lui, qui a rêvé pour lui-même son paradis sur la terre, il fera peut-être en un jour, de ce prétendu ciel, votre terrestre enfer.

Une heure vient où, impatient de saisir sa destinée, il veut, n'importe par quelle voie, hâter les temps, précipiter les choses ; et il s'écrie : J'ai droit à mon bonheur, et j'y ai droit dans le temps ; non-seulement demain, mais aujourd'hui. Ils me disaient, les heureux possesseurs des biens de cette terre : Attends, attends encore : le progrès est en marche, et le bien-être va venir. En attendant, patience, patience ! marche sur la terre en regardant le ciel. — Mais non, je ne veux plus attendre. Il faut que mon bonheur soit aujourd'hui : le voici devant moi, et pour le prendre, je n'ai qu'à le vouloir. Mon bonheur, c'est la possession ; mon bonheur, c'est la propriété; mon bonheur, c'est la richesse ; mon bonheur, c'est la terre qui me fut donnée avec toutes ses fleurs, tous ses fruits, toutes ses jouis-

sances : donc à moi mon ciel et mon paradis : arrière qui voudra m'empêcher d'en jouir. Je vais étendre mes millions de bras ; je déploierai toute mon énergie ; s'il le faut, pour vaincre, je tirerai mon glaive ; et malheur à qui dans cette revendication de mes droits osera m'arrêter ; malheur à qui se mettra sur ma route, propriétaire ou soldat, prince ou magistrat, roi ou peuple, prêtre ou laïque, je le briserai, *confringam.* Je prendrai ces richesses insolentes et ces fortunes ironiques qui semblent une dérision de ma misère ; je prendrai ces édifices, ces palais, ces cités ; surtout, je mettrai la main sur cet affreux capital, mon despote et mon tyran. De toutes ces grandeurs et de toutes ces fortunes, je ferai une poussière qui se dispersera au vent de ma colère ; ou, s'il le faut, aujourd'hui je l'arroserai de sang pour la rendre féconde de mon propre bonheur ; et demain j'en ferai sortir les premières fleurs de ce paradis que je veux conquérir, parce qu'il est mon droit, mon héritage et ma destinée.

Tel doit être tôt ou tard, à travers des agitations plus ou moins douloureuses et des péri-

péties plus ou moins sanglantes, l'aboutissement final de l'économie matérialiste et athée, qui, méconnaissant les besoins supérieurs de l'homme, emprisonne toutes les énergies du peuple travailleur dans les limites du corps, de la terre et du temps, et trompe cruellement sa triple aspiration au spirituel, au divin et à l'immortel, en éliminant pour lui, de tout et de partout, l'âme, Dieu et l'immortalité.

Mais non, Messieurs, il n'en sera pas ainsi. Dans les effrayantes clartés que le bon sens jette ici sur le monde économique, non, nous ne consentirons pas à suivre des errements qui mènent la société à d'inévitables abîmes. O vous qui travaillez par vos livres, par vos journaux, par vos discours, par toutes vos influences, à atteindre ce but que nous appelons tous, le bien-être de ce peuple que nous aimons ensemble, laissez-moi vous le dire : Je crois à votre bon sens comme je crois au mien, à votre bonne foi comme je crois à la mienne, à votre dévouement comme je crois au mien. Mais, au nom de ce peuple lui-même, ah! je vous en prie, regardez où doivent enfin aboutir ces théories qui, en promettant aux

corps la chimère de la jouissance indéfinie, enlèvent des âmes la croyance à l'immatériel, l'amour du divin et l'attente de l'immortel. Avec nous, tout en donnant à ses vrais besoins une légitime satisfaction, travaillez à relever la grande âme du peuple vers ces sublimes horizons de l'esprit, de Dieu et de l'immortalité : et tout en lui préparant au chemin le viatique nécessaire, et même en semant sur sa route quelques charmes sans périls, laissez-lui voir toujours brillant sur sa tête les reflets d'un monde plus beau et d'une félicité meilleure !

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

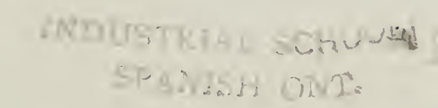
L'ÉCONOMIE ANTICHRÉTIENNE

DEVANT LA FAMILLE.

Monseigneur (1),

Après avoir montré comment le Christianisme agrandit et perfectionne notre race sous les divers aspects considérés les années précédentes, nous montrons cette année comment il l'agrandit et la perfectionne par son côté qui touche à la terre, c'est-à-dire par son côte

(1) Monseigneur Darboy, archevêque de Paris.



utilitaire et économique. Ici encore, comme on doit s'y attendre, le Christianisme rencontre en face de lui l'antichristianisme, et l'économie chrétienne se trouve être en opposition flagrante avec l'économie antichrétienne.

Nous avons entrepris d'établir que la science dite économique, en se plaçant hors le Christianisme, et surtout en se mettant en opposition avec le Christianisme, roule dans un cercle de contradictions, qui est pour le peuple travailleur un cercle de douleurs, et pour la société entière un cercle de désastres. La première contradiction dans laquelle tombe l'économie antichrétienne, c'est celle que nous avons nommée sa contradiction devant *l'homme*. Toute économie a pour objet direct le bien-être de l'homme; l'économie antichrétienne ne tient pas compte de la nature humaine; elle ment à ses besoins inférieurs, et surtout à ses besoins supérieurs; elle promet aux premiers la chimère de la jouissance indéfinie, et elle ferme devant les seconds les trois horizons de l'âme, de Dieu et de l'immortalité, c'est-à-dire tout ce qui

répond aux plus nobles, aux plus sublimes et aux plus invincibles aspirations de la nature humaine; et par cette contradiction fondamentale, source de tant d'autres, elle tourne au mal de l'humanité tout ce qu'elle entreprend pour le bien de l'humanité; toute erreur qui porte sur le but devant faire fatalement dévier tout l'ensemble.

Vous comprenez, Messieurs, sans qu'il soit besoin de le dire, à qui s'adresse particulièrement cette prédication. Quand nous attaquons la philosophie antichrétienne, nous ne déclarons pas la guerre aux philosophes ; quand nous attaquons la science antichrétienne, nous ne prenons pas les armes contre les savants. C'est assez vous dire qu'en attaquant l'économie antichrétienne, nous ne prétendons pas lever le drapeau contre les vrais économistes. L'économie est en elle-même une chose parfaitement légitime, et au fond moins moderne qu'on ne l'imagine. Chercher à perfectionner de plus en plus les vrais rapports de l'homme avec la création matérielle, est une fonction qui a sa valeur dans la société; et cette fonction, il est des

économistes qui la remplissent avec un talent qui n'est surpassé que par leur dévouement. J'en connais de tels, et je m'honore de leur honorable amitié : ceux-là ne sont pas nos adversaires ; ils sont nos auxiliaires, et volontiers nous leur tendons la main.

Cette déclaration était utile pour prévenir des interprétations fausses, trop faciles en un tel sujet ; mais cette déclaration faite, je proclame mon droit de dire ici à l'économie, qui ne veut pas être chrétienne, ce que je crois être la vérité ; Dieu aidant, j'en userai avec cette liberté pleine d'amour et de respect qu'on m'a toujours pardonnée, et que je prendrais encore quand même on ne me la pardonnerait pas.

Aujourd'hui nous allons voir dans l'économie antichrétienne une seconde contradiction non moins capitale que la première : après la contradiction devant l'*homme*, la contradiction devant la *famille*. Qu'on le remarque ou non, entre le progrès de la famille et le progrès de l'économie il existe un rapport intime et un lien inviolable. Le mot *économie* en témoigne jusque dans ses racines. L'économie :

comme si vous disiez le gouvernement de la maison, la règle administrative du foyer, la législation du royaume domestique. La famille et l'économie sont rivées l'une à l'autre par la main de Dieu même. L'économie au foyer est la base, le modèle et l'origine de l'économie dans la société. De même que la société domestique est l'exemplaire et la source de la société publique, de même l'économie sociale n'a pas de modèle plus achevé ni de source plus pure que l'économie domestique : l'une est la raison et la nécessité de l'autre. La richesse d'une nation se compose de la richesse des familles fixées sur son sol. Un ensemble de familles pauvres ne peut pas faire un peuple riche.

Et voici la prodigieuse contradiction de certains économistes antipathiques au Christianisme ; ils ne comptent pas avec la famille. Ils ne veulent voir dans les multitudes travaillant au bien-être général que des êtres isolés, des forces individuelles, des monades humaines ; et ils passent indifférents devant la famille, sans se demander ce qui l'élève ou l'abaisse, la conserve ou la corrompt, l'honore

ou la déshonore, l'enrichit ou l'appauvrit. Par là, ils laissent s'amoindrir ou périr tout à fait les forces économiques par excellence, et ils tombent économiquement dans la plus énorme contradiction qu'il soit possible d'imaginer. Ici, je suis heureux de me sentir appuyé par tous les économistes sages et vraiment conservateurs, qui voient avec nous dans la famille la vraie source de l'économie.

Je ne redirai pas, Messieurs, les grandes vérités que nous avons un jour proclamées du haut de cette chaire sur la famille chrétienne, et qui vous ont trouvés, il m'en souvient, unanimement sympathiques. Me renfermant dans les limites de ce sujet spécial, je veux établir, dans cette conférence, une vérité économiquement capitale, à savoir, que toute économie qui néglige la famille et la laisse se corrompre, brise de ses propres mains les vraies forces productives, et tarit les vraies sources du bien-être des nations.

Il est aujourd'hui un fait social très-remarquable et souvent remarqué par des observateurs attentifs ; un fait qu'il est absolument impossible de méconnaître, tant il est

visible et frappant dans son ensemble ; un fait que je n'ai pas besoin de démontrer, parce qu'il se montre assez lui-même dans sa propre lumière. Ce fait est celui-ci : partout où la famille est prospère et fortement constituée, la puissance économique est en progrès ; et partout où la famille décroît et dégénère, la puissance économique est en décroissance parallèle. Tout ce qui désorganise et appauvrit la famille dans sa vitalité, désorganise et appauvrit la famille dans sa prospérité. Voilà le phénomène social ; voilà le fait vivant. Quelles sont les raisons de ce fait et les causes de ce phénomène ? C'est ce qu'il s'agit ici surtout de mettre en pleine lumière.

La famille est, avec l'économie, dans les rapports que voici : elle est la création, le perfectionnement, l'harmonie, la direction et la permanence des grandes forces économiques. Ces cinq choses, qui se tiennent et se confirment mutuellement, montrent jusqu'à l'évidence que la famille est la mère féconde de toute économie vraiment sociale et salutaire.

I

Et d'abord, ce qui nous découvre à fond et par la racine des choses le premier secret de puissance économique caché au foyer domestique, c'est que là prend naissance, comme en son lieu natal, l'agent économique par excellence, à savoir la vie humaine elle-même. Si la famille est la suprême force de l'économie, la cause primordiale de cette puissance, c'est sa propre vitalité, je veux dire la reproduction et la fécondité de sa vie. Cette assertion pourra étonner quelques esprits; je l'estime, dans le sujet qui nous occupe, une vérité élémentaire. La première richesse qui fait la famille et par elle la patrie prospère, c'est l'abondance de la vie. L'agent souverain de la puissance économique, c'est, en définitif, l'homme lui-même. Quels que soient les instruments et les engins que crée chaque jour, pour la production, le génie de notre industrie, l'homme demeure toujours le mo-

teur principal, et, à le bien prendre, le moteur universel du monde économique. Objet et fin immédiats de tous les efforts et de tous les perfectionnements tentés par l'économie, l'homme est le ressort vivant et la cause efficace de tous ses progrès.

Et c'est ici, de prime abord, qu'apparaît, avec une triste évidence, l'aberration profonde de quelques économistes qui affectent pour la vie humaine je ne sais quel dédain. A force de voir se multiplier et se perfectionner les agents matériels de la puissance économique; à force de voir chaque machine nouvelle suppléer, non-seulement un homme, mais cent hommes, mais mille hommes quelquefois, on dirait qu'ils aspirent à se passer tout à fait de l'homme. Du moins leur semble-t-il qu'à l'avenir la quantité de vie humaine pourra décroître, sans préjudice pour la prospérité économique, et que l'industrie, produisant toujours davantage pour une humanité diminuée dans sa vie, cette humanité numériquement inférieure montera dans le bien-être et l'aisance, selon la mesure de sa propre décroissance. Erreur radicale, s'il en est en ce sujet.

Faites ce que vous voudrez; mettez en jeu toutes les forces de la création : l'homme demeure la première force; et en tout et partout, le progrès économique est à partir du progrès de la vie humaine.

Ah! Messieurs, la vie humaine, cette vie si puissante et si royale, elle n'est pas seulement la vraie force motrice de tous les agents économiques, elle est la richesse par excellence; elle est le capital supérieur, dominant par sa propre valeur tous les capitaux accumulés par son travail. C'est en se multipliant elle-même, c'est en accroissant sa quantité et sa force relative, que la vie humaine a fait reculer le désert, avancer la civilisation et vêtu la terre de beauté, de verdure et de fécondité. La prépondérance de notre vie sur toutes les autres vies, et de notre race sur toutes les autres races, est le signe de l'ascension qui s'accomplit à la surface de notre planète. Partout, au contraire, une diminution de notre vie humaine est un signe authentique de notre décadence. Plus l'humanité croît en nombre, et, si je le puis dire, en quantité, mieux elle remplit sa loi en dominant la création,

et plus aussi elle porte, dans cette création dominée par elle, le drapeau glorieux de ses propres conquêtes et le signe éclatant de ses propres progrès.

La fécondité des champs que nous foulons de nos pieds n'est, au fond, que la quantité de notre sueur versée dans le sein de cette terre, qui paye de si riches trésors le prix de cette chair humaine, dont elle garde les reliques fécondes ensevelies dans ses sillons.

Un auteur, parmi beaucoup d'erreurs, a dit cette vérité, avec une grâce toute poétique : « Ramassez au hasard la poussière du che-« min ; passez-la, si vous pouvez, au crible « de l'esprit : vous n'y trouverez pas un « grain, pas un atome, pas une particule d'a-« tome qui ne soit une fibre de l'homme, « une larme, une sueur de son travail. Oui, « dans cette perpétuelle chimie des siècles, « qui mêle et change les hommes et les « choses, chaque motte de terre, chaque « goutte de séve, est trempée de la substance « humaine. »

La part faite à la poésie dans cette remarquable citation, il reste, sous cette fleur de lit-

térature, une vérité simple et populaire : c'est que partout la vraie fécondité de la terre ne naît et ne brille dans tout son éclat que sur le vestige laissé par le travail de l'homme. Plus l'homme y passe et repasse, et plus, en passant et repassant de génération en génération, il y laisse tomber de sa sueur, plus les déserts fleurissent sur sa trace féconde et sous son pied généreux.

Aussi, quand je regarde nos champs, nos vignobles, nos prairies; quand je vois nos moissons ondoyer, nos jardins fleurir, nos vergers fructifier; et cette terre qui pouvait n'être, et qui, un jour, en effet, n'était autre qu'un désert, quand je la vois tressaillir sous sa robe de verdure, avec toute l'exubérance de sa fécondité et dans toute la splendeur de sa beauté, j'éprouve le besoin de m'écrier : Heureuse terre, d'avoir été un jour touchée par le pied de l'homme, et d'avoir senti tomber sur ton sein quelques parcelles de sa vie! Ce jour-là tu reçus dans tes entrailles, jusque-là stériles, le germe de ta vraie fécondité. En te voyant et si riche et si belle, je me demande ce qui serait advenu de

toi, si la vie humaine n'était tombée sur ta glèbe pour en chasser le désert et en vaincre la stérilité. Ah ! ce qui serait arrivé, je le sais bien, je le sais trop. Si la vie humaine avait manqué; si peut-être quelques hommes de moins s'étaient montrés à ta surface; si l'humanité avait failli davantage à la loi qui fut écrite sur son berceau : Croissez et multipliez-vous, *Crescite et multiplicamini;* si la quantité de vie humaine, enfin, que Dieu avait prédestinée à te marquer de la trace de son travail et à te toucher de l'industrie de sa main, par l'injure des temps ou par la faute des hommes, t'avait fait défaut; je songe que ce désert du passé serait encore le désert du présent, et je m'écrie : Malheur à la terre où l'homme n'a pas porté son pied, dressé sa tête et fixé sa maison ! Malheur aux terres qui n'ont pas d'hommes ou qui en ont trop peu ! Leur désolation et leur stérilité sont fatales. Elles disent, par cette désolation et cette stérilité elles-mêmes, l'injure que fait à la Providence et l'outrage que fait à la terre l'humanité rebelle à la loi qui lui fut donnée au commencement, la loi de croissance et de multiplication.

Ces principes, pris dans la nature des choses, vous révèlent le premier secret de puissance économique caché au sanctuaire de la famille. C'est que de son sanctuaire jaillit le fleuve sacré qui porte la vie humaine sur la surface de la terre, et, en multipliant les forces qui la domptent et les sueurs qui la fécondent, multiplie par ses propres accroissements sa puissance de produire. Partout où la vie de famille est supérieure et la société domestique parfaitement organisée, partout vous la verrez multiplier ces forces victorieuses qui dominent la terre et domptent ses résistances; et partout vous la verrez lui arracher les secrets d'une fécondité qui se révèle de plus en plus, à mesure que le travail creuse davantage son intarissable sein et mêle plus de sueur et de sang au mystère de sa végétation. Au contraire, partout où, par des causes diverses, la famille se corrompt ou s'abaisse, la race humaine se corrompt et s'abaisse avec elle ; la terre, privée de la fécondation du travail et de la sueur de l'homme, diminue d'autant sa puissance de produire; elle montre à sa surface déshonorée et triste les témoignages

de sa stérilité; le désert envahit le champ où la vie s'épanouissait en fleurs et se couvrait de fruits, et la barbarie, grandissant avec le désert, fait rétrograder la civilisation qui s'enfuit devant elle.

II

Ce qui relève encore ici la fonction économique de la famille, c'est qu'en même temps qu'elle crée dans l'humanité cet accroissement de vie humaine, force motrice de l'économie, elle donne à cette vie une fois créée, par un légitime développement, la supériorité qui, en agrandissant sa puissance de produire, la met avec la nature créée dans ses rapports les plus parfaits.

La puissance de produire le bien-être des nations dépend, nous l'avons dit, de la quantité de vie répandue à la surface du globe; mais elle dépend encore plus de sa qualité et de sa valeur elle-même. L'économie, même à son point de vue le plus matériel et le plus

vulgaire, est intéressée à la supériorité de la vie humaine et à la perfection de notre race. Trouver, pour les mettre au travail créateur du bien-être général, beaucoup d'hommes, et des hommes excellents, c'est pour l'économie la première question. La puissance économique est comme la puissance guerrière : pour remporter ses grands triomphes, il lui faut beaucoup d'hommes, non pas d'hommes quelconques, mais beaucoup d'hommes dignes de l'honneur de leur nom, je veux dire beaucoup d'*hommes forts*.

L'économie, dans son ensemble, est une armée, et chaque travailleur est un soldat. L'armée guerrière travaille et lutte pour nous défendre contre les envahissements de la barbarie; l'armée économique lutte et travaille pour nous défendre contre les envahissements de la misère. La première se signale par des prodiges de conquête, la seconde par des miracles de création ; l'une se distingue par le courage de la bravoure, l'autre par le courage du travail. Toutes deux concourent, par leurs forces fraternelles et leurs armes unies, au bonheur, à la sécurité et à la grandeur de la

commune patrie. Mais, ce qui fait par-dessus tout la puissance de l'une et de l'autre ; ce qui remporte et gagne les grandes victoires sur les inimitiés des peuples et les hostilités de la nature ; ce qui bat l'ennemi à la frontière et dompte le sol dans la patrie, ce n'est pas seulement la puissance numérique des deux armées, c'est surtout la force et la valeur des soldats. Former avec des hommes forts ces bataillons vainqueurs et invincibles, qui triomphent toujours et ne reculent jamais, qui résistent à tout et ne plient devant rien : voilà, vous dis-je, le secret des grandes victoires. Dans l'économie pas plus que dans la guerre, le nombre ne peut suppléer la valeur ; et les engins nouveaux créés par le génie industriel, pas plus que les nouveaux instruments de destruction créés par le génie militaire, ne parviendront jamais à remplacer la force et la valeur de l'homme.

Rien, au premier aspect, ne paraît plus paradoxal que ce parallélisme entre la valeur humaine et la puissance économique. Il semble à des observateurs superficiels, que les sources économiques, par exemple, la fé-

condité de la terre et sa puissance de produire, sont absolument indépendantes de la valeur intrinsèque de la vie humaine et de la supériorité relative de l'homme. Rien n'est plus faux cependant. Ils oublient ce principe élémentaire, s'il en est en économie : c'est qu'autant vaut l'homme, autant à peu près vaut la terre ; ils oublient que la valeur de la vie humaine donne d'ordinaire la valeur du sol où cette vie attache son travail et verse sa sueur. Ce qui rend le sol productif et de plus en plus productif, ce qui le couvre de la gloire de la fécondité, croyez-le bien, ce n'est pas seulement la rosée de son ciel et le rayonnement de son soleil ; c'est, par-dessus tout, l'énergie et la perfection de la vie qui se meut à sa surface ; c'est l'homme versant dans un sillon plus profond, ouvert par un travail plus opiniâtre, une sueur plus abondante et un sang plus généreux.

Si vous en doutiez, je n'aurais qu'à vous dire : Allez voir ces champs qui reçoivent les soleils chauds, les douces rosées et les pluies fécondes, donnant, sous le ciel le plus clément et sur le sol le plus fortuné, l'exemple d'une

stérilité qui attriste le regard du voyageur et étonne la pensée du philosophe et du naturaliste. Qui a fait le désert au milieu de ces campagnes qui ont tous les germes de la vie, tous les souffles du ciel, toutes les faveurs de la terre, et que Dieu semble avoir créées tout exprès pour en faire comme l'Éden de l'humanité heureuse? Pourquoi les ronces, les épines, les plantes sans saveur et sans fruit ont-elles envahi cette terre destinée à porter le parfum de toutes les roses et le fruit de toutes les moissons? Une seule chose explique sur le sol privilégié ce prodige de stérilité. A ce sol doublement fortuné, à ce ciel de parfums, de soleil et de rosée, une chose a manqué : une humanité capable de recevoir les faveurs de Dieu. Là se traîne, dans une paresse honteuse et une insouciance déshonorée, une humanité indigne tout à la fois et du sol fécond qu'elle foule sous ses pieds, et du ciel radieux qui brille sur sa tête.

Au contraire, qui a semé là vie dans la stérilité même? Qui a couronné de verdure ces arides sommets? Qui a vêtu de fleurs, d'arbres et de moissons les flancs nus de cette col-

line, aujourd'hui ornée de son incomparable beauté? Là, une race forte, patiente, sobre, courageuse et prévoyante a passé. Cette terre a tressailli au contact d'une humanité généreuse; et elle montre, dans la richesse de ses dons et l'abondance de ses fruits, la grandeur de cette humanité qui l'a touchée.

Or, remarquez-le bien, cette force qui féconde la nature, cette puissance vraiment humaine et vraiment économique, se compose de cinq éléments, qui trouvent dans la famille bien faite tout leur légitime développement : la force physique, la force intellectuelle, la force morale, la force sociale, la force religieuse ; en d'autres termes, la force du sang, la force de la doctrine, la force de la vertu, la force du dévouement, et entre toutes les autres celle qui rend l'homme d'autant plus puissant pour produire sur la terre, qu'elle lui donne pour déployer sa puissance un point d'appui dans le ciel, la religion : voilà le faisceau des forces humaines. Donnez-moi beaucoup d'hommes robustes et forts de ces cinq manières, des hommes forts de la vigueur de leur sang, forts de la vérité de leurs doctrines, forts de la sainteté

de leurs mœurs, forts de la générosité de leurs cœurs, forts enfin de cette vie religieuse qui donne à l'homme quelque chose de la force de Dieu ; avec de tels hommes multipliés sur le sol de ma patrie, même sans le secours de vos instruments si prodigieusement perfectionnés, avec ces hommes cinq fois parfaits et forts, je ferai les plus grandes et les plus fécondes choses ; avec ces légions choisies, qui ont bu à longs traits aux sources vives de toutes les forces, moi aussi je vous délivrerai et je sauverai Israël ; je vous défendrai contre les envahissements du dehors et contre les envahissements du dedans ; je vaincrai l'ennemi par la guerre et la misère par l'économie !

C'est par le faisceau fortement serré de ces cinq forces que l'homme se rend maître de la nature et règne en conquérant dans la création. Si l'une de ces forces vient à manquer, elle affaiblit du retrait de sa propre puissance l'action de celles mêmes qui demeurent. Le plus haut degré de leur puissance, c'est leur union achevée. L'union et le concours de ces cinq puissances sont comme les cinq doigts que la main de l'humanité travailleuse étend sur

la matière pour la saisir, l'étreindre, la façonner, la transformer de mille manières, et, par le jeu souple et fort de ce quintuple ressort, contraint la nature matérielle à se mettre au service du bien-être de l'homme. Qui n'admire dans la main de l'homme cette puissance d'étreinte, d'impulsion, de défense, d'industrie et de travail, où cinq forces viennent s'unir, s'appuyer et s'enlacer, pour composer une seule puissance, l'organe producteur et travailleur par excellence? Eh bien! cette main de l'homme, dans sa force organique, est une image; c'est l'image de la force économique de l'humanité, composée de ces cinq forces dont le concours constitue sa puissance et sa royauté sur la nature.

Et maintenant, vous demandez où se forment pour les travaux économiques, comme pour les travaux de la vie guerrière, ces légions des hommes forts? Ah! ne vous y trompez pas, c'est au foyer domestique; c'est dans cette partie de la patrie, dans cette atmosphère vraiment natale, où la vie respira son premier souffle, et où elle grandit de toutes manières en vraie force et en vraie puissance. C'est là

surtout, alors que cette source naturellement si pure n'a pas été corrompue, c'est là que se conservent et la pureté du sang, et la pureté de la doctrine, et la pureté des mœurs, et la pureté des sentiments, et la pureté de la religion : et c'est dans la tradition de toutes ces puretés, qui croissent sous le toit domestique, oui, c'est là, entre la respiration du père et la respiration de la mère, fécondant la vie de leurs souffles unis, que toutes ces forces se trempent, se développent, s'affermissent. Et de toutes ses forces conjointes et ordonnées pour le fonctionnement d'une même vie, il résulte cet être royal qui porte la force dans son nom, la royauté sur son front et la fécondité dans son sein, *vir*, un homme.

Aussi, Messieurs, le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme, c'est de vivre, jeune encore, loin de ce foyer de la force et de la virilité. Sa vie, jetée avant le temps hors de la famille, perd plus ou moins ces éléments natifs qui constituent dans l'homme la vraie puissance économique. Les générations arrachées par le cours des événements ou par

l'injure des hommes à cette atmosphère fortifiante ne ressemblent que trop aux arbres et aux animaux transportés d'un sol fécond et d'un ciel chaud sous un ciel glacé et dans une terre aride. La plante s'étiole et languit ; l'animal souffre et s'atrophie. Image trop fidèle de ces moissons d'enfants arrachés, avant l'heure, à l'air vivifiant du foyer, où ils respiraient, d'un souffle encore jeune, tous les éléments de la force qui devaient un jour en faire des hommes, et qu'on jette, trop faibles encore pour y résister, au milieu d'une atmosphère viciée, portant dans toutes ses corruptions le germe de toutes les faiblesses et de toutes les décadences humaines.

Ici, Messieurs, j'aurais quelque droit d'élever, au nom de la dignité humaine, contre certaines pratiques de l'Économie moderne, une parole sévèrement accusatrice. Je le sais, elle-même a rougi de ses attentats commis par une cupidité aveugle et barbare; elle a confessé devant le siècle son crime de lèse-humanité, disons mieux, son crime de lèse-enfance. Mais ce crime, elle l'a commis ; et suis-je bien téméraire d'oser dire qu'en certains lieux de notre

Europe, si prodigieusement civilisée, elle le commet encore ?

La voyez-vous d'ici, cette fleur de la vie humaine, l'enfance, enlevée violemment à son soleil, à son ciel, à sa terre natale, et transplantée sur un sol en hostilité flagrante avec toutes les conditions de sa croissance et toutes les lois de sa vie? Pauvre fleur de Dieu condamnée à subir les ardeurs de l'été, avant d'avoir reçu tous les rayons et tous les souffles de son printemps; forcée d'aspirer un air imprégné d'éléments qui la blessent au lieu de la vivifier, et la font se replier sur elle-même, languir, se faner et quelquefois mourir, même avant d'avoir reçu son épanouissement, et, si je le puis dire, même avant d'avoir vécu! Messieurs, parlons sans figure ; la réalité est ici bien assez saisissante pour n'avoir pas besoin de demander à l'image un intérêt de plus. Grand Dieu! des générations d'enfants, contre le vœu de la nature et au mépris des plus vulgaires principes de l'humanité, précipités du foyer dans des ateliers, où de chaque souffle ils respirent quelque chose qui blesse en eux une fibre vivante et attaque tous les éléments d'une viri-

lité tuée en germe! Infortunés enfants, puisant là, de jour en jour, d'heure en heure, l'extinction de la foi, la dépravation de l'âme, l'égoïsme du cœur, l'hébétement de l'intelligence, et, avec la dégénérescence du sang, le rachitisme d'une chair sans efflorescence, sans vigueur et sans incarnat!

Ah! devant cette nouvelle extermination de notre race, devant le crime encore innomé de cet infanticide nouveau, mon cœur d'homme, de chrétien et d'apôtre, serait tenté de jeter un cri de malédiction et de s'écrier : Anathème à la cupidité qui n'a pas reculé, pour s'enrichir, devant de tels attentats ! Mais mieux vaut jeter le cri de la reconnaissance que celui de l'imprécation. J'aime mieux m'écrier : Honneur et reconnaissance aux hommes généreux qui ont pris l'initiative d'une réforme nécessaire, en essayant de relever, pour protéger l'enfance contre ces tentatives abominables, le rempart de la famille!

Que dis-je? ce n'est pas seulement l'enfance, c'est l'homme lui-même, l'homme avec ses vertus, sa santé, sa vigueur, son travail, son bien-être, que défendent ces généreuses

initiatives. C'est qu'en effet l'ouvrier en famille, habitant un foyer qui est son foyer, une maison qu'il peut nommer sa maison, l'ouvrier avec des enfants dont les caresses et les sourires lui révèlent, le soir, après les fatigues du corps, les pures joies de l'âme et les saintes émotions du cœur, cet ouvrier, s'il n'a été d'avance perverti par des influences malsaines, est moral, vertueux, sobre, prévoyant, économe et vraiment heureux. Son foyer, à mesure qu'il s'y attache, lui devient béatifique et doux. C'est la joie de son cœur d'embellir de ses mains ce sanctuaire modeste, où il voit s'accomplir de jour en jour plus grand le mystère de sa félicité. Et en même temps qu'il tient au foyer, par son cœur de père, d'époux ou de fils, et qu'il s'y fait à lui-même un bonheur sans orages, ce travailleur est pour le maître qui l'emploie un instrument utile, et, comme disent les économistes, un producteur excellent : heureux de faire remonter jusqu'à son maître, par un travail plus fécond, le bonheur qu'il en a reçu en connaissant par lui les saintes joies de la famille.

O peuple travailleur ! que Dieu te donne

partout de puiser aux sources sacrées de la famille, avec la pureté du sang et la pureté des doctrines, la noblesse des sentiments et la sainteté des mœurs; et tu comprendras comment on peut, même sous le plus humble toit, abriter une félicité qui s'enfuit souvent des demeures de la richesse et des palais de l'opulence!

III

Mais, Messieurs, créer et perfectionner les forces humaines destinées à produire le bien-être fraternel, ce n'est pas encore tout le secret de la puissance économique de la famille. Pour que les forces produisent beaucoup et harmonieusement, il faut qu'elles soient associées. Et ce qui révèle ici de plus en plus la puissance économique de la famille, c'est qu'elle est l'association la plus naturelle et la plus féconde des forces créées et perfectionnées par elle-même.

C'est une vérité devenue vulgaire, que la grande puissance économique, c'est l'associa-

tion harmonieuse des forces. En économie plus qu'en toute autre chose encore, l'association c'est la fécondité, et l'individualisme c'est la stérilité. L'individualisme est stérile, parce qu'il est le choc des forces et la pulvérisation des choses. L'association est féconde, parce qu'elle est l'union des forces et la création des choses. L'association, comme le nom même le révèle, c'est la puissance unie à la puissance, c'est la force jointe à la force, c'est le souffle conspirant avec le souffle, c'est l'intelligence centuplant l'intelligence, c'est le génie multiplié par le génie. En un mot, l'association, c'est le travail marchant avec le travail, sous un joug fraternel et dans un concert de mutuels efforts, traînant avec aisance et joie le char qui porte la richesse des nations et le bien-être des peuples.

Rien ne doit moins étonner que cette puissance économique par l'association des forces humaines. La nature elle-même est une association de forces productives ; c'est une harmonie de puissances fécondes. Cherchez dans toute la nature une force placée dans un isolement absolu, vous ne la trouverez pas. La

fécondité n'y résulte jamais que de la rencontre et du concours des forces conspirant pour un même but. Les grands et puissants mécanismes que met en jeu l'industrie humaine sont des associations de force ; et l'on ne sait ce qu'il faut le plus y admirer, ou la douceur de leurs contacts, ou la force de leurs mouvements, ou la puissance de leur action. L'économie vraie, naturelle et féconde doit être dans son ensemble, comme les machines qu'elle met en mouvement, l'association la plus suave, la plus simple et la plus concordante possible des forces humaines appliquées à la production du bien-être le plus général de l'humanité ; avec cette différence que la mécanique, dans la construction des grands engins industriels, associe des forces fatales ; tandis que l'économie, directement et par elle-même, associe les forces libres. Cette association, condition nécessaire des grands résultats économiques, ne supprime pas les forces et les initiatives individuelles, elle les suppose ; mais elle les arrache à leur stérilité en les tirant de leur solitude, et les fait entrer dans l'harmonie pour les conduire à la fécondité.

Mais, Messieurs, prenons-y garde, autant, dans le monde vivant, l'association porte des fruits salutaires, quand elle est prise dans la nature des choses, autant elle peut être féconde en fruits amers, et produire des catastrophes, lorsque, sortant de la nature et visant à l'imaginaire, elle poursuit le rêve par l'utopie, et quitte le réel pour conquérir l'impossible.

Ce qui est fort et vraiment fécond pour produire le vrai bien-être de l'humanité, ce ne sont pas les associations inventées par les caprices de l'homme, ce sont les associations ordonnées par la sagesse de Dieu. Le vrai génie économique consiste ici à savoir distinguer ces deux sortes d'associations séparées par une ligne profonde. Les premières sont factices ; les secondes sont naturelles. Les premières sont transitoires, soumises à la loi du changement et à l'empire de la fragilité ; les secondes sont permanentes et portent, dans leur résistance et leur solidité, comme un cachet visible de la divine immutabilité. Ces différences de principes constitutifs produisent des différences dans les résultats défini-

tifs : les premières sont souvent stériles et quelquefois désastreuses ; les secondes sont toujours productives et toujours bienfaisantes.

Et voilà ce qui nous montre encore davantage la puissance économique de la famille. C'est que la famille est l'association la plus naturelle, la plus providentielle et la plus réellement féconde. La famille est le groupe des forces humaines le plus naturellement associées et le plus volontairement dévouées, et, dans leur action cachée, mais harmonieuse, le plus réellement productives qu'il soit possible d'imaginer. C'est que la famille n'est pas une création de l'homme ; ses éléments sont humains, mais sa constitution est divine : forces humaines divinement associées pour produire, dans le plan providentiel, un résultat commun par l'action fraternelle. Association modèle, où la force répond à la suavité et la suavité répond à la force ; association si essentiellement économique, qu'elle a donné son nom à l'économie elle-même ; association si parfaitement organisée pour produire, conserver et agrandir la vraie richesse, que les institu-

tions économiques, pour être vraiment fécondes et salutaires, doivent être faites plus ou moins à son image, et produisent, d'ordinaire, dans la mesure de leur ressemblance avec ce saint exemplaire.

Il faut plaindre ici les hommes assez aveuglés par le nuage des erreurs et des préjugés du temps, pour ne pas comprendre cette puissance économique que la Providence a cachée dans l'ombre du foyer domestique, et qui s'en vont chercher bien loin, et jusque par delà le monde réel, des secrets de fécondité, qu'ils trouveraient, s'ils voulaient, sans sortir de leur maison. Esprits révoltés contre la nature autant que contre la foi ; génies fanatisés par le besoin de l'innovation, évoquant du fond de l'imaginaire des fantômes de bien-être et de félicité qui n'auront jamais de réalité que par les influences secrètes, mais puissantes, de cette vie et de ce travail du foyer dédaignés par leurs systèmes. Hommes prodigieux, ils s'en vont improvisant, à l'aurore d'une révolution, des combinaisons de vie sociale et de puissance économique qui embrassent toute la terre; ils engrènent dans

un seul mécanisme toutes les forces humaines, et font de chaque homme un rouage dans la machine universelle ; ils construisent, pour les peuples qui ne les habiteront jamais, des cités idéales ; ils élèvent entre le ciel et la terre je ne sais quels mondes aériens, où ils convient à un banquet de jouissances impossibles les peuples de l'avenir. Et pendant ce temps-là, ces touristes des mondes imaginaires ferment les yeux sur les sources toujours ouvertes de prospérité matérielle que Dieu fait jaillir de leur foyer; et, s'ils le pouvaient, ils les fermeraient de leurs mains fraternelles, pour les empêcher de verser sur le monde ce flot perpétuel où l'humanité s'abreuve depuis six mille ans. Volontiers je dirai ici, avec un homme éminent, initiateur intelligent et dévoué des vraies réformes sociales :

« Les penseurs de notre temps qui s'efforcent de trouver en dehors de la famille de nouvelles combinaisons sociales, vont chercher bien loin ce que l'humanité a toujours pratiqué avec succès (1). »

(1) M. Le Play, dans son excellent ouvrage intitulé : *La Réforme sociale.*

Telle est, Messieurs, économiquement et socialement, l'aberration radicale de ces grandes hérésies sociales, qui se nomment, selon le point de vue préféré des auteurs, ici le socialisme, là le communisme, ailleurs l'individualisme. Tous ces systèmes ont un vice fondamental qui les unit dans la responsabilité d'un attentat doctrinal contre la société et d'un commun outrage fait à notre humanité: ils méconnaissent la force économique de la famille humaine; ils exagèrent, d'une manière monstrueuse, le principe de l'association, pour substituer à l'association naturelle l'association factice, et au grand agent providentiel du bien-être populaire des combinaisons artificielles et stériles : inventions colossales, combinaisons gigantesques, qui séduisent un jour par le grandiose de leurs proportions, et étonnent le lendemain par le prodige de leur impuissance, alors même que la solennité de leurs chutes ne provoque pas autour de leurs catastrophes l'éclat d'un rire universel.

Ah ! Messieurs, bien autrement sage et salutaire est ici la pensée économique du chris-

tianisme et de tous les grands penseurs qui s'inspirent de lui et s'éclairent à sa lumière. Ce que peut et ce que fait le christianisme, quand il est pleinement accepté, pour constituer avec force et faire fonctionner avec suavité ce groupe humain de forces libres qu'on appelle une famille, l'expérience et la tradition vous le crient assez haut, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur un fait couronné de toutes les splendeurs de notre histoire. Cette cohésion, cette concorde, cette puissance productive du groupe domestique, est tellement un résultat spontané du vrai christianisme, que partout il le réalise et le fait apparaître avec la fécondité et la beauté de ses fruits, dans la mesure même où il est accepté par la société publique et règne avec ses divines influences au foyer domestique : influences si admirablement sociales, et, dans un sens vrai, si réellement économiques, qu'il me semble prodigieux qu'un grand économiste puisse et ose se dire un antichrétien ; alors qu'il est palpable que le christianisme, en fortifiant et protégeant l'association si féconde de la famille humaine, développe et main-

tient au foyer le ressort le plus actif de la puissance économique.

IV

Ainsi, créer les forces vives dont doit disposer l'économie pour produire la richesse, les perfectionner par un développement généreux, les unir par l'association la plus légitime et la plus naturelle : voilà ce que fait l'économie domestique pour préparer les triomphes de l'économie sociale.

Mais, pour que ces forces multiples, arrivées à leur plénitude, obtiennent par leur association des résultats féconds, il faut qu'elles trouvent, dans une unité naturelle et puissante, un principe efficace de direction et de concentration. L'association, pour être efficace, exige la concentration des forces, non une concentration aveugle et despotique, qui ne serait que leur affaiblissement ou leur annulation, mais une concentration intelligente et douce, qui laisse à chaque force la liberté de sa fonc-

tion, et ramène à un même centre l'ensemble des fonctions librement exercées.

Mais, pour que la concentration existe, une chose est nécessaire, l'unité de direction et d'impulsion. Ce qui engendre la stérilité en tout ordre de choses, ce n'est pas l'absence des forces capables de produire, c'est leur conflit, leur désaccord, leur divergence. Il en est des grands résultats économiques comme des grandes accumulations de calorique : l'ardeur du foyer dépend de la convergence des rayons; ainsi, en économie, l'accroissement de la production dépend de la convergence des forces.

Et voilà ce qui fait économiquement de la famille une si grande puissance pour produire : c'est qu'en même temps qu'elle est l'association de forces vives la plus légitime et la plus naturelle, elle a, au centre de cette association, un principe unitaire, légitime et naturel comme elle-même; elle marche sous la direction et l'impulsion d'une force qui gouverne sans être contestée, et meut l'ensemble avec d'autant plus d'efficacité que, composée d'autorité et d'amour, cette force agit dans sa

souveraineté avec une incomparable suavité. Ce principe unitaire, cette force sagement dirigeante et doucement impulsive du mouvement économique de la famille, déjà vous l'avez nommée, c'est *l'autorité paternelle*.

L'autorité paternelle est la direction et la concentration des forces qui fonctionnent sous le toit domestique pour créer le bien-être de chacun et de tous. L'autorité paternelle non-seulement donne dans la famille l'impulsion aux forces sorties d'elle-même; pour les mieux mettre au service réel de la prospérité domestique, le père les concentre et les fait converger : il est le centre harmonieux et fécond des forces fraternelles fonctionnant autour de lui et avec lui, pour atteindre un même but, la grandeur du patrimoine et la prospérité de la société domestique.

Aussi, Messieurs, croyez-le bien, ce qui prépare dans les familles les vraies et solides prospérités; ce qui fait, sans ruse, sans agiotage et sans mercantilisme, ces foyers vraiment prospères qui sont la richesse des nations, c'est, dans les familles où la vie est nombreuse, perfectionnée et associée, une pa-

ternité puissante et vraiment maîtresse dans l'empire domestique. C'est que, pour diriger efficacement les forces vives de la famille, la première condition est d'être maître chez soi. Toutes nos idées d'indépendance absolue et de nivellement égalitaire ne peuvent rien changer à cet ordre voulu et ordonné par la Providence, c'est-à-dire par la seule sagesse qui ne se trompe pas, et par la seule volonté qui ne défaille pas.

Au contraire, tout ce qui amoindrit ou enchaîne dans son royaume cette paternité, telle que Dieu l'a faite et telle qu'il la veut, douce mais puissante, bonne mais royale ; tout ce qui diminue son ascendant et entrave son action, ébranle dans sa base la plus profonde l'édifice de la prospérité domestique, et, tôt ou tard, par un contre-coup inévitable, l'édifice de la fortune publique. Sous prétexte d'égalité, vous abaisserez la paternité ; oui, mais en abaissant la paternité, vous briserez sous le niveau despotique de l'égalité le plus énergique ressort de la prospérité.

J'entends parler ici de despotisme paternel, d'abus de l'autorité paternelle, d'aberration

et de perversion de l'autorité paternelle. Ah! oui, je le sais; comme la royauté dans son empire, la paternité au foyer peut se tromper; oui, comme tout ce qui est humain, elle peut errer dans la direction des forces qui relèvent de son autorité. Il y a des pères sans prévoyance et sans sagesse; qui en doute? Il y a des pères despotiques, soit; des pères prodigues et consommateurs, oui certes; malheurs inévitables, mais malheurs exceptionnels. La part faite aussi large qu'il le faut à ces abus de puissance paternelle qu'explique la faiblesse humaine, il demeure vrai, dans l'ensemble, qu'un père, mieux que tout autre, entend les intérêts de sa famille, qui sont les siens aussi.

Pour quelques rares abus, dont les théoriciens égalitaires font un bruit calculé et un scandale intéressé, faut-il réduire à l'impuissance une autorité généralement si salutaire et une action universellement si féconde? Est-ce que vous ne voyez pas qu'en alléguant sans cesse contre la plus douce et la plus légitime des royautés, tantôt le droit de la patrie, tantôt le droit des enfants, vous amoindrissez au

foyer domestique la puissance d'enrichir les enfants et d'enrichir la patrie?

Quelques hommes peut-être, en entendant cette défense de l'autorité paternelle, faite au nom de l'économie, vont s'écrier : Ancien régime, féodalité, moyen âge! — Messieurs, arrière tous ces épouvantails qui n'ont plus la puissance d'effrayer que les niais. Nous en avons fini avec ces fantômes évoqués par des préjugés surannés pour faire peur aux enfants de ce siècle des spectres du passé. Quand nous franchissons le seuil de ces grandes assemblées, laissons, laissons expirer bien loin de nous ces clameurs puériles qui seraient encore profondément iniques, alors qu'elles ne seraient pas souverainement ridicules; et tous, apportons devant ces graves enseignements la haute impartialité que vous apporte et que réclame de vous cette parole fraternelle. Non, il ne s'agit pas, pour la vraie prospérité du monde, de revenir à ce régime ou à cet autre; non, il ne s'agit pas de remonter au moyen âge, ni de reculer jusqu'à la féodalité et par delà encore; il s'agit de se placer dans le régime du vrai, du bien, de

l'utile, de la vraie civilisation et du vrai progrès du monde. Le régime de l'humanité heureuse a droit de demander l'hospitalité de tous les siècles. Ce n'est pas parce qu'une doctrine ou une institution aurait marqué sa trace dans l'histoire du passé, qu'elle aurait perdu le droit d'être dans le présent, et de se montrer au seuil de l'avenir. Tout ce qui peut et doit faire le bonheur du présent et le progrès de l'avenir, fût-il mort, aurait droit à la résurrection. Mais, nous le savons tous, on ne ressuscite pas des siècles morts. Il ne dépend de personne de briser de sa parole ou de sa main cette muraille épaisse, cette infranchissable barrière que le temps et la ruine élèvent entre une époque et une époque; et il faut avoir perdu le sens le plus vulgaire de la justice fraternelle, pour accuser des hommes, qu'on n'a pas encore convaincus d'être fous, de prétendre transplanter un siècle au sein d'un autre siècle, et d'aspirer à reconstruire, au milieu de la société nouvelle, tout l'édifice de la société ancienne.

Si vous voulez savoir ce que nous souhaitons à ce souverain de l'empire domestique,

pour y réaliser la plus grande force économique et pour enrichir la patrie en enrichissant la famille, je le dirai sans détour et sans peur : c'est cette chose que vous aimez et que nous aimons tous ; cette chose que vous revendiquez sans cesse pour vous-mêmes, et qui est bonne aussi à votre père, ce roi de la famille ; cette chose qui sied à tous, mais qui sied encore plus à cette paternelle autorité qui a le droit et le devoir de commander ; cette chose, si vous voulez que je vous la nomme, elle s'appelle l'indépendance : je me trompe, Messieurs, je voulais dire la liberté. Oui, à cette royauté du foyer, donnez la liberté ; et, sauf de rares exceptions, vous y verrez fleurir la vraie prospérité. Prenons-y garde, je vous en prie, les servitudes imposées à cette douce et forte royauté domestique, enchaînée dans son propre royaume, ce n'est pas un mal seulement dans l'ordre moral, un mal dans l'ordre social, c'est un mal aussi dans l'ordre économique ; c'est la stérilité, l'impuissance et l'avortement : tandis qu'une paternité libre et suavement forte, c'est la puissance et la fécondité, parce que c'est,

dans l'harmonie, la direction et la concentration de toutes les forces domestiques mises au service de chacun et de tous.

V

Enfin, Messieurs, il y a dans la famille bien constituée un dernier élément de puissance économique, c'est la stabilité et la continuité.

Les puissances vraiment fécondes sont celles qui durent et dont les produits s'ajoutent aux produits par un progrès sans rétrogradation, ou du moins par une continuité sans solution. Les temps et la perpétuité entrent comme coefficients dans tous les grands produits. La fleur, qui montre au regard sa fragile beauté et livre au vent son parfum fugitif, n'est que d'un jour. Le grand chêne de la forêt montre dans sa force le travail d'un siècle : il porte, dans les couches superposées qui enlacent son noyau en dilatant son corps, le signe authentique du passage des ans, sceau vivant de la croissance ajoutée à la croissance dans la continuité

d'une même vie grandissante. Ainsi en est-il de la force et de la croissance humaine. La lenteur de la croissance prophétise la puissance de la maturité ; et, comme les chênes séculaires, les hommes les plus tardifs se révèlent les plus forts.

Mais la continuité et la permanence, qui est la condition de toute chose grande et forte dans l'humanité, comme dans la nature, sont surtout nécessaires à la famille. Car la famille est en essence un prolongement et une continuité de la vie dans la durée ; c'est un fleuve continu, où la vie pousse la vie, comme dans tous les fleuves le flot qui suit pousse le flot qui précède. L'héritier continue la personne du défunt, disent les jurisconsultes ; mot profond et significatif dans sa simplicité. Et cette continuité, qui tient à la substance de la famille, se reflète sur tout ce qui la touche, sur son histoire, ses souvenirs, ses doctrines, sa dignité, son patrimoine, sa gloire, c'est-à-dire sur cet ensemble de choses qui lui font sa place au soleil, son rang dans la société et sa fonction dans le temps.

Mais, parce que nous considérons ici la fa-

mille au point de vue directement utilitaire et économique, j'insiste pour faire bien entendre que ce qui fait dans la famille les grands résultats économiques, c'est le travail s'ajoutant au travail, c'est le produit multipliant le produit, c'est l'œuvre des pères continuée et agrandie par l'œuvre des enfants; c'est le capital créé servant de point de départ au capital futur; c'est la sueur du passé venant féconder le présent, et l'épargne du présent se léguant à l'avenir; en un mot, c'est le patrimoine, l'industrie, le commerce, la richesse de la famille, passant à une postérité reconnaissante et bénie, avec le crédit, l'honneur, la gloire et les souvenirs qui l'accompagnent et complètent avec l'héritage l'identité permanente de la famille. N'en doutez pas, Messieurs, voilà ce qui crée les familles non-seulement les plus glorieuses et les plus nobles au point de vue de l'honneur national, mais encore les familles matériellement les plus prospères au point de vue de la richesse publique et de l'économie sociale.

Nier cela, Messieurs, nier que la grande source et le suprême ressort de l'économie

sociale, c'est dans la famille vitale, forte et permanente, le produit déjà obtenu par le travail des ancêtres s'agrandissant de jour en jour par le travail des enfants, c'est vouloir, ni plus ni moins, nier l'évidence même. Sans cette tradition qui transmet aux fils dans le patrimoine acquis et le capital créé, le travail, la sueur, et quelquefois même le sang des ancêtres, il n'y a plus pour la richesse de sources permanentes ; il n'y a que des flots fugitifs qui tarissent en jaillissant. Les familles passent comme ces images fantastiques formées dans le ciel par les nuages ; et les fortunes ressemblent à ces agrégations de poussière qu'un souffle amassa hier au désert, et qu'un autre souffle emportera demain. « La production, « selon la remarque ingénieuse d'un auteur, « continuellement dissipée, flotte au vent des « hasards : le fruit du travail est aussitôt dé- « voré que produit ; et le capital meurt sans « cesse en naissant. » Comme Saturne qui dévore ses enfants, l'Économie, dans cette perpétuelle rupture de la famille et cette perpétuelle dispersion de l'héritage, dévore, à mesure qu'elle produit, ses propres enfantements.

Sur ce point les tendances et les œuvres du christianisme sont connues, et son influence a laissé dans l'histoire un sillon, que l'économiste observateur et philosophe peut suivre encore, même à travers les débris du passé. Sans chercher directement la richesse et le bien-être des peuples, par l'effet même des mœurs et des habitudes qu'il crée dans les nations, le christianisme y concourt indirectement par des influences profondes : influences d'autant plus efficaces qu'elles agissent, comme la sève de la nature agit dans les arbres et les plantes, d'une manière silencieuse mais continue, lente mais progressive. Le christianisme n'est pas seulement dans toutes ses tendances doucement unitaire et librement autoritaire, il est, par-dessus tout, saintement traditionnel. La tradition dans la famille chrétienne est comme une imitation et un reflet de la tradition dans l'Église catholique. Ce sceau de continuité que le christianisme imprime directement aux doctrines, aux mœurs et aux institutions, laisse son empreinte sur tout ce qui se rattache à la famille, comme la fortune, la richesse, le patrimoine, l'industrie. Ainsi, dans les na-

tions et les familles le plus profondément pénétrées de la séve chrétienne, on a pu voir à la fois les mêmes doctrines, les mêmes mœurs, le même sang et les mêmes héritages, couler à travers des siècles, dans le lit creusé par les mêmes traditions, et la société elle-même bénéficier de ces prospérités au long cours, et de cette croissance continue, qui est la loi de toute chose grande, forte et vraiment féconde.

C'est ici que, sous prétexte d'abus toujours possibles dans l'humanité, l'égalitarisme antichrétien attaque dans son fond la plus salutaire et la plus naturelle des choses. Aussi, ce qu'il importe ici, par-dessus tout, de signaler aux hommes qui consentent à regarder au-dessous des surfaces, c'est la blessure profonde que font à l'économie elle-même les théories antichrétiennes par leur antagonisme flagrant à la continuité et à la tradition dans la vie domestique. Pour elles, la richesse, le patrimoine, la famille elle-même, ce n'est pas la suite dans le progrès et la continuité dans la tradition, c'est la perpétuité de la rupture et la continuité dans la solution. Pour elles

la famille n'est jamais une chose faite, appelée à se perpétuer; c'est une chose toujours à faire et appelée à se recommencer sans cesse. Pour elles, la gloire, le progrès, la civilisation, c'est de ne jamais descendre de personne, et de commencer toujours à soi ; de renverser chaque jour l'édifice élevé la veille ; de jeter sans cesse dans le vent du jour, comme une poussière inutile, les doctrines, les mœurs, les institutions, les respects, et, pourquoi ne le dirais-je pas? les richesses amassées par le travail des générations et par des siècles de dévouement.

Aussi, considérez les familles façonnées sur ce type nouveau : rien n'y tient à rien. La famille est là comme un anneau perdu d'une chaîne brisée, pleine de mépris pour ses ancêtres, et sans souci de sa postérité : née d'hier d'une rencontre de hasard, et destinée à disparaître demain au souffle de l'événement, sans laisser d'elle ni un monument, ni une trace, ni un souvenir, ni un nom, ni une gloire, pas même peut-être un héritage quelconque.

En effet, Messieurs, si vous venez à rechercher ce que ces familles enfantent d'or-

dinaire pour le bonheur et la gloire de la nation, ce qu'elles laissent au lieu natal pour agrandir de toute la fortune du foyer la richesse de la patrie, une chose vous frappe, c'est le morcellement, disons mieux, c'est la pulvérisation ; et, au lieu de cette chose féconde, la continuité dans la production, vous aboutissez à ce résultat misérable et vide, dont notre siècle nous donne partout aujourd'hui le spectacle, la continuité dans la *liquidation !*... Un père meurt, liquidation ; un frère disparaît, liquidation ; une crise menace, liquidation ; un bruit court, liquidation ; un vent souffle, une ombre passe, liquidation !... Et c'est ainsi que, de liquidation en liquidation, nous aboutissons à la perturbation, ou pour le moins au néant, à la stérilité, à l'appauvrissement.

Oui, quoi qu'on en puisse dire, cette instabilité dans la procession, cette solution continue dans la production, ce souffle de déplacement, qui ébranle les familles encore plus que les États, ce vent de révolutions domestiques qui passe en emportant les patrimoines fragments par fragments, tronçons par tron-

çons, et qui, par l'incertitude et la mobilité qu'il apporte à toutes choses, ne permet plus à rien de durer, ni d'ajouter avec le temps la croissance à la croissance et le produit au produit; en vérité, je vous le dis, ce n'est pas un principe de prospérité, c'est un principe d'appauvrissement.

Messieurs, j'arrête ici ma course déjà longue, trop longue peut-être. Vous avez vu pour quelles raisons la famille est la vraie source de la puissance économique : c'est que la famille est le lien des forces économiques mises au service de l'humanité. Les forces créées, les forces perfectionnées, les forces associées, les forces dirigées, les forces perpétuées pour la production de la richesse nationale et du bien-être populaire : voilà ce que fait d'elle-même la famille bien ordonnée; voilà ce qu'elle produit sans calcul, sans système, sans révolution et sans secousses, par le seul fait de sa constitution et par l'énergie innée de sa propre vitalité, comme la séve fleurit et fructifie dans la nature.

Et maintenant, si vous me demandez ce qu'il y a à faire aujourd'hui de plus pressant et de

plus nécessaire pour le vrai progrès de l'économie, et surtout pour le progrès de nos mœurs contemporaines menacées ici encore plus que la fortune publique par une aberration radicale, il n'est pas bien difficile de vous le dire : il faut travailler tous ensemble, pour le bonheur de chacun et de tous, à refaire et à reconstituer la famille telle que Dieu la veut, la famille grande par sa vitalité, sa moralité, son harmonie, son unité et sa perpétuité. Ce que nous vous demandons, ce n'est pas, croyez-le bien, de briser de vos mains vos constructions économiques ; ce que nous vous demandons, c'est de replacer l'édifice, que tant d'ouvriers travaillent à élever, sur ses éternels fondements, et sur ses inébranlables assises. Ce que nous vous demandons, ce n'est pas de reculer, c'est d'avancer, mais d'avancer en prenant la route qui seule peut aboutir. Ce que nous demandons surtout, ce n'est pas de chercher dans des sujets si graves et si délicats de quel côté souffle le vent de la popularité, pour emporter à la gloire votre parole ou votre nom ; mais de quel côté se lève, avec l'étoile de la vérité qui doit guider votre

marche, le vrai souffle de l'avenir qui doit emporter le monde économique, comme le monde moral et social, vers ses vraies destinées.

Donc, à nous, hommes du présent et de l'avenir, à nous de regarder et de juger avec calme les fruits qu'ont montrés, sous le ciel orageux de notre civilisation, quelques idées semées dans nos tempêtes. Et, puisque des observateurs de premier ordre et d'une justice hors de soupçon trouvent que tous ces fruits ne sont pas fruits de vie et de félicité, mais qu'il en est d'amers et peut-être de mortels; à nous ambitieux de planter dans nos sueurs l'arbre économique et social qui doit offrir aux générations futures des fruits abondants et doux; à nous de rechercher, avec une impartialité dévouée, quelles sont les vraies racines de cet arbre; à nous surtout de nous demander ce que peut pour la fortune publique et pour le bien-être populaire l'élévation ou l'abaissement de la société domestique qui crée, perfectionne, harmonise, dirige et perpétue, pour le bien-être général, toutes les forces productives de la famille.

O Dieu, qui avez créé le sanctuaire de la famille humaine pour en faire, sur cette terre des douleurs et dans cette vallée des larmes, comme un vestibule sacré qui doit conduire les pères avec leur postérité dans la cité du ciel et la joie du paradis : ah ! du fond de votre éternité, regardez ce que les hommes ont fait de ce chef-d'œuvre de vos mains : voyez comme les fondements en sont ébranlés, comme ses murs penchent et menacent ruine, comme la lampe sacrée des vérités divines s'y éteint, comme la beauté des mœurs s'y ternit, comme les fleurs des vertus s'y flétrissent de plus en plus ! O Dieu, ce que vous avez fait pour le soutien du monde, pour sa joie, pour sa beauté, pour sa prospérité, ne le laissez pas périr : faites, faites jaillir sur nous, de cette source si pure et si rapprochée de vous, les flots des vraies joies et des vraies prospérités : que les nations s'y abreuvent dans leur rapide passage du temps, en attendant qu'elles s'abreuvent, dans les siècles éternels, à cette mer de la joie et de la richesse infinie qui jaillit de vous et que vous êtes vous-même !

TROISIÈME CONFÉRENCE

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'ÉCONOMIE ANTICHRÉTIENNE

ET LE PAUPÉRISME.

Messieurs,

Nous avons vu, à la lumière des principes les plus élémentaires de la raison et du bon sens, la connexion intime et la parenté profonde qui unit l'économie sociale à l'économie domestique. La famille, par sa propre vitalité, crée les vrais éléments de la puissance économique, c'est-à-dire les forces humaines elles-mêmes; elle les perfectionne par un lé-

gitime développement; elle les unit par la plus naturelle de toutes les associations; elle les dirige par l'autorité la plus forte, la plus douce et la plus dévouée; elle les perpétue enfin par la loi de sa propre continuité. Ainsi, la famille et l'économie sont liées l'une à l'autre par la force des choses, disons mieux, par la main de la Providence. De là dans l'antichristianisme économique cette prodigieuse contradiction, négliger ou laisser périr avec la famille la puissance économique par excellence. Mais, en constatant cette contradiction de l'Économie antichrétienne, nous sommes heureux d'applaudir aux efforts des économistes qui défendent avec nous ce ferme rempart de la prospérité publique.

Après la contradiction devant l'homme et devant la famille, nous avons aujourd'hui à démontrer, dans l'Économie antichrétienne, sa contradiction devant la *Société*. Le problème économique, mis en face de la société, se résout surtout dans ce point capital : anéantir le paupérisme. C'est la grande question économique au point de vue social ; c'est, pour l'avenir, une question de vie et de mort ; et

volontiers j'en crois un économiste éminent, alors qu'il déclare « que la misère des classes « ouvrières est devenue la question de l'époque « actuelle ; qu'elle est immense et brûlante « tout ensemble. »

Mais qu'est-ce que ce sphynx redoutable qui regarde mystérieusement la société contemporaine et lui porte le défi de deviner son secret, menaçant de la dévorer si elle ne le devine ? Le paupérisme, est-ce la pauvreté? Non ; car la pauvreté est plus ou moins de tous les siècles et de tous les temps : « Vous « aurez toujours des pauvres parmi vous. » La pauvreté n'est que la privation momentanée ou permanente des jouissances que procure la richesse ou l'aisance ; c'est un état où l'homme est condamné à trouver dans son travail le nécessaire de la vie. La pauvreté ne consiste pas à mourir de faim ; elle consiste à n'avoir, même à force de travail, que ce qu'il faut pour vivre. En ce sens, la pauvreté se distingue de la misère. Le misérable est celui qui ne peut pas même se procurer le nécessaire de la vie. La misère n'est donc pas seulement la privation de l'aisance et de la richesse ;

elle est la privation du nécessaire; elle implique la nécessité de souffrir de ses besoins inassouvis, ou d'être secouru par des moyens étrangers à ses propres ressources. Toutefois, la misère ainsi conçue ne constitue pas encore le phénomène singulier, le fait étrange et vraiment moderne que nous appelons le paupérisme, et qu'on nommerait peut-être plus exactement le *misérabilisme*. Le fait d'un homme, d'une famille, d'une province même réduite par des circonstances locales ou passagères à l'impuissance de subvenir à ses propres besoins, ne constitue pas le paupérisme. Ce qui fait la spécialité et l'originalité de cette misère que nous avons nommée de ce nom, c'est qu'elle est, dans les temps modernes, une situation normale, régulière et en quelque sorte fatale; c'est la misère à l'état chronique, atteignant inévitablement non la société entière, mais une part notable de l'humanité vivante livrée à son empire comme à une fatalité, et traînant avec elle je ne sais quel appendice de dégradations morales et de souffrances physiques, que l'on ne connaissait pas encore. En un mot,

l'union de la misère matérielle et de l'abjection morale, constituant un mal permanent attaché comme une lèpre à une partie considérable du corps social : voilà le mal qu'il s'agit de guérir.

Or, lorsqu'un grand mal atteint un peuple et surtout un siècle tout entier; quand ce mal s'est accusé lui-même par des caractères visibles à tous et par les vestiges authentiques de ses ravages : il ne manque pas d'empiriques qui viennent, la trompette à la bouche et leur remède à la main, annoncer sur tous les forums des peuples, qu'ils ont trouvé pour nous guérir un procédé infaillible. C'est ce qui est arrivé particulièrement pour cette lèpre populaire dont nous parlons en ce moment. Rien que sur la terre de France, chaque matin, il y a au moins un homme qui se lève, ayant découvert, s'il faut l'en croire, un moyen absolument infaillible de nous guérir du paupérisme, et de réaliser en peu de jours le bien-être universel. Parmi ces inventeurs du grand remède social, les économistes antichrétiens, et particulièrement les grands maîtres du socialisme moderne, se signalent

par la hardiesse de leurs procédés, par l'originalité de leurs moyens et par la fécondité de leurs inventions.

Pour atteindre ici d'un seul coup tout l'empirisme antichrétien, j'ajouterai aux remèdes proposés par les économistes proprement dits, quelques expédients imaginés par les écoles socialistes ou communistes ; car elles aussi ont une économie à leur façon ; et, d'ailleurs, elles ont un point de rencontre avec l'Économie antichrétienne, l'antichristianisme. Nous allons voir comment une même réponse sort du fond de tous ces systèmes imaginés pour nous guérir du paupérisme. Nous montrerons, dans une autre conférence, comment le christianisme seul atteint les vraies racines du mal, et seul a la puissance de l'extirper du corps de notre société malade.

Avant de venir à l'exposition des remèdes imaginés dans les temps modernes pour nous guérir du paupérisme, permettez-moi, dans un court préliminaire, de constater l'existence du mal.

Ce mal, tel que nous venons de le définir, en fait, existe-t-il au milieu de nous,

avec quels caractères, et dans quelles proportions? Sommes-nous, oui ou non, atteints au dix-neuvième siècle de cette lèpre sociale? Je ne demande pas, remarquez-le bien, si la société moderne a fait quelques progrès dans la richesse, le capital, l'industrie, la prospérité matérielle. Je ne demande pas si, par son fond et en réalité, la société du présent est plus riche que la société du passé. Des juges compétents peuvent, sur ce point, différer d'opinions. Tous, pour concevoir, définir et juger la richesse des nations, ne se mettent pas au même point de vue. Mais, à quelque point de vue que l'on se place pour établir ici un rapprochement quelconque entre notre passé et notre présent, il est certain pour tous que le paupérisme, tel que nous l'avons conçu, est un fait, et un fait caractéristique de notre temps.

Écoutez seulement quelques témoignages venus de points différents et qui résument assez bien la pensée générale. Un auteur anglais, signalant le mal tel qu'il l'a vu attaché aux flancs de la riche Albion, n'a pas craint de s'écrier : « La misère grandit avec la gran-

deur même de l'Angleterre (1). » — « Nous voyons de tous côtés de magnifiques palais auxquels rien dans le monde ne se peut comparer. Pour les meubler et les orner, tous les climats sont mis à contribution. Que dire de ces tapis moelleux, de ces riches et épais rideaux, de ces couches somptueuses, de ces splendides équipages : en un mot, de ces raffinements de magnificences, dont on n'avait pas approché dans la splendeur des anciens empires?... Mais regardez derrière tout cet étalage de luxe : que voyez-vous ? Un peuple accablé de misère et de souffrance. » — « Il n'y a pas, s'écriait Canning, de spectacle plus triste que le spectacle qu'offre la Grande-Bretagne, entre une richesse et un luxe sans bornes et l'épuisement où sont réduits des milliers de pauvres entassés dans des caves, repaires sans air et sans soleil. Oui, continue le même auteur, la misère, la famine et l'abjection, en présence de nos demeures somptueuses et de nos intarissables profusions, nous choquent plus qu'aucune autre misère au monde. »

(1) Pashley (*Poor law*).

Ainsi, des hommes éminents, sans croire forfaire aux lois du patriotisme, attestent dans leur propre patrie ce spectacle le plus triste à contempler sur la terre, et en même temps le plus digne de nos méditations : l'apparition simultanée, le parallélisme constant de l'extrême misère et de l'extrême opulence; le paupérisme passant en guenilles et en vêtements troués devant la robe de soie ou le manteau de pourpre d'une opulence renouvelée des plus mauvais jours de la Rome païenne.

Mais, Messieurs, croyez-vous que nos riches et fortunés voisins soient seuls atteints de ce mal honteux des sociétés modernes? Croyez-vous qu'ils soient seuls visités par cette maladie qu'un auteur nomme bien *l'épidémie de la misère?* Non certes ; et la France, sans en avoir subi jusqu'ici des atteintes aussi profondes, reproduit le paupérisme de la Grande-Bretagne dans la mesure exacte où elle reproduit son industrialisme; et, n'était l'influence catholique qui paralyse en partie, parmi nous, les effets du fléau social, bientôt on verrait le paupérisme de la France égaler le prodige du paupérisme anglais.

Quoi qu'il en soit de la différence dans l'étendue et l'intensité du mal entre les deux nations, il est certain que, d'un côté comme de l'autre, la marche du fléau est la même, et se signale par des ravages analogues. En France comme en Angleterre, la formule se réalise avec les nuances que mille choses expliquent : le paupérisme suit l'industrialisme ; et le progrès dans la misère, d'un côté, est égal et parallèle au progrès dans la richesse, de l'autre. Toutes les draperies d'or, toutes les tentures de velours et tous les superbes cachemires, dont nous enveloppons le corps élégant de la société moderne, ne peuvent empêcher cette plaie béante de se révéler aux regards à travers tous ces voiles, encore trop transparents pour nous dérober tout à fait à nous-mêmes le mal qui nous atteint et nous envahit de plus en plus. Et certes, il faut bien que la plaie soit palpable, pour que l'un de nos économistes les plus enclins à voir notre situation à travers les couleurs du prisme, ait pu laisser échapper un cri d'alarme pareil à celui-ci :

» C'est un triste aveu que notre civilisation

« est forcée de faire, que dans nos États libres « qui se glorifient tant de leurs progrès, il y ait « une classe d'hommes dont la condition est « victime de l'abjection, et que cette classe « paraisse devoir se propager au delà de ce « qu'on avait vu dans la plupart des sociétés « passées (1). »

Voilà la plaie sociale, Messieurs; la voilà, sondée, révélée, décrite et dénoncée devant les peuples et les rois, par des paroles d'une impartialité et d'un désintéressement absolu, et que le plus souvent nous pourrions appeler, en toute vérité, le témoignage des adversaires. Ces témoignages concordent; c'est là la constatation unanime et solennelle d'un vice organique, d'une maladie en quelque sorte *endémique*, naissant fatalement d'une situation sociale qui la développe, l'agrandit et la multiplie sans cesse elle-même par elle-même, et par là en fait la perpétuelle menace des sociétés modernes. Ce mal suit l'industrialisme sans religion et sans foi, comme l'ombre suit le corps; et plus, pour ces générations qu'il atteint, le soleil chrétien se couche, plus l'ombre s'é-

(1) Michel Chevalier.

tend, et plus la contagion fait de progrès. Car ce mal intime, comme un cancer dévorant, grandit, grandit toujours. Ce spectre en haillons, ce monstre humain a des millions de bouches affamées et des millions de bras décharnés ; la faim le ronge et le stimule ; et, si la société ne le tue, il tuera la société.

Et maintenant, viennent tous les empiriques de notre siècle, et, s'ils le peuvent, qu'ils vous guérissent.

I

Le premier remède qu'on oppose au progrès du paupérisme, remède qui a fait, dans ces derniers temps, et fait encore aujourd'hui quelque rumeur, c'est ce qu'on est convenu de nommer l'augmentation du *salaire*. Ce moyen, inspiré par de louables motifs, avait en lui-même je ne sais quoi de spécieux qui provoquait les espérances populaires, et semblait assurer à ses inventeurs un triomphe éclatant. Le raisonnement de l'empirisme économique et social était ici bien simple. Vous demandez

comment on peut guérir le mal du paupérisme dans le peuple travailleur? Mais le remède est tout trouvé: le paupérisme n'est que la disproportion entre le salaire de chaque jour et le nécessaire de la vie ; donc augmentez le salaire des travailleurs ; la disproportion disparaît, et le paupérisme s'évanouit.

Messieurs, malgré tout ce qu'il y a de séduisant, au premier abord, dans un procédé si simple, et malgré toute la popularité qui peut s'attacher à ce mot, *augmentation de salaire*, j'affirme, avec la raison et le bon sens, avec les économistes les plus sérieux et les observateurs les plus attentifs, que ce remède est d'une radicale insuffisance.

Certes, je le reconnais, si le taux du salaire n'atteint pas, et même ne dépasse pas un peu pour l'ouvrier travailleur le nécessaire de chaque jour, sa misère est fatale. En toute hypothèse, il faut que la relation s'établisse harmonieuse et permanente entre le fruit du travail et le prix des subsistances. Si cette relation ne subsiste, l'ouvrier est condamné à cette situation affreuse qui est pour lui comme un enfer anticipé : porter sur ses

épaules le fardeau du travail, dans son sein le supplice de la faim, et sur sa tête la menace de la mort. Fût-il l'homme le plus vertueux, le plus prévoyant, le plus sobre, il n'échappera pas aux étreintes de la misère; et, si la charité ne se fait sa libératrice, il est l'esclave humilié de ce tyran en haillons qu'on appelle paupérisme.

On dit, Messieurs, qu'en certains pays du monde moderne, ce désordre s'est rencontré. On dit que la cupidité et l'égoïsme ont été vus abaissant par des calculs cruels le prix du travail de l'homme au-dessous du nécessaire de la vie humaine, et par là ont contribué à multiplier le nombre des misérables et à élargir la plaie déjà large de notre paupérisme moderne. Ah! si des exploitateurs forcenés de la sueur humaine ont pu faire à des hommes cette injure; si des maîtres opulents, sciemment et librement, ont osé condamner des travailleurs à déployer, pour les enrichir, toute la force de leurs muscles et toute la puissance de leurs bras, sans pouvoir combler leurs propres besoins et rassasier leur propre faim : ces hommes ont montré sous le ciel

une des grandes abominations de la terre; ils ont bu dans leurs coupes d'or les larmes du travailleur ; ils ont servi dans leurs festins la meilleure part de sa substance ; et, si je l'ose dire, leur vie s'est nourrie de sa mort. L'enfer de l'éternité n'aurait pas trop de supplices pour venger ces iniquités du temps.

Qu'on veuille bien le croire, nous ne prétendons faire ici le procès à personne. Nous ne ferons jamais l'imprudence souveraine de citer une moitié de l'humanité au tribunal de l'autre. Riches ou pauvres, maîtres et ouvriers, nous sommes frères. Nous réprouvons de toutes nos forces, nous maudissons de tout notre cœur fraternel l'infâme exploitation de l'homme par l'homme. L'oppression des faiblesses sans défense par la tyrannie des opulences sans amour, et l'asservissement de la misère par le despotisme de la richesse, nous trouvent l'âme indignée et les entrailles émues. Mais cette part faite par le cœur et l'amour à des frères dont les besoins nous intéressent et dont les souffrances nous touchent, je maintiens, appuyé sur la raison et l'expérience, que l'accroissement du salaire, quel qu'il soit,

est insuffisant à résoudre le problème posé par le paupérisme.

Que dit ici, en effet, la plus vulgaire raison? Elle dit et montre à la clarté de l'évidence, que le salaire, c'est-à-dire la rémunération convenue du travail libre, ne peut croître et s'élever notablement dans les diverses sphères du monde économique, sans faire croître et élever en même temps, à peu près dans la même mesure, le prix de toutes les choses nécessaires au bien-être de la vie. Ce résultat naît de la force des choses; dans un sens, il est fatal. Or, qu'est-ce pour le monde travailleur que ce que l'on appelle la facilité de vivre, si ce n'est le rapport entre le prix des subsistances et les moyens de se les procurer? Supprimez cette relation entre ce que produit le travail et ce que coûte la subsistance, vous avez le paupérisme non-seulement en puissance, mais en réalité. Il résulte de là que, le prix des subsistances et le prix du travail montant parallèlement et d'un même pas, et la relation entre ce que coûte le nécessaire de la vie et ce que produit le travail de chaque jour demeurant la même, l'augmentation du

salaire, sur une vaste échelle, doit inévitablement rejeter le monde des travailleurs dans la même difficulté de vivre ; elle laisse suspendue sur lui la même misère, et sur l'ordre social la même menace. Qu'importe que mon travail soit payé aujourd'hui deux fois plus qu'il n'était hier, si je dois payer aujourd'hui deux fois plus qu'hier le nécessaire de ma vie?

D'ailleurs, avec le témoignage de la raison, qui voit, comme se voit le soleil, la fatalité de ce résultat, il y a ici un témoignage plus palpable et plus décisif encore, le témoignage de l'expérience. L'expérience perpétuelle et universelle, dans notre monde moderne, nous laisse voir dans une même lumière ces deux phénomènes qui nous révèlent avec un double éclat l'inutilité absolue de l'augmentation des salaires pour arriver à l'extinction du paupérisme. Ces deux phénomènes, partout remarqués par les observateurs sérieux du monde travailleur, les voici dans leur réalité visible : d'un côté, des travailleurs gagnant relativement peu, et arrivant à épargner relativement beaucoup ; de l'autre, dans la même sphère, et quelquefois dans le même atelier, des tra-

vailleurs gagnant beaucoup, et n'épargnant absolument rien.

Regardez là-bas dans ces grands arsenaux de l'industrie, où le travail lui-même a sa hiérarchie de capacité et de rémunération : quel terrible enseignement! Voyez-vous d'ici ce groupe de travailleurs modestes qui gardent, à travers la sueur ruisselant sur leur front, un reflet de vertu et de sagesse chrétienne? Ces ouvriers infatigables gagnent 3 fr. par jour. Voyez-vous, plus loin, cet autre groupe de travailleurs, plus haut placés sur l'échelle du travail, et portant sur leur âpre visage je ne sais quel reflet de morgue et d'orgueil? Ces ouvriers-princes gagnent sans peine 10 fr. par jour, que dis-je? 20 fr. par jour quelquefois. Eh bien! les premiers sont à l'aise; ils ont l'épargne au foyer, et ils n'ont de dettes nulle part; les autres sont à l'étroit, et ils ont des dettes partout. Ne dites pas que j'exagère : ce que je dis, je l'ai vu de mes yeux; et quand vous le voudrez, vous le pourrez voir, vous aussi. Tous les observateurs attentifs l'ont vu et jugé comme moi-même. Sans doute, à ce phénomène, il y a des excep-

tions; oui, mais le phénomène demeure dans son ensemble tel que je vous le montre, et il est pour tous profondément instructif.

Quel est ce mystère, direz-vous? Messieurs, c'est un mystère de vertus, d'un côté, et, de l'autre, un mystère de vices. Les premiers sont chrétiens; leur christianisme crée leurs vertus; leurs vertus créent leur épargne, et leur épargne les achemine lentement, mais sûrement, vers le bien-être et l'aisance. Les seconds sont libres-penseurs; la libre-pensée crée leurs vices; leurs vices créent leurs dépenses, et 10 fr. par jour les acheminent promptement vers l'indigence et le paupérisme.

Après cela, demandez avec fracas à l'augmentation des salaires la solution du terrible problème : la raison et l'expérience vous confondent ensemble; elles vous crient : A quoi bon élever indéfiniment le salaire du travail, si vous laissez croître indéfiniment cette moisson de vices qui consomment et dévorent toujours plus que le travail ne peut produire? Augmenter indéfiniment les salaires! Ah! plutôt diminuez ces rendez-vous du plaisir et de la débauche, où le travailleur sans foi et

sans mœurs s'en va chaque semaine dévorer le fruit de ses propres sueurs; et comprenez ici comme partout, et mieux ici encore que partout ailleurs, ce que vous n'avez peut-être pas assez remarqué, à savoir que ces équilibres purement matériels compliquent les difficultés au lieu de les résoudre, et que les problèmes du monde économique n'ont de solution radicale que dans l'ordre moral.

II

Mais, Messieurs, les théoriciens de l'Économie antichrétienne ou du socialisme moderne ont, pour résoudre le problème économique et tuer le monstre du paupérisme, un autre moyen qu'ils estiment infaillible : ils demandent que la loi se fasse la providence du pauvre et se charge de défendre le peuple travailleur contre la tyrannie de la misère. La misère est un ennemi de la patrie, et ils réclament contre l'envahissement de cet ennemi la protection de la loi. Comme il y a un budget de la guerre pour vaincre l'ennemi du dehors,

pourquoi n'y aurait-il pas un budget de la misère pour nous défendre contre le paupérisme, ce grand ennemi du dedans? En un mot, un impôt obligatoire prélevé sur la richesse en faveur de la misère; une taxe des pauvres, imposée aux riches par la puissance de la loi, et qu'on nommera, si l'on veut, la charité légale : telle est la solution rêvée par une science novatrice à bout d'expédients. La loi est une divinité protectrice; la Déesse-Loi doit faire des miracles : on lui demande de faire sortir le peuple Lazare, sinon du fond de son tombeau, du moins du fond de sa misère, et de secouer de lui, au lieu du linceul de la mort, le haillon du paupérisme qui est un linceul aussi. Malheureusement, la Déesse-Légalité, malgré toute sa puissance, ne fait pas de tels miracles; et s'il est ici un prodige qu'il faille admirer, c'est le prodige de son impuissance pour guérir de la misère le peuple travailleur.

Et d'abord, en prenant les choses ici au point de vue de l'équité fondamentale, nous pourrions demander si une loi, qui force le riche à se désapproprier en faveur du pauvre,

n'est pas une loi qui étonne la justice? De ce que j'ai une obligation de charité envers le pauvre, est-ce une raison pour que la loi civile, qui est, en essence, la réglementation de la justice, vienne de sa main de fer me forcer à l'accomplissement de la loi d'amour?

Quoi qu'il en soit de cette question fondamentale, même en admettant que la charité légale, ou une taxe des pauvres, ne fît en rien murmurer la justice, la question est de savoir si la loi admise comme équitable aurait la puissance qu'on lui suppose gratuitement, de combler l'abîme de la misère ; et je ne crains pas de le dire, la loi, loin de combler cet abîme, ne ferait que le creuser davantage. Pourquoi dans l'intervention de la loi cette puissance d'appauvrissement? Pour ces deux raisons qu'il suffit d'indiquer. C'est que, d'abord, vous n'ouvrez pour le pauvre une source de secours qu'en tarissant, en grande partie, si ce n'est tout à fait, une source incomparablement plus large et plus féconde; je veux dire la source de la charité privée, la source des bienfaits libres et des dévouements spontanés. Vous me demandez au nom de l'amour, je donne

tout ce que je puis donner; vous me demandez au nom de la loi, je donne ce que je ne puis retenir, c'est-à-dire très-peu. Et tandis que la charité légale ferme ces sources jaillissantes, ouvertes au fond des âmes par le règne de la loi d'amour, elle autorise et multiplie les causes qui produisent la misère, c'est-à-dire la paresse et l'imprévoyance ; surtout, elle laisse dans l'âme la corruption morale, cette mère perpétuellement féconde de la misère et du paupérisme. La taxe des pauvres, qu'est-ce, si ce n'est la consécration légale de l'imprévoyance? Qu'est-ce, si ce n'est un public encouragement à la paresse populaire? Qu'est-ce, si ce n'est un énervement de l'activité humaine et un relâchement dans le ressort du travail producteur ? Qu'est-ce, enfin, si ce n'est un acheminement vers cette abjection des sociétés antiques, où l'on voyait, sans compter les esclaves nourris par leurs propres maîtres, l'immense majorité des citoyens libres, esclaves eux-mêmes de la misère, tendre une main déshonorée pour recevoir de la république, avec le pain de chaque jour, la liberté de ne pas mourir de faim?...

D'ailleurs, l'expérience ici encore a parlé, et parle assez haut pour ceux qui veulent entendre. Si la charité légale ou la taxe des pauvres pouvait quelque chose pour guérir un peuple de la lèpre du paupérisme, elle en eût délivré le pays de la charité légale par excellence. Et voyez pourtant ce qui arrive : c'est là même, dans cette Albion si fière avec quelque raison de tant de grandeur et d'opulence nationale ; c'est là que, par une sorte de dérision de la Providence, ces trois phénomènes se rencontrent et marchent parallèlement : le progrès toujours croissant de la richesse, le chiffre toujours croissant de la taxe des pauvres, et le fléau toujours croissant du paupérisme. C'est là, dans le plus vaste entrepôt de tous les produits de l'humaine industrie, dans le plus immense bazar que l'on puisse rencontrer sur la terre, dans cette Ninive ou cette Babylone, cette Rome ou cette Carthage des temps nouveaux, là où toutes les richesses et toutes les opulences semblent se donner de toutes les extrémités de la terre leur splendide rendez-vous ; oui, c'est là même où toutes ces opulences sont

sommées, au nom de la loi, d'enrichir les pauvres, ou du moins de les arracher chaque année aux étreintes de la misère; c'est là que la misère semble douée d'une fécondité sans égale, pour multiplier dans le royaume de l'opulence la race des misérables. C'est là qu'en face des palais où le riche fait tomber sur sa table l'essence parfumée de tous les produits de la terre ; c'est là que chaque jour, tout près de lui, non pas en temps de famine ou de disette publique, mais en pleine prospérité et en pleine abondance, on rencontre ce phénomène deux fois hideux dans la plus riche cité du monde : des hommes et des femmes mourant de froid et de faim. Oui, c'est là que, jour par jour, à mesure qu'elle augmente la taxe de ses pauvres, la charité légale est vue écrivant sur des cadavres retrouvés dans la rue, dans la cave ou dans la mansarde, cette chronique que l'on ne connaissait pas encore, et que l'on a bien nommée, la *Nécrologie de la Misère !* C'est là, enfin, que des milliers de misérables, couverts de haillons que le discours ne peut peindre et que l'imagination pourrait à peine se figurer,

n'ayant ni où dormir une nuit, ni de quoi vivre un jour, s'en vont chercher la faculté de ne pas mourir ce jour ou cette nuit dans ces suprêmes refuges qu'un homme qui avait osé y pénétrer, sous la livrée d'une misère simulée, nommait, après y avoir passé, « des pandémoniums comparables à l'enfer du Dante ; » tant il y avait vu toutes les horreurs de la misère physique se compliquer par une infernale complication de toutes les horreurs de la misère morale !

Ah ! Messieurs, devant une telle expérience et en face d'un tel exemple, à l'heure qu'il est encore vivant sous vos yeux, invoquer pour nous guérir d'une blessure si profonde un expédient si superficiel et si visiblement convaincu d'impuissance, savez-vous à quoi cela ressemble? Cela ressemble à une moquerie de la misère populaire. Car ce n'est pas seulement opposer à un mal effroyablement réel un remède purement imaginaire, c'est proposer pour le guérir un remède qui n'a d'autre puissance que celle de le multiplier et de l'agrandir de plus en plus.

III

Aussi nos petits Gracques de la démocratie antichrétienne n'entendaient-ils pas que l'influence de l'Etat se bornerait, pour anéantir la misère, à une taxe des pauvres. Eux-mêmes sentaient tout ce qu'il y avait de vain dans ce palliatif, et d'humiliant dans cette publique aumône jetée par la froide main de la loi aux déshérités du bien-être. Ils demandaient à l'État quelque chose de plus hardi et de plus décisif, et en même temps de moins dégradant, pensaient-ils, pour le peuple travailleur ; quelque chose qu'ils faisaient proclamer par toutes les voix de la presse et sur tous les théâtres de la publicité. Cette chose qui devait être, une fois réalisée, le palladium des peuples, la rédemption des captifs, le soulagement des souffrants et la félicité de tous, se nommait *Organisation du travail!* Si le travail ne suffisait pas à défendre le peuple contre la tyrannie de la misère, c'est que le travail

isolé, pauvre et dénué des instruments de sa propre fécondité, était impuissant à vaincre l'oppression des oligarchies opulentes, possédant avec tous les capitaux tous les engins de la production. Augmenter la rémunération du travail ne suffisait donc pas : il fallait l'organiser.

Organiser le travail! le mot était ingénieux. Il paraît que depuis six mille ans que l'homme avait la sueur au front, le travail était désorganisé, ou du moins qu'il n'avait jamais été organisé. Organiser le travail, comme l'entendaient alors les flatteurs du peuple installés dans les palais des rois, c'était plus qu'une nouveauté, c'était un miracle ; car c'était une dérogation à la loi qui avait gouverné le monde social jusqu'en l'an de grâce 1848. L'entreprise, d'ailleurs, n'était pas médiocre : il s'agissait d'organiser le travail, non pas seulement dans la maison, dans la cité, dans la province, dans la nation, mais dans l'humanité. Des ateliers domestiques aux ateliers nationaux et des ateliers nationaux aux ateliers humanitaires, la route était tracée ; il n'y avait qu'à marcher d'étape en étape jusqu'au grand

atelier de l'univers, où chaque membre valide de l'humanité travailleuse *produirait selon sa capacité*, et *serait rétribué selon ses besoins*. Arrivée là, l'humanité verrait disparaître toute misère, et l'âge d'or commencerait.

Vous le voyez, l'entreprise était gigantesque, et le résultat vraiment miraculeux. Il ne s'agissait que de faire le miracle et de trouver le thaumaturge. Qui se chargerait d'organiser le travail ? et qui avait dans sa main, avec le secret de cette organisation nouvelle, la puissance d'accomplir ce miracle encore inouï même dans l'histoire des miracles? Après avoir été le créateur improvisé de la machine sociale, qui aurait la force d'en être le perpétuel moteur, et de lui faire produire le bien-être des nations ?

Pourquoi s'inquiéter de si peu ? Les révélateurs de l'idée et les inventeurs du mécanisme avaient découvert le thaumaturge. Le créateur existait ; il n'avait qu'à vouloir. Le moteur était trouvé ; il n'avait qu'à étendre la main et qu'à donner son souffle ; que dis-je ? il n'avait qu'à faire un signe, dire un mot, et le miracle s'accomplissait. L'État, le Dieu-État était là,

organisateur, créateur et moteur; l'État, qui peut tout, ferait tout, même l'impossible. En bon chef d'atelier, l'État assignerait à chaque ouvrier sa tâche; et en bon père de famille il donnerait à chacun sa récompense, tandis que chaque frère travailleur déploierait toute sa force pour agrandir le banquet de la fraternité universelle.

Nos économistes démocratiques, socialistes ou communistes, ne demandaient que ce petit prodige. Eux qui ne croient pas à la puissance de Dieu pour accomplir des miracles, croyaient à la toute-puissance de l'État pour réaliser ce miracle sans pareil. Le miracle a été essayé : hélas! il n'a pas réussi. Cette fois, pour s'en convaincre, pas ne fut besoin de convoquer les facultés académiques et les princes de la science. Devant le Dieu-État évoquant Lazare du sépulcre de sa misère, Lazare n'a pas secoué son linceul : le paupérisme est demeuré; et ce miracle du Dieu-État, centralisateur tout-puissant de l'activité humaine et organisateur unique du travail universel, n'a paru au monde témoin de ces folies, et au peuple victime de ces utopies,

que ce qu'il était en réalité, un miracle d'extravagance !

Mais c'est assez vous parler de ces expédients dont le bon sens a fait justice ; il est temps de venir aux remèdes que les économistes estiment plus sérieux.

IV

Jusqu'ici, vous le voyez, les moyens proposés pour éteindre le paupérisme sont convaincus d'une radicale impuissance. Que faire alors pour arriver dans le présent à une solution qui porte avec elle le secret de notre avenir ? Des hommes plus graves se présentent qui en appellent à une autre solution ; solution qui paraît, de prime abord, d'autant plus acceptable, qu'elle est prise dans le fond intime de l'économie elle-même. Cette solution peut se résumer par cette formule : *accroissement indéfini de la production.*

D'après ceux qui invoquent cet expédient économique, le paupérisme ne serait pas

autre chose qu'une disproportion entre le nombre des consommateurs et la quantité des produits accumulés dans la société ; l'alimentation actuelle de l'humanité ne suffirait pas au bien-être de l'humanité. En d'autres termes, le festin des jouissances nécessaires au bien-être général n'est pas assez abondant ; il ne suffit pas à assouvir les besoins légitimes de l'humanité vivante. D'où cette conclusion bien simple : il faut agrandir le festin ; il faut multiplier l'activité des forces productives. Donc, que toutes ces forces, multipliant elles-mêmes leur propre fécondité, servent avec plus d'abondance la table non-seulement des riches mais des pauvres, la table de l'humanité. Appelons l'énergie humaine indéfiniment expansive à produire de plus en plus. Allons, déployons toutes nos énergies ; produisons, produisons encore, et toujours davantage. Un jour va venir, où l'aliment sera à la mesure de tous les besoins, et la misère ne pourra plus être.

Ainsi ont dit, sur tous les tons et sous toutes les formules, des économistes confiants outre mesure dans leurs inventions. Voyons donc à

la lumière du bon sens, ce que, même économiquement, nous devons en penser.

Et d'abord, Messieurs, ce moyen économique d'anéantir le paupérisme suppose évidemment la possibilité indéfinie d'accroître réellement la production. Il s'agirait donc, avant tout, de décider cette question doctrinalement fondamentale en économie : existe-t-il dans l'humanité une puissance indéfinie d'agrandir et d'élever toujours par le travail humain la somme générale des produits qui concourent au bien-être de l'humanité? La production est pour la consommation, et la consommation pour la jouissance. Or, nous l'avons vu, il n'y a pas, il ne peut y avoir de jouissance indéfinie; pourquoi, dès lors, une production indéfinie qui ne répond à rien? Je le sais, les théoriciens du progrès fatal tranchent d'un mot la question ; ils disent: — Nous ne voyons pas la limite ; donc la limite n'existe pas. — Vous ne voyez pas la limite et vous ne pouvez l'assigner. Et qu'importe, si la nature, qui fournit au travail la matière des produits humains, la renferme dans son propre sein, et, si je le puis dire,

dans sa propre essence? Il n'y a rien dans le monde matériel qui ne connaisse la captivité d'une limite ; comment, dès lors, l'homme ferait-il sortir effectivement du sein de la nature essentiellement finie un indéfini qui n'y est pas en puissance ? Sans doute, et nous l'avons remarqué nous-même, l'homme a dans son génie la force de modifier sans cesse les formes et les combinaisons de la matière qu'il façonne par son travail. Mais en résulte-t-il la puissance d'accroître indéfiniment, avec tous les éléments de son bien-être, l'aliment qui nourrit la race humaine? Certes, on en conviendra, c'est au moins la question. Mais laissons, si vous voulez, ce côté philosophique du problème. En bonne logique, on peut accorder ce qui est contestable. Je n'ai pas besoin de renverser absolument la thèse qui affirme l'indéfini dans la production ; il nous suffisait de l'ébranler, et de montrer que philosophiquemet elle ne se soutient pas.

Donc admettons un moment ce que la vérité nous permet de contester, la puissance d'accroître indéfiniment la somme objective et la quantité substantielle de la production. Qu'est-

ce à dire, au point de vue du problème dont la solution nous préoccupe? Est-ce à dire que l'accroissement de la production, lui-même et par lui-même, doit diminuer et même éteindre le paupérisme? Mais non, Messieurs, mille fois non; ce n'est pas là une solution, c'est un palliatif encore; c'est, du moins, une solution essentiellement insuffisante.

En effet, Messieurs, veuillez le remarquer: au point de vue du bien-être général, même économiquement, ce n'est pas tout de produire la richesse, il faut la distribuer. Ce qui tranche pour le peuple la question du bien-être légitime, ce n'est pas la production brute et matérielle de la richesse, c'est sa répartition équitable et fraternelle; c'est son usage vraiment moral et vraiment providentiel. C'est ici surtout que les solutions purement matérielles et les procédés mécaniques sont frappés d'une impuissance et d'une stérilité absolues. Qu'importe que la quantité matérielle et la somme brute de la production augmente sans cesse, s'il y a toujours une puissance de cupidité absorbante et d'égoïsme dévorant, qui empêche les fruits du travail de

tomber sur la table du pauvre comme sur le festin du riche ? Qu'importe que le travail, par son énergie et sa persévérance, creuse comme un réservoir ou comme un fleuve immense de jouissances matérielles, si un génie plus industrieux encore et plus délicat que le génie qui produit n'ouvre dans le sein de l'humanité ces canaux mystérieux qui le font dériver jusqu'aux plus bas lieux, et jusqu'au fond des plus obscures vallées, là où l'humanité pauvre se débat entre une misère qui l'asservit et un travail qui ne la peut affranchir? Voyons ; si vous le pouvez, faites le miracle : couvrez la terre, non-seulement d'une surabondance, mais d'un déluge de produits ; qu'il s'élève de bien haut par-dessus les besoins rigoureux de la race humaine. Vous croyez avoir assuré par là le bien-être de cette humanité plongée dans la mer immense de vos richesses? Ah ! que vous vous trompez ! Les vents vont souffler ; les abîmes vont s'ouvrir; les eaux emportées par les vents se retireront dans les abîmes; quelques jours encore, et les champs altérés appelleront la pluie du ciel. Ainsi, quand vous aurez inondé le monde

de la surabondance de vos produits, les vents des passions souffleront, les abîmes de l'égoïsme s'ouvriront ; les produits iront aux abîmes, emportés par des souffles cupides ; et il y aura, dans le vaste champ où se meut l'humanité travailleuse, des régions arides et dépouillées.

Est-ce que vous ne voyez pas d'ailleurs que, même matériellement, cet accroissement indéfini de la production, en le supposant comme un fait réalisable et réalisé, ferait tourner dans un cercle sans issue l'économie séduite par ses propres inventions avec le peuple trompé par ses promesses ? Il y a une mesure de production qui répond au besoin vrai de la consommation. Au delà, si vous poussez toujours plus loin, à quoi aboutissez-vous ? Vous arrivez à l'encombrement, à la surabondance, à l'engorgement : les produits se heurtent et se gênent aux passages comme les aliments pris avec excès ou avec précipitation. Et alors qu'arrive-t-il ? La production surabondante arrête le mouvement économique, comme certains excès gênent dans le corps humain le mouvement vital ; et vous

subissez, dans un malaise indéfinissable, le contre-coup douloureux des inévitables réactions. Alors que de machines s'arrêtent, que de salaires tombent, que de bras languissent, et que de grêves s'imposent à ce travail dont le besoin ne se fait plus sentir nulle part, tandis que la surabondance de ses produits se fait sentir partout ! Alors le maître est dans l'attente, l'ouvrier dans l'inaction, le commerce dans l'angoisse, et peut-être la société dans l'alarme. Voilà le résultat plus ou moins senti, mais plus ou moins inévitable d'une production poussée jusqu'à cet excès qui rompt l'équilibre des forces. C'est que l'harmonie entre le besoin et l'aliment est une condition normale de santé et de puissance dans le monde économique comme dans le corps humain.

Sans doute l'accroissement de la production est un bien, un bien nécessaire quelquefois, alors que la consommation menace d'être en excès ou le produit en déficit. Ce n'est pas nous qui crierons au produit : Arrêtez ! alors qu'il y a des faims qui n'ont pas et ne peuvent pas avoir leur rassasiement. Mais donner

l'accroissement matériel du produit comme l'infaillible ressort du bien-être général, sans faire appel à des solutions plus radicales et à des moyens supérieurs, c'est se moquer tout à la fois de la raison et de l'expérience ; c'est abuser de ce grand malade qu'on nomme le peuple souffrant, par des médications factices ; c'est s'épuiser en pernicieux efforts, pour n'aboutir qu'à enrichir ceux qui sont déjà riches, et peut-être appauvrir ceux qui sont déjà pauvres.

V

Or, Messieurs, si l'accroissement indéfini de la production est déjà démontré impuissant par lui-même à détruire le paupérisme, que dire de ceux qui demandent ce remède, non-seulement à l'accroissement de la production en général, mais à l'accroissement de la production du superflu, c'est-à-dire au progrès du luxe lui-même ? Pourtant, des hommes, exaltés par le fanatisme du progrès matériel,

n'ont pas reculé devant la folie de cette théorie économique et sociale : donner le luxe dans les riches comme le moyen de guérir la misère dans les pauvres. Ils ont dit à l'humanité qui est en haut : Dépensez, dépensez encore : votre luxe, c'est le travail du peuple ; et votre dépense, c'est son profit. Plus vous vous couvrirez de pourpre et de soie, plus le pauvre verra s'en aller de lui l'opprobre de ses haillons ; plus vous vous couronnerez de toutes les roses, plus vous vous enivrerez de tous les parfums du plaisir et de la jouissance, plus le peuple verra tomber de sa tête sa couronne d'épines, et plus il se purifiera lui-même de l'infection de la misère.

Ainsi, au lieu de crier aux riches poussés par tous les souffles de ce siècle aux excès, je devrais dire aux orgies d'un luxe effréné, prélude de toutes les grandes chutes : Arrêtez, arrêtez, vous nous portez aux abîmes ; on leur crie : Marchez, marchez toujours : votre luxe, c'est le bien-être populaire ; c'est l'extinction du paupérisme ; plus de luxe d'un côté, moins de misère de l'autre.

Mais, Messieurs, n'avons-nous pas à crain-

dre d'encourir devant le siècle le reproche d'une publique calomnie, en affirmant que des hommes de ce temps donnent le luxe des riches comme un secret de bien-être pour le pauvre? Mais non, Messieurs, croyez-le bien, en élevant ici cette accusation, nous ne calomnions pas. Vous êtes de votre temps, et vous en écoutez les bruits. Combien de fois n'avez-vous pas entendu retentir avec un certain éclat des paroles comme celles-ci : « Le luxe n'est qu'une extension de l'art, ou plutôt c'est l'art à son point de départ, le beau ajouté à l'utile. Le luxe est un service public, un moyen pour la richesse de reverser à la société l'excédant de son revenu. Le luxe n'est que la propreté à sa plus haute puissance, et, comme la propreté elle-même, une vertu. Le luxe fait partie intégrante de l'humanité ; il est la vie portée à son maximum de puissance ; il contribue plus ou moins à l'œuvre de la civilisation. » Surtout, le grand résultat du luxe, c'est de rassasier la misère ; et tout ce qu'il verse autour de lui de flots d'or et d'argent, court enrichir les pauvres et chasser le paupérisme.

Tels seraient, à en croire une morale et une économie nouvelles, le grand bienfait du luxe et le remède à la lèpre sociale de ce siècle. Remède charmant, procédé magnifique : oui, mais remède pire que le mal, procédé contradictoire s'il en fut jamais. Quoi ! le luxe rédempteur de nos misères ? Comme s'il n'était pas évident que c'est exactement le contraire qui est la vérité ! Comme si le bon sens, d'accord avec l'expérience, ne démontrait pas avec éclat que plus de forces se consacrent à la production du luxe et à la création du superflu, moins il reste de forces à consacrer à la production des choses nécessaires à l'humanité ! Comme si la nature même des choses ne proclamait pas assez haut que la consommation du luxe est une consommation dévorante, n'ayant d'autre résultat sérieux que l'accroissement de la cupidité et du sensualisme, ce père et cette mère naturels du paupérisme et de la misère ! Comment, je vous prie, et par quels mystérieux sentiers, le luxe des riches toujours croissant ferait-il refluer dans le sein des pauvres une aisance toujours grandissante ? Qu'importe à la multitude en haillons

que telle femme traîne sous ses regards une parure qui suffirait à la subsistance de dix familles ? Qui donc profite de ces dépenses folles et de ce luxe stérile, si ce n'est les riches et puissants exploitateurs de ces goûts dépravés et de ces mœurs babyloniennes ? Qui est-ce qui, d'ailleurs, dans une cité comme celle-ci, verse le plus de trésors sur la misère des pauvres ? Est-ce la grande dame héroïne du plaisir, se signalant par les prodiges de son luxe ? ou bien la grande dame héroïne de la charité, se signalant par des miracles de dévouement ? Qui donne, chaque année, vingt mille francs aux pauvres ? Est-ce celle qui en jette dix mille sur un vêtement pour briller dans une soirée ?

Admettez un moment, qu'au point de vue matériel, le luxe des riches peut refluer en bienfaits dans le sein des pauvres : est-ce que vous pouvez fermer plus longtemps les yeux sur les conséquences morales de ce luxe grandissant, alors surtout qu'il vient à infecter jusqu'au peuple lui-même ? Ah ! quelle tentation effroyable de s'exposer avec ses enfants à manquer demain du nécessaire de la vie,

pour se donner aujourd'hui, par un luxe relatif, un éclat emprunté, et voiler sous un reflet de richesse factice une misère réelle! Étonnez-vous, après cela, de certaines débauches qui n'ont pas de nom qu'on puisse prononcer ou entendre sans rougir! Étonnez-vous des sacrifices de vertu faits de haut en bas de l'échelle sociale, à ce dieu qu'on nous propose d'adorer comme le dieu rédempteur de la misère populaire! Comptez, si vous le pouvez, les virginales pudeurs, les fidélités conjugales, les honnêtetés morales immolées aux pieds de cette infâme idole! Eh! comment ici encore espérez-vous, en creusant de plus en plus l'abîme de nos misères morales, combler l'abîme de nos misères matérielles? Comment oser évoquer une cause de dépravation pour vous guérir du paupérisme, alors que le paupérisme naît partout et partout se fortifie de la dépravation elle-même?

Soyons justes toutefois et sachons le reconnaître. Ceux-là mêmes qui se sont faits les apôtres du luxe sont les premiers aujourd'hui à en signaler les débauches. Ils voudraient le

contenir dans ses justes limites. Efforts inutiles autant qu'ils sont tardifs. En vain vous voudrez poser devant le luxe une barrière infranchissable ; en vain vous lui direz : « Tu iras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin. » En vain vous répéterez et répéterez encore : « Le luxe pour les riches, mais pour les riches seulement. Le luxe en haut, oui ; le luxe en bas, non ; nous ne voulons pas. Nous l'arrêterons là, à la frontière de l'opulence. » Vraiment, vous le croyez ? Vous l'arrêterez là ? Ah ! vous opposeriez plutôt une barrière aux flots de la marée montante. Le luxe est ainsi fait ; il veut aller toujours plus loin ; et l'humanité elle-même est telle, que le luxe une fois posé en haut descend comme par une pente fatale jusqu'aux plus bas-fonds de la société ; il gagne de proche en proche les frontières mêmes de la misère ; et le pauvre lui-même, imitateur servile de ce qu'il voit en haut, en arrive à dévorer en aliments ou en vêtements superflus ce qui devait constituer, avec sa modique épargne, sa garantie du lendemain. Et c'est ainsi que le luxe, donné comme moyen d'éteindre le paupé-

risme, a pour résultat inévitable d'engendrer cette gangrène sociale qu'il prétend anéantir.

VI

Vous le voyez, Messieurs, l'accroissement indéfini de la production, fût-ce même du nécessaire, est impuissant par lui-même à nous guérir du paupérisme ; et l'accroissement indéfini du luxe le produit directement et parallèlement.

Qui donc enfin trouvera à ce mal souverain un remède suprême ! Ah ! ce suprême remède, le voici tel que l'invente une Économie désespérée. Ce moyen de nous arracher au mal du paupérisme est évoqué, cette fois, non plus par le génie de la production, mais par le génie de la destruction. Des hommes avaient dit : Il faut, pour anéantir le paupérisme, agrandir par une production toujours croissante l'aliment de l'humanité ; produire de plus en plus le nécessaire et le superflu. D'autres, cherchant la solution en sens inverse,

ont dit : Pour tuer le paupérisme, il n'est pas nécessaire d'accroître toujours la production, il suffit de diminuer la consommation ; et pour diminuer la consommation, il faut diminuer le nombre des consommateurs. En un mot, modérer ou arrêter l'essor de la population, afin de le maintenir en équilibre parfait avec les moyens de consommation : voilà la grande solution. Tout à l'heure on nous demandait d'accroître le festin, afin qu'il y ait du pain pour tous ; maintenant, pour arriver à un résultat identique, on nous propose de diminuer le nombre des convives. Ainsi ce n'est plus le produit matériel qui doit croître, c'est la vie humaine qui doit décroître ; du moins doit-elle s'arrêter respectueusement à la barrière que cette Économie soi-disant prévoyante vient opposer au flot montant de notre vie.

Ce que pense d'une pareille doctrine le Christianisme, ai-je besoin de vous le dire, Messieurs ? Non, je vous l'ai dit un jour. Ange gardien de la vie, protecteur divin de la famille humaine, le Christianisme, quoi qu'il advienne, dira à jamais anathème à cette ho-

micide sagesse, qui ne rougirait pas de tuer en germe une moitié du genre humain, sous le prétexte grossier de mieux nourrir et alimenter le tout. Mais la morale? Que pense la plus vulgaire morale d'une doctrine qui propose de diminuer la race humaine, pour accroître d'autant le bien-être populaire? Que dit tout bas la conscience humaine d'une Économie aveugle venant poser gravement, devant l'humanité qui l'écoute, ce problème que je ne crains pas de nommer un problème impertinent? Comment faire pour arrêter le développement de la race humaine, alors que ce développement, marchant en proportion géométrique, menace de rompre son équilibre avec la production marchant en proportion arithmétique?

A mon sens, devant la loi morale et devant la conscience humaine, le problème ne peut pas et ne doit pas être posé. Le seul fait de le soulever avec l'ambition d'en chercher la solution pratique, est, à la morale, à Dieu et à la conscience, une publique insulte.

Je le sais, cette Économie, qui s'estime vertueuse, ne convient pas de son infraction à la

loi morale et de son attentat à la conscience humaine. J'entends parler de *contrainte morale*, de *prudence paternelle* et de *prévoyance sociale*. Sous ces mots adoucis et ces euphémismes trompeurs, on donne au peuple ce qu'on ose nommer des conseils de sagesse : conseils imprudents et coupables qui, pour la plupart de ceux qui les entendent, se traduisent en fait par le libertinage et l'immoralité. Pour aviser à bien trouver le point précis où la population s'harmonise avec la production, on imagine parfois des secrets innomés. Et puisse, ô mon Dieu ! la vertu seule entrer dans ces calculs; et fasse le ciel qu'il ne se rencontre dans leur fond aucun mystère de corruption! — Mais non, disent ici les disciples de ces doctrines malsaines, non, nous ne conseillons pas la corruption. — Et qu'importe, si vos théories, sans la conseiller positivement, y entraînent inévitablement, comme par une pente irrésistible, cette humanité faible instruite à votre école? Est-ce que d'ailleurs ces deux phénomènes se rencontrant et se développant parallèlement aujourd'hui sur la terre de France, le progrès de la corruption et

la décroissance de la population, même dans nos campagnes, ne vous montrent pas avec une assez triste évidence, comment sont compris et comment sont pratiqués les conseils de votre prudence et de votre sagesse économique?

Quel épouvantable retournement des idées et des choses! Quoi! de peur de déranger l'équilibre entre la quantité des produits et la quantité d'hommes appelés à les consommer, c'est sérieusement que vous venez demander à la race humaine de se limiter elle-même? Mais, en vérité est-ce l'homme qui existe pour le produit, ou bien est-ce le produit qui existe pour l'homme? Et fallût-il, ce qui ne peut pas être, l'immolation de l'un ou de l'autre, serait-ce le progrès de la race humaine qu'il faudrait immoler au progrès de la richesse matérielle, ou bien le progrès de la richesse matérielle qu'il faudrait immoler au progrès de la vie humaine? Quoi! diminuer cette richesse incomparable, cet or sans égal, ce capital hors ligne qu'on appelle la vie humaine, et pourquoi? pour apporter au festin de ce genre humain diminué quelques jouissances de plus? Comme si, parmi toutes les richesses

que vous pouvez accumuler, et parmi toutes les jouissances que vous pouvez prodiguer à cette humanité amoindrie, rien en soi pouvait jamais valoir ce que vaut l'homme lui-même!

Encore, s'il en était réellement comme vous le supposez si gratuitement; si, en arrêtant la vie jaillissant de sa source, comme l'eau de vos fontaines, vous ouvriez en effet plus larges les sources du bien-être; si contenir l'essor de notre race était vraiment accélérer l'essor de notre prospérité; si, alors que vous avez moralement cent fois tort, vous aviez du moins une fois raison économiquement : peut-être le succès *tel quel* de ces théories dans l'ordre matériel pourrait-il diminuer leurs responsabilités devant la conscience morale. Mais non; cette Économie, ici encore si inconséquente et si contradictoire, se ment à elle-même d'une manière éclatante. Comme toute science matérialiste, elle se heurte à la matière, et ce choc donne à sa pensée je ne sais quel vertige qui l'empêche de voir dans les choses les plus radieuses clartés, et dans les faits les plus palpables révélations. Assez aveugle encore, dans un siècle qui s'intitule des lumières, pour ne

pas voir ce fait immense et séculaire, inondé des splendeurs de l'histoire entière, à savoir, que partout et toujours l'abaissement, non-seulement moral mais numérique, de la race humaine, est contemporain de l'abaissement du bien-être des hommes; que partout, dans l'antiquité comme dans les siècles nouveaux, la décroissance de la prospérité matérielle et la diminution de la vie humaine marchent parallèlement et d'un même pas à travers le vaste champ de notre histoire; et que, selon la remarque d'un publiciste peu suspect, la société se développe *simultanément en richesses et en hommes*, et que ces deux choses sont l'une à l'autre *effet* et *cause*, en vertu du même principe (1).

Et d'ailleurs, même en faisant une abstraction complète de l'immoralité profonde de ces conseils donnés par une sagesse en délire, à quoi sert, pensez-vous, dans la pratique, l'acceptation de ces théories honteuses? A une seule chose, à agrandir de plus en plus l'importance numérique des pauvres devant les

(1) Proudhon.

possesseurs de la fortune. Chose étonnante au premier abord, et pourtant trop réelle, ces conseils d'une science malavisée, qui, s'ils pouvaient être acceptés, devraient l'être davantage par les déshérités de la fortune, sont surtout acceptés par les possesseurs de la fortune; si bien que, tandis que l'humanité riche, dans presque tous ses rangs, va toujours se décimant et se diminuant elle-même, la misère, essentiellement prolifique, va multipliant sans cesse l'humanité misérable. Et le résultat certain de cette pratique, aussi absurde devant la science qu'immorale devant la conscience, est celui-ci : un plus petit nombre de riches devenant de plus en plus riches, et un plus grand nombre de misérables devenant de plus en plus misérables; les possesseurs de la terre et du capital diminuant en nombre en grandissant par la fortune, et les déshérités de la terre et du capital croissant simultanément et en nombre et en misère. Tel est le résultat inévitable de cette science soi-disant économique ou sociale; prudence du siècle inspirée par Satan pour la diminution de notre race et l'accélération de notre décadence!

Et voilà l'aberration radicale, et, pourquoi ne le dirais-je pas, le crime dont j'accuse ici l'Économie antichrétienne et matérialiste, prise en flagrant et public délit d'attentat contre la gloire de notre sang, contre l'honneur de notre conscience et contre l'une des plus grandes lois de l'économie elle-même. De peur que le festin qu'elle prépare de ses mains à l'humanité heureuse ne puisse suffire à tous, elle écarte les convives, elle les empêche de venir, elle leur ordonne de ne pas exister. Oui, c'est dans l'éclat de la publicité, et c'est au nom de la science, que nous l'avons entendue s'écrier : « Au banquet de la vie, nous accourons trop nombreux. » Parole vraiment impie, écho d'une autre non moins sacrilége, dite un jour par un économiste célèbre, alors qu'il osait écrire : « Un homme qui naît dans une société déjà occupée, si la société n'a pas besoin de son travail, est vraiment de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert pour lui ; la nature lui commande de s'en aller, et ne tardera pas à mettre elle-même cet ordre à exécution. »

O grands philanthropes, ainsi vous faites

bon marché de la valeur de notre vie! Vous calculez, avec une précision cruelle, combien d'hommes peut porter la surface de cette planète; et à celui qui vous paraît surnuméraire, vous dites froidement : Va-t'en, rentre dans ton néant; la terre n'a pas de quoi nourrir un homme de plus. — O homme, ô mon frère d'origine et de sang, non, ne t'en va pas; reste, reste avec nous; ton travail joint à notre travail fera, pour chacun et pour tous, croître la fécondité de la terre, et tu auras ta place légitime à ce festin du bien-être agrandi par toi-même. Un homme de plus, c'est un travailleur de plus; et un travailleur de plus, c'est une unité de plus ajoutée à la somme des produits accumulés par le travail de notre humanité. Ce qui nous manque, ah! ce n'est pas la séve de la terre pour nourrir des hommes, ce sont des hommes pour féconder la séve de la terre. Mais cette science inhumaine a d'autres idées; et, tandis que nous crions à la vie : « Viens, » elle s'obstine à lui crier : « Non, ne viens pas. »

Messieurs, au nom de Dieu créateur et de son Christ notre Seigneur et Maître; au nom

de la dignité de notre sang et de la gloire de notre race ; au nom de la science elle-même, je vous adjure de rejeter ces conseils perfides ; ils ne sont pas seulement un outrage à la Providence, ils sont la trahison de notre humanité. Oh ! n'ayez pas peur que la place vous manque au rayonnement du soleil et à la surface de la terre. L'humanité n'a pas encore accompli avec cette parole sa vocation entière : *Crescite et multiplicamini, et replete terram.* Ah ! si la foule humaine obstruait tous les chemins par où l'homme peut passer ; si chaque motte de terre portait un homme : oh ! alors, peut-être pourriez-vous, avec une raison apparente, vous écrier : — Faites-moi place : *Fac mihi spatium;* il y a trop d'hommes et pas assez de terre : *au banquet de la vie nous venons trop nombreux.* — Mais, au nom du ciel, est-ce que vous êtes menacés d'une situation pareille? Est-ce que déjà le monde est trop petit et notre globe trop étroit ? Est-ce que la terre est remplie et bientôt impuissante à porter l'excès de notre vie humaine? La terre? Mais elle est couverte de déserts ; et, sous ces surfaces que notre pied n'a pas encore touchées, elle en-

ferme au fond de ses solitudes des miracles de fécondité, qui attendent, pour éclater au soleil, une goutte de votre sueur ou peut-être de votre sang ! Donc, si parmi vous la vie abonde et surabonde ; si entre vos étroites frontières vous ne trouvez pas assez abondants, pour entretenir votre vitalité, l'air du ciel et la substance de la terre : eh bien, allez ; continuez votre ouvrage ; fécondez les déserts. Imitez la petite mais féconde Irlande, qui, affamée sur son propre champ par des cupidités étrangères et des égoïsmes despotiques, s'en va semer sur tous les rivages sa graine généreuse. Au lieu de fermer ou de tarir vous-mêmes la source de votre vie, faites refluer sur les déserts le trop-plein de cette vie. Oui, mettez des hommes là où il n'y a pas d'hommes, sûrs que là, comme partout, la terre tressaillira et germera sous leurs pas.

Messieurs, le progrès de la race humaine, mais de la race humaine perfectionnée et croissant en vertu à mesure qu'elle croît en nombre, voulez-vous savoir ce que ce serait? Ah! je vais vous le dire, ou plutôt vous le montrer dans une gracieuse image que je ren-

contre au sein de l'austère histoire : ce serait, dans l'univers entier, la réalisation de cette félicité et de ce bien-être populaire qu'on vit un jour paraître en Israël. La population, au dire de l'Écriture, y était innombrable comme le sable de la mer, et la prospérité, l'abondance et la joie étaient à la mesure même de la population : *Juda et Israel innumerabiles, sicut arena maris in multitudine, comedentes et bibentes atque lætantes.* Là, au sein d'Israël, chacun sans crainte aucune reposait sous sa vigne et sous son figuier : *Habitabatque Israel absque timore nullo, unusquisque sub vite suâ et sub ficu suâ* (1).

Au sein de cette population si pressée et si nombreuse entre ses étroites frontières, sous ces ombres de la vigne et du figuier où se repose, dans une prospérité modeste, cette humanité rassasiée et tranquille, allez chercher le hideux spectre du paupérisme qui épouvante nos sociétés modernes, toujours menacées dans leurs magnificences d'aujourd'hui des catastrophes du lendemain; vous ne le

(1) III Reg. IV, 25.

trouverez pas. Loin d'être produit directement par l'accroissement de notre race, il fuit devant le souffle puissant de notre vie agrandie ; et vous ne trouverez là que ce qui doit être l'idéal de toute économie intelligente de sa vocation, une humanité croissant en bonheur et en gloire, à mesure qu'elle croît en nombre et en perfection, et se béatifiant elle-même de plus en plus par l'accomplissement de sa loi. Ah ! faites ainsi ; et, en agrandissant de toute manière notre race humaine, vous créerez la vraie richesse du monde ; vous ferez la volonté de Dieu et le progrès de notre humanité.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE CHRISTIANISME DEVANT LE PAUPÉRISME

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Après avoir examiné l'attitude de l'Économie antichrétienne devant l'homme et devant la famille, nous avons montré, dans notre dernière conférence, quelle est son attitude devant la société, et notamment devant ce problème éminemment social, le paupérisme. Nous avons examiné successivement les prin-

cipaux remèdes qu'oppose au grand mal du paupérisme l'antichristianisme socialiste ou économique : augmentation du salaire, impôt de la richesse ou taxe des pauvres, organisation du travail, accroissement de la production, développement du luxe, et, finalement, ce remède aussi immoral et antisocial qu'antichrétien, proposé par une Économie à bout de ressources, la diminution de la population, ou le frein systématiquement opposé à l'essor de la vie. De tous ces systèmes inventés par l'empirisme économique et social pour nous guérir du mal du paupérisme, vous avez entendu sortir une même réponse : impuissance. Quelques-uns même rendent une réponse plus formidable ; ils disent : désastre, remède pire que le mal, ou aggravation du mal par le remède. Après le passage de ces systèmes, l'abîme du paupérisme demeure, creusé plus large et plus profond par ces systèmes eux-mêmes. Pourquoi? Parce qu'aucun de ces remèdes ne touche aux vraies racines du mal.

Aussi, ce qui explique surtout ici l'influence chrétienne, pour nous guérir de la plaie du paupérisme, c'est qu'elle en prévient ou en

détruit les causes, en attaquant les racines du cancer social. Dans l'ordre social comme dans l'ordre physique, il n'y a de remède vraiment efficace que ce qui réagit contre les causes qui produisent, développent et perpétuent le mal. On guérit les plaies d'une société, comme on guérit les vices de l'âme et les maladies du corps, en attaquant leurs racines. Ce qui rend stériles et impuissants les remèdes que nous avons examinés, c'est qu'ils ne sont pas assez radicaux. Plusieurs même, au lieu de déraciner le mal, l'affermissent et le développent par les moyens mêmes employés pour nous en guérir. Au contraire, ce qui rend ici vraiment incomparable l'influence chrétienne, c'est que, par l'énergie intime de ses principes fondamentaux, le christianisme réagit directement contre les causes qui ont produit et produisent encore, au milieu de nous, le fléau du paupérisme.

C'est ce que nous allons essayer de montrer dans cette conférence. Nous rechercherons d'abord les causes profondes du mal dont nous avons constaté l'existence. Nous verrons ensuite comment le christianisme, remède di-

vin de nos blessures sociales, s'applique lui-même et par lui-même sur le vif du mal, et en l'attaquant dans ses principales racines, comme toute thérapeutique salutaire, guérit le mal, lentement peut-être, insensiblement si vous voulez, mais sûrement et infailliblement. Il ne se peut traiter devant vous de sujet plus sympathique à nos frères les pauvres, plus instructif pour les riches eux-mêmes, et plus salutaire à tous. C'est la religion divine et éternelle venant toucher, pour les guérir, aux plaies de l'humanité et du siècle.

Ainsi, Monseigneur, nous répondons à l'appel que nous faisait naguère votre parole de pasteur, alors qu'elle nous disait : « Ce qu'il faut mettre en lumière, ce qu'il faut, par-dessus tout, défendre et venger, c'est le bon sens, non-seulement dans ses rapports avec les vérités spéculatives, mais dans ses rapports avec les réalités les plus palpables ; non-seulement dans ses rapports avec l'ordre moral et religieux, mais aussi dans ses rapports avec l'ordre matériel (1). » Puisse cette

(1) Mandement de Mgr l'Archevêque de Paris à l'occasion des Conférences de l'Avent, 1865.

parole répondre aux vœux de votre cœur de pasteur et de père, préoccupé, je le sais, des misères et des souffrances populaires.

I

Quelles sont, Messieurs, les vraies causes du paupérisme contemporain? Quelles sont les principales sources qui ont fait dériver sur nous ce mal chronique des sociétés modernes? Telle est la question à laquelle le sujet lui-même nous somme tout d'abord de répondre.

Manifestement, les causes de ce phénomène sont multiples; et si cette chaire chrétienne constituait une spécialité d'enseignement économique, je voudrais, avec tous les hommes éminents qui ont traité ce sujet, suivre ici tous les courants plus ou moins mêlés, et toutes les dérivations plus ou moins distinctes, venant aboutir à un même confluent, et creusant dans le cœur de notre société vivante ce vaste et profond abîme des misères popu-

laires, le paupérisme. Mais comme pour expliquer le cours des grands fleuves, vous passez sous silence, sans en tenir compte, mille petits affluents qui viennent apporter au fleuve le tribut de leurs eaux; laissons sur notre passage les causes et les influences qui concourent secondairement à créer et à développer le mal du paupérisme. — Laissons cette cause dont les économistes se préoccupent avec raison, la prépondérance exagérée de l'industrialisme sur l'agriculture, d'où résulte un déplacement anormal des puissances du travail, et, comme conséquence, une effrayante universalité de détresse au premier choc qui arrête la grande machine industrielle; crises dix fois plus désastreuses que ne l'étaient autrefois et le dérangement des saisons et le passage de la famine. — Laissons cette autre cause qui contribue, pour sa part, au développement du paupérisme : la séparation croissante entre les ouvriers et les maîtres, et l'isolement des ouvriers entre eux; double séparation qui fait trouver à tant d'hommes isolés la misère au fond de la solitude. — Laissons l'abandon du travail au foyer et l'accumula-

tion du travail daus les grandes usines ; la désertion des campagnes et l'agglomération doublement malsaine du peuple travailleur dans les villes industrielles, source de tant de misères morales et de misères physiques. — Laissons l'extrême division du travail, qui hébète l'homme, le fait de plus en plus machine, et, en l'appauvrissant intellectuellement et moralement, arrive tôt ou tard à l'appauvrir matériellement. — Laissons le hideux mélange des deux sexes dans les ateliers, produisant une corruption inouïe dans les siècles chrétiens; et cette effroyable pratique qui jette dans cette atmosphère infecte des générations d'enfants, avant le temps, deux fois corrompus et deux fois dégénérés.

Il n'est personne qui ne comprenne l'influence complexe et simultanée qu'exercent ces diverses causes sur le développement de la misère et le progrès du paupérisme. Mais l'élévation de cette chaire nous oblige à ne visiter que les grandes sources d'où a jailli un jour, et d'où s'épanche encore aujourd'hui le grand fleuve de nos misères contemporaines. Parmi ces sources, infiniment moins

mystérieuses que celles du Nil, on en distingue trois principales, que nous pouvons, en quelque sorte, toucher de la main et voir des yeux. Je demande la permission de les signaler dans toute l'indépendance apostolique de mon caractère et de mon ministère, avec tout le dévouement de l'amour et toute l'impartialité de la justice.

La première cause cachée déjà pour plusieurs nations dans un passé plus ou moins lointain, ce fut la destruction violente et subite des institutions créées sous les influences du christianisme par la charité des siècles chrétiens, pour être le secours et la providence des pauvres.

Toujours, sans doute, la pauvreté a habité la demeure de l'homme, et toujours aussi la misère et la souffrance ont été, sous son toit déshérité, ses inséparables compagnes. La force des choses, le vice des hommes et le cours des événements expliquent ce perpétuel face-à-face de l'homme et de la misère. Mais à côté de cette perpétuelle apparition de la misère, voici le prodige sans égal que le christianisme avait accompli. Partout où

l'homme indigent recevait entre ses murailles dépouillées la visite de la hideuse misère, la misère à son tour recevait la visite de la divine charité. Le dévouement chrétien, se mettant volontairement au service de toutes les douleurs, d'une main ouvrait dans son propre cœur les sources d'où jaillissaient les secours, et de l'autre il fermait, ou du moins il diminuait au cœur des malheureux eux-mêmes les sources d'où jaillissaient les souffrances. L'arbre séculaire de la charité chrétienne, arrosé du sang du sacrifice, avait poussé dans l'humanité, de siècle en siècle, sa croissance généreuse et sa divine exubérance : sorti du cœur du Christ par la fécondité de l'amour, il avait partout étendu ses rameaux ; et les misères humaines, filles de l'égoïsme et de la haine, venaient de partout s'abriter sous son ombre.

Un jour, le tronc de l'arbre fut abattu, et ses rameaux furent brisés par le génie de la destruction déchaîné sur la terre. Et tout à coup les misères et les souffrances qui recevaient, depuis des siècles, l'hospitalité de son ombre, se trouvèrent sans abri sous un ciel

âpre et froid, pareilles à ces oiseaux chassés de la feuillée par la hache du bûcheron frappant au pied du grand chêne. Le génie dévorant qui avait abattu ces institutions protectrices des misères et consolatrices des souffrances populaires les a calomniées après les avoir abattues : ne fallait-il pas justifier devant l'humanité nouvelle ses crimes philanthropiques ? Les abus dont quelques-unes de ces institutions avaient donné le spectacle à jamais regrettable voilèrent à des yeux prévenus par le préjugé et aveuglés par la haine des siècles de bienfaits ; et quelques scandales, contemporains surtout des dernières phases de leur existence, ont masqué aux regards de notre siècle cette source profonde de dévouements et de sacrifices, où, durant plus de mille ans, des générations vinrent s'abreuver au flot toujours jaillissant d'un intarissable amour. Ces monastères, si maudits par l'impiété ignorante ou furieuse, avaient nourri pendant des siècles des hameaux et des villages. Les paroisses elles-mêmes et les églises, mères nourricières des déshérités de la fortune, avaient une table toujours servie, où les affamés du siècle trou-

vaient, à défaut de richesse et d'aisance, le nécessaire de la vie, et ce que toute faim demande à Dieu, le pain de chaque jour. De cette vaste mer de bienfaits que la charité chrétienne faisait refluer sur toute la terre du cœur ouvert de son Christ par le cœur de ses saints, il s'élevait, au rayonnement de son amour, une nuée féconde, immense par son étendue, séculaire par sa durée, qui laissait tomber sur toute misère et sur toute souffrance la rosée des secours volontaires et des dévouements spontanés. Alors il y avait des crises momentanées, des malheurs transitoires ; mais il n'y avait pas, régulièrement et fatalement, des multitudes de misérables et des peuples d'affamés livrés, comme des moissons annuelles, à la faux tranchante de la mort.

Mais lorsque les passions surexcitées et les aveugles colères eurent fait éclater sur ces institutions illustrées par leurs bienfaits les fureurs des tempêtes religieuses et sociales, un vide effroyable se fit sentir dans l'humanité après le passage de l'ouragan. Les misères, au lieu de disparaître, subsistaient multipliées

par le malheur des temps. Les serviteurs du pauvre avaient disparu dans la tempête : il ne restait que la misère dans le vide, la misère fatalement déshéritée de secours : et des ruines de tant de monastères détruits, il se trouva que le paupérisme venait de sortir. Ce premier berceau du paupérisme sortant des ruines des institutions protectrices des pauvres n'est plus un mystère pour personne. Dans un pays voisin, aussi célèbre par la misère que par l'opulence dont il donne au monde le spectacle simultané, la naissance du paupérisme date exactement de la destruction et de la spoliation des monastères et des églises, consommée par le despotisme de Henri VIII. On eût dit que le tyran avait jeté sur ces ruines fumantes une semence de misères humaines. Quelques années à peine avaient passé sur ces débris, qu'on vit apparaître des moissons de misérables que la *terre des saints* n'avait pas encore produites. Il fallut que l'impôt vînt prélever sur les riches la subsistance de ces pauvres que personne ne nourrissait plus, et que l'aumône de l'État vînt remplacer le bienfait de l'amour. Depuis, ce budget du paupé-

risme grossissant avec le paupérisme lui-même a pris des proportions qui s'élèvent d'année en année : et la Grande-Bretagne est vue, du haut de sa fabuleuse opulence, jetant à ce monstre toujours grandissant une proie toujours plus grande aujourd'hui qu'elle n'était hier, et qui sera demain plus grande encore qu'elle n'est aujourd'hui.

Et parmi nous, quand donc, pensez-vous, le paupérisme a-t-il commencé à montrer sur notre horizon social sa figure menaçante ? Ah ! Messieurs, ayons le courage d'en convenir ; c'est à partir de cette époque où les premiers essors de l'industrialisme antichrétien coïncidèrent dans notre histoire avec la chute des institutions que le dévouement avait semées sur le sol de France pour la consolation des misérables. De l'autre côté du grand cataclysme qui emporta dans son flot tant d'églises et d'institutions nourricières des malheureux, j'aperçois des pauvres, je n'aperçois pas de paupérisme. Mais depuis, à côté d'une richesse et d'une prospérité matérielle toujours croissante, vous pouvez suivre par tous les chemins de l'industrialisme français la marche cons-

tante et le progrès toujours grandissant de notre paupérisme. Les mêmes causes partout ont produit les mêmes effets ; les mêmes destructions ont fait le même vide; et du fond du même vide le même monstre est sorti : le paupérisme. Il était facile de frapper sur les saintes et fécondes choses le coup de la haine ; il n'était pas si facile de refaire pour les malheureux les créations de l'amour : il était facile de creuser le vide, il ne l'était pas de le combler.

En effet, le vide n'a pas été comblé, et les créations du sacrifice n'ont pas été refaites. Après la destruction des œuvres de l'amour, le peuple, atteint dans sa vie intime de la lèpre de la misère, s'est trouvé sans défense et sans secours en face des œuvres de l'égoïsme. Et voici la seconde cause générale qui a fait naître et grandir parmi nous la misère populaire; c'est la substitution d'une richesse égoïste, cupide et généralement avare, à la richesse des anciens jours, malgré quelques abus criants, demeurée dans son ensemble généreuse et bienfaisante pour les misérables ; c'est la formation rapide et l'ascension effrénée

d'une aristocratie financière, sans respect pour le christianisme, sans amour pour Dieu et sans entrailles pour l'humanité. Oh ! croyez-le bien, je ne prétends ni stigmatiser, ni contrister personne ; mon amour pour les hommes est égal à ma passion pour la vérité. J'admets d'ailleurs, au phénomène que je signale, d'illustres exceptions. Je prends dans son ensemble tout le mouvement qui s'est fait et se continue au milieu de nous, dans ce qu'on appelle le monde de la richesse sans foi et sans Dieu ; et je dis que cette puissance nouvelle, dans son mouvement général, emportée par un souffle exclusivement païen, au lieu de combler l'abîme du paupérisme et de conjurer les dangers qu'il nous apporte, va sans cesse creusant cet abîme et multipliant ces dangers. Pourquoi ? demandez-vous ; comment s'explique cette influence de la richesse elle-même sur l'accroissement du paupérisme ? Parce que cette richesse nouvelle, sauf les généreuses exceptions que je connais, cette richesse sans foi, sans religion et partant sans amour, se retira sur elle-même dans un égoïsme effroyable. Au lieu d'apparaître au milieu de nos générations de pauvres

avec cette expansion fraternelle qui se verse d'elle-même sur toute misère, elle se signala au contraire par une puissance d'absorption qui a fait de plus en plus le vide dans les régions de l'extrême indigence et de l'extrême misère.

Autrefois, beaucoup de nos vieux manoirs, patrimoine d'une noblesse et d'une richesse chrétiennes, abritaient la charité avec la religion. Avec l'église et le monastère, le château était une ressource d'où les bienfaits s'épanchaient avec l'amour. La châtelaine portait au cœur, dans l'amour de son Christ, le secret divin des dévouements spontanés; et tandis qu'elle formait sur ses genoux une génération chrétiennement libérale, elle avait autour de sa demeure sa famille de pauvres qui étaient ses enfants aussi. Accoutumer à donner aux pauvres de Jésus-Christ était la part royale de cette éducation généreuse où l'on apprenait à aimer les hommes en apprenant à aimer Dieu; et la jeune femme en ce temps-là, pour être autour d'elle la providence visible de tous les pauvres de Dieu, n'avait qu'à évoquer le souvenir d'une mère ou à regarder l'image des ancêtres.

Mais depuis que ces fortunes ont disparu, pour la plupart, avec tant d'autres choses emportées par l'orage ; depuis que sur tant de ruines consommées un vent de paganisme a, de nouveau, soufflé de toutes parts, qu'est-ce que nous avons vu ? Ah ! Messieurs, nous avons vu cette chose inhumaine et impie, dénoncée au siècle par tant de voix généreuses, et qu'on avait bien nommée : l'*exploitation de l'homme par l'homme ;* et nous avons pu nous appliquer à nous-mêmes ces paroles qu'un Anglais appliquait à sa patrie, en montrant ce phénomène tel qu'il l'avait vu sur sa terre natale : « La nature humaine dans notre âge a pu se montrer aussi égoïste et aussi dénuée de sentiment chrétien que si nous étions encore au milieu des ténèbres du paganisme. » Nous avons vu les débauches de l'industrialisme, les orgies du mercantilisme, les crimes de l'agiotage s'étalant au soleil. Nous avons vu des miracles d'égoïsme aussi grands que les miracles de la fortune, et les uns et les autres grandissant dans des proportions effrayantes. Nous avons vu des richesses colossales s'élevant, à la honte de l'humanité, sur des ruines

immenses; nous avons vu des opulences toutes composées de misères, et des félicités pleines de larmes faisant monter jusqu'au ciel les gémissements des pauvres et des petits. Nous avons vu un égoïsme forcené habitant des maisons d'or, mangeant à une table que Sardanapale eût trouvée splendide, dormant sur des lits somptueux, autrefois réservés aux rois comme un ornement secondaire de la royauté; cet égoïsme, nous l'avons vu, du sein de son luxe fabuleux, assis sur ses millions, déchaîner contre les victimes de la spéculation l'hydre dévorante de l'usure; nous l'avons vu, attirant à lui dans l'ombre, loin des regards de la publicité et de la surveillance des États, les persécutés de la fortune et les naufragés de la richesse, prêts à tomber dans l'abîme du désespoir; nous l'avons vu, en feignant de les sauver, les enfoncer dans l'abîme, sous prétexte de leur refaire une fortune, bénéficier de leurs malheurs et les dépouiller jour par jour et heure par heure, sous le couvert d'un prêt bienveillant et d'un service fraternel; nous l'avons vu enfin, cet affreux vampire, dévorer ses victimes, manger jusqu'à la dernière par-

celle de leur substance, sucer jusqu'à la dernière goutte de leur sang et jusqu'à la moelle de leurs os !...

Arrêtons-nous ; laissons ce monstre de l'usure renfermé dans ses cavernes obscures avec ses mystères d'égoïsme inhumain et de cruauté sauvage. Ce sont là, si vous voulez, des exceptions monstrueuses ; mais voici le phénomène dans son ensemble : l'oligarchie de la fortune sans foi s'élevant, s'élevant toujours, comme une ironie du XIX[e] siècle, devant le paupérisme prolétaire ; le monde millionnaire face à face avec le monde misérable ; l'extrême opulence se rencontrant au même point de l'espace et du temps avec l'extrême indigence, et, entre l'une et l'autre, l'extinction de l'amour et le progrès de la haine creusant des abîmes de séparation que l'humanité chrétienne n'avait jamais connus ; en un mot, le paganisme de la richesse devant le paganisme de la misère ; des hommes possédant à eux seuls de quoi nourrir des cités, se proclamant humanitaires et s'estimant de grands philanthropes, parce qu'ils laissent tomber comme une miette de leur festin dans le sein du pauvre Lazare. Où doit nous con-

duire cet égoïsme sans cœur et sans entrailles, poussant son char doré à travers les débris de tant de fortunes et le spectacle de tant de misères? C'est ce que j'ignore. Mais ce qui brille à nos yeux d'un lugubre éclat et d'une lamentable évidence, c'est que cette concentration et cette ascension de la richesse égoïste creuse de plus en plus profond l'abîme du paupérisme.

Toutefois, ce serait une erreur de croire que le paupérisme tient tout entier à la chute des aristocraties généreuses et à l'élévation des aristocraties égoïstes, à la destruction des associations qui donnaient et à l'essor des associations qui ne donnent plus. Hélas ! il faut en convenir, le peuple des travailleurs lui-même est en grande partie l'ouvrier des dénûments qu'il éprouve et des misères dont il souffre. Aussi, la troisième cause générale du paupérisme contemporain, il faut oser le dire, c'est le progrès de certains vices, qui, corrompant de plus en plus l'âme et le cœur du peuple ouvrier, développent à la fois ces deux choses qui conspirent ensemble à l'accroissement de la misère : d'un côté, la passion de consommer et la fureur de jouir ; de l'autre, l'impuissance

de prévoir et l'impuissance de se contenir ; en un mot, l'extinction de ces mâles vertus qui créent l'épargne, mère féconde et légitime du bien-être populaire.

Qu'on veuille bien remarquer ici une vérité économiquement fondamentale et, si je puis le dire, axiomatique : sans prévoyance et sans épargne, il n'y a pas de secret pour échapper à la misère. Si le travailleur dévore chaque jour l'espérance du lendemain ; s'il ne prélève rien sur le présent pour enrichir l'avenir ; si la frénésie de jouir et de jouir sur l'heure est en lui si maîtresse qu'elle l'empêche de prévoir : malheur à lui ; et s'il est père, malheur à ses enfants ! Aussi indigent aujourd'hui qu'il était hier, il sera demain encore plus misérable qu'il n'est aujourd'hui ; il est voué, quoi qu'on fasse, à la tyrannie du paupérisme ; il est le damné volontaire et responsable de ce terrestre enfer ! Ah ! vous avez beau vouloir l'empêcher de tomber dans cet enfer terrestre et essayer par mille industries généreuses de le retenir dans les saintes régions de l'aisance et du bien-être : inutiles efforts ! Vainement vous vous efforcerez de prévoir et d'épargner pour lui ;

vainement vous préconisez et vous encouragez ces sociétés et ces œuvres de bienfaisance populaire, qui se nomment, ici société de prévoyance, là caisse d'épargne, et je ne sais combien d'autres. Tout cela a sa valeur et mérite bien de l'humanité qui souffre ; mais rien de tout cela ne suffit. Rien ne peut remplacer dans le pauvre la prévoyance personnelle et l'épargne volontaire. Jamais, en un mot, vous ne ferez du pauvre qui ne sait prévoir et ne sait épargner un propriétaire ou un riche *malgré lui*. Si l'homme ne sait vaincre l'attrait de la jouissance non nécessaire, mais possible dans l'heure présente, comme le sauvage du désert il ne prévoira pas ; et s'il ne sait prévoir, pas plus que l'animal il n'épargnera pas. Son intelligence maîtrisée par la sensation, et sa raison aveuglée par la passion, ne lui suggérera pas même ce que l'instinct inspire à des animaux sans raison ; et il dévorera en un jour la substance de la semaine. Au lieu de transporter la privation du jour au bien-être du lendemain, il immolera son lendemain à la jouissance du jour. Et la première visite de la maladie, la première crise

sociale, la première suspension de travail, le trouvera seul avec ses enfants en haillons près d'un âtre sans feu, entre quatre murs dépouillés et froids, dans ce vide creusé par son insouciance, pour ne pas dire par sa débauche.

Or, s'il est évident que l'épargne est la souveraine condition du bien-être populaire, il n'est pas moins évident que la vertu, et la vertu seule, est la souveraine garantie de l'épargne. C'est elle qui donne au peuple la puissance de se contenir en face de la jouissance possible; c'est elle qui librement et généreusement accepte l'ajournement de la consommation, pour mettre dans la privation du présent la dot de l'avenir; c'est elle qui sait prélever sur chaque année, chaque mois, chaque semaine et chaque jour, ce trésor collectif, capable de garantir le bien-être de la famille contre les injures de l'infortune, les avaries de la santé, les secousses du travail et le choc des événements. Sans la vertu, enfin, pratiquée au moins dans une mesure vulgaire par le peuple travailleur, il n'y a pas de défense suffisante contre les coups de la

misère et contre l'envahissement du paupérisme. Quel que soit le produit que rapporte au foyer le travail de chaque jour, comme fruit de la sueur versée ; si la vertu n'est là pour garantir l'épargne, et si l'épargne elle-même, fille généreuse de la vertu, n'est là pour couvrir de son regard ouvert et défendre de sa main austère, avec la réserve de la famille, la vie du lendemain : la misère entrera par quelque endroit sous ce toit domestique, fût-il même habité par la santé la plus prospère et le travail le plus fécond : là, il y aura infailliblement le progrès du paupérisme accéléré par le progrès du vice.

Ah ! qu'on ne s'y trompe pas, tel doit être et tel est, en effet, partout le résultat économiquement désastreux de la dépravation morale envahissant le monde travailleur. L'ouvrier vicieux ne sait pas épargner, parce qu'il ne sait ni prévoir ni s'abstenir. Il n'a d'autre raison pour épargner que la raison de son égoïsme ; et l'égoïsme de notre temps, d'ordinaire, n'épargne pas, ne cumule pas ; il consomme et il dévore. Donc, si vous ne donnez au peuple des vertus, seule garantie

sérieuse de l'épargne présente et du capital futur, vous n'arriverez jamais à le défendre tout à fait contre l'envahissement de la misère. En vain vous accumulerez le bien-être et l'aisance au foyer de la famille; en vain vous y ferez naître et grandir le capital de la richesse matérielle, si vous n'y accumulez ce capital conservateur de tout autre, le capital de la vertu. Je ne sais plus qui a employé le premier cette formule étrange au premier énoncé: *le capital de la vertu*. Quoi qu'il en soit, au point de vue où nous sommes, j'y souscris de toute mon âme. Oui, la vertu est un capital; elle n'est pas seulement ce capital surnaturel qui nous garantit dans le ciel le revenu d'un éternel bonheur; c'est un capital aussi dans l'ordre matériel, en ce sens qu'il est pour le travailleur la garantie du bien-être. Pour l'homme qui vit de son travail, la formule est vraie à la lettre : la vertu est le capital du travailleur.

Et maintenant, je le demande, le peuple travailleur de nos jours est-il riche de ce capital que nous avons nommé le capital de la vertu ? A-t-il assez, sous son toit de famille

et dans son cœur d'homme, cette gardienne sacrée de l'épargne qui garantit dans son présent la sécurité de son avenir? En un mot, le peuple de notre temps, tel que l'ont fait les doctrines, les paroles et les influences qui ont passé sur son âme, le peuple, dans son ensemble, est-il vertueux ou est-il vicieux ? Qui l'emporte de la moisson des vertus ou de la moisson des vices, croissant au souffle de notre siècle dans ces couches inférieures de notre monde social?... Ah ! que je voudrais n'avoir à vous révéler ici que des mystères de vertus et des miracles de sainteté ! Moi apôtre de l'amour, pourrai-je écarter les voiles qui cachent les mystères de corruption enfermés dans l'âme de mes frères?... Non, je ne le ferai pas ; il me répugne de toucher de ma parole à ces fraternelles blessures. Écoutez seulement quelques hommes du monde, vous faisant de ce mal populaire des révélations que vous croiriez peut-être exagérées venant d'une bouche sacerdotale.

« Les ouvriers de manufactures, dit un homme éminent, manquent de sobriété, de prévoyance, d'économie, de mœurs ; et bien

souvent, ils sont misérables par leur faute. »

« Qui a vu une fois, dit un autre, le personnel des grandes manufactures n'oubliera jamais à quel point les mœurs en sont perdues. Là, non-seulement les lois morales sont foulées aux pieds ; elles ne sont plus même senties. La dépravation y éclate en manifestations repoussantes. »

« Le fait le plus général qui se produise là, dit un troisième témoin, c'est l'insouciance pour tout ce qui touche aux mœurs. Des dérèglements éhontés y sont regardés comme des choses toutes simples. »

Un quatrième témoin ajoute : « Le fait général d'une immoralité progressive, parmi les classes laborieuses des villes et des localités rurales qui les entourent, ne saurait être contesté. »

Enfin, voici un cinquième témoignage plus accentué encore : « C'est dans cette région que s'exercent surtout les ravages de l'immoralité, de l'ivrognerie et des mauvaises passions ; c'est là qu'existe en permanence cet enseignement mutuel de tous les vices, enseignement dépravateur où les vieux corrom-

pent les jeunes, et où les deux sexes subissent l'un et l'autre les plus fâcheuses influences. »

Telle est, au dire de ces témoins oculaires, la dépravation du monde travailleur, dépravation si grande que les adulateurs attirés du peuple ouvrier en sont eux-mêmes effrayés. Ils tremblent en voyant derrière eux ce matérialisme et cet athéisme populaire, capable de les pousser jusqu'où ils ne veulent pas aller.

Voilà, Messieurs, le mal, tel que vous-mêmes, peut-être, l'avez vu de vos yeux ; le voilà attesté par le gémissement de vos âmes. Voilà le cancer qui ronge le corps social. Voilà l'abîme creusé au-dessous de l'abîme. C'est la fatalité des choses : un abîme appelle un autre abîme ; l'abîme des dégradations morales appelle l'abîme des dénûments matériels ; en un mot, l'abîme du vice creuse l'abîme de la misère ; et dans un peuple sans vertu, l'abîme du sensualisme ouvre l'abîme du paupérisme. Pour combler le second, il faut travailler tout d'abord à combler le premier, puisque l'un creuse et élargit sans cesse l'autre de sa propre profondeur et de sa propre largeur. Hors de là, l'économie la plus savante,

la plus industrieuse et la plus dévouée, roule elle-même, avec le peuple qu'elle veut élever au bien-être, dans un cercle effroyablement vicieux ; cercle terrible où la misère morale multiplie sans cesse la misère physique, et où la misère physique réagit à son tour d'une manière épouvantable sur l'accroissement de la misère morale.

Ainsi, Messieurs, sans compter les causes qui agissent partout et toujours dans l'humanité pour y produire des misères partielles ou transitoires, sans même tenir compte des causes plus secondaires qui aujourd'hui encore ajoutent sans cesse à cette alluvion de nos misères contemporaines ; trois sources surtout versent au milieu de nous ce débordement de misères qui traverse, comme un fleuve que tout grossit, le sein de la société moderne. La première a jailli des ruines des institutions protectrices des pauvres et libératrices de la misère. La seconde a jailli du cœur des riches sans entrailles et sans amour, parce qu'ils étaient sans foi et sans christianisme. La troisième, la plus large et la plus actuelle des trois, sort du cœur des pauvres eux-mêmes,

livrés, par le malheur de leur situation, à des vices qui ne se signalent que par la fécondité de la misère. La première a commencé le mal, en lui donnant naissance ; la seconde l'a continué en l'aggravant de plus en plus ; et la troisième le grossit chaque jour, et menace de le rendre irrémédiable.

Irrémédiable ? Mais non ; Dieu a fait les peuples guérissables. Nous avons un remède qui ne nous permet pas de désespérer. Ce remède, c'est le christianisme ; c'est vous, ô Sauveur Jésus, vous, régnant par votre vérité et votre amour sur l'âme et le cœur de notre humanité !

II

Et maintenant vous êtes curieux de savoir quel secret magique possède ici le christianisme, pour résoudre un problème qui tient en échec tous les systèmes impuissants à deviner le secret de ce Sphynx dont le regard fait trembler la société moderne.

Messieurs, le christianisme, pour résoudre ce problème, n'a d'autre secret que lui-même, c'est-à-dire son influence lente, mais efficace, sur le cœur des hommes et des sociétés pénétrés de son souffle. Le christianisme n'enseigne pas pour supprimer le paupérisme une méthode immédiatement efficace; il n'affecte pas des prétentions d'économiste et de réformateur; il n'annonce pas qu'il apporte au peuple un moyen infaillible d'apaiser toute soif, de rassasier toute faim, d'exterminer toute misère, et de réaliser le bien-être universel. Telle n'est pas d'ailleurs sa mission principale et son ministère direct. Il apporte avant tout au monde, avec le règne de Dieu, la richesse surnaturelle; il dit aux peuples : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus; et hæc omnia adjicientur vobis.* C'est en créant lentement, mais efficacement, dans les âmes ce règne de Dieu, c'est-à-dire le règne du vrai, du bien et du juste, le règne de la beauté et de la sainteté morale qu'il fait éclore, à la surface de la société, cette splendeur sobre et cette aisance modeste, vrai et solide bien-être des sociétés. Il produit cet effet sans

calcul, sans combinaisons savantes, sans fracas de théories et sans bruit de paroles, par l'énergie intime de sa doctrine dogmatique et morale. C'est dans ce sens transcendant qu'il y a une Économie chrétienne, et que cette économie est la véritable économie.

Je pourrais montrer ici comment l'influence chrétienne agit directement contre les diverses causes du paupérisme signalées au début de ce discours. Désertion croissante des campagnes et agglomération des travailleurs dans les grandes villes ; abandon du travail au foyer, et concentration du travail dans les vastes ateliers ; la séparation de plus en plus accusée entre les maîtres et les ouvriers, et la séparation des ouvriers entre eux ; le mélange révoltant des deux sexes, d'où une mutuelle contagion de perversion et d'immoralité ; l'abus de l'enfance, c'est-à-dire de la vie en fleur, jetée, avant le temps, dans un air deux fois vicié et une atmosphère deux fois mortelle ; la division à outrance du travail, qui fait l'homme machine, le conduit à l'hébétement intellectuel, et par là à la misère morale et matérielle : toutes ces causes, qui conspirent à la compli-

cation de notre maladie sociale, sont plus ou moins atténuées par l'action du christianisme ; car il est certain que le christianisme est ennemi de tout cela ; et s'il ne peut supprimer tout à fait des dangers qui paraissent inhérents à notre situation économique, il est manifeste que sa libre action sur le peuple ouvrier conjurerait en grande partie les dangers qui nous menacent. Mais je veux, pour le moment, concentrer toute votre attention sur les trois grandes causes du mal que j'ai signalées.

Et d'abord, suivant un ordre inverse, je viens tout de suite à la grande source du mal ouverte dans l'âme du peuple lui-même. Le christianisme est la souveraine puissance économique, parce que, seul, il sait assez se rendre maître de l'âme et de la conscience du peuple travailleur, pour y enchaîner les vices qui perpétuent sa misère, et y faire croître les vertus qui produisent son bien-être.

Ici, Messieurs, nous touchons d'un côté à la plaie vive et de l'autre au remède nécessaire ; et sur le moyen à prendre pour guérir le malade, il n'y a pas à hésiter. Loin d'ici tous les charlatanismes humains qui ont fait

et font encore tant de bruit sur tous les forums des peuples modernes, et dont les promesses fastueuses ne sont surpassées que par les démentis que leur infligent les événements : qu'ils fassent un moment silence, et qu'ils laissent parler la religion qui trouve dans le trésor des vérités divines le secret de nous guérir de nos misères humaines. A quelque symbole que se rattache votre foi religieuse, quelque drapeau philosophique ou social que vous portiez dans votre main, vous ne pouvez récuser la solution que le christianisme vous présente. Repousser son action sur l'âme du peuple, ce serait vouloir repousser le libérateur de sa servitude et en provoquer l'aggravation. La corruption morale du peuple travailleur est-elle, oui ou non, la plus grande et la plus profonde cause de sa misère ? Oui, vous l'avez entendu par la voix de tous les appréciateurs compétents de notre situation économique : oui, tous vous affirment qu'il y a ici l'abîme sous l'abîme ; sous l'abîme de la misère matérielle, il y a l'abîme de la misère morale. Il est donc évident que pour faire disparaître le second abîme, il faut que le premier soit

comblé, autant du moins qu'il peut l'être. Tant que l'un subsistera, l'autre demeurera béant; que dis-je? il s'agrandira et s'approfondira de plus en plus. Qui peut nier, dès lors, que le premier problème à résoudre, à l'heure qu'il est, pour toute Économie qui ne se moque pas du peuple et de ses misères, est celui-ci : comment faire, pour combler dans l'âme de ce peuple travailleur l'abîme de dépravation morale, d'où sort toujours plus hideux et toujours plus menaçant ce monstre du paupérisme qui tient le monde dans l'effroi? Ce problème est ici tellement supérieur, et tellement décisif, qu'il me paraît prodigieux que des hommes de bon sens et de dévouement puissent en poser aucun autre, avant d'avoir résolu ce problème si magistral.

Je ne parle pas de ceux qui dédaignent, et passent en souriant devant cette question de vie ou de mort; à ceux-là je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'ils m'inspirent, pour ce peuple qu'ils enfoncent dans son malheur, une pitié plus profonde. Mais j'admire que des hommes graves, ne manquant ni d'aptitude pour la science économique, ni de sympathie pour

le peuple travailleur, se perdent dans un dédale de questions secondaires, et passent, sans paraître presque s'en apercevoir, devant ce problème qui prime sans conteste tous les autres problèmes.

Et maintenant, si l'extermination des vices et la création des vertus dans l'âme populaire est, de l'aveu de tous, la première nécessité du jour, je demande quelle est la puissance religieuse capable d'accomplir à fond cette réforme, disons mieux; cette transformation morale du peuple ouvrier? Existe-t-il une religion plus capable d'anéantir les vices et de créer les vertus, que la religion chrétienne? Si elle existe, qu'on la nomme, et qu'on la mette à l'œuvre. Cette religion, où est-elle? Fût-elle au bout du monde, il faudrait l'appeler pour guérir de ses mains la lèpre du XIX[e] siècle. Cette religion, est-ce celle de Bouddha, de Confucius, de Zoroastre ou de Mahomet? Et pour ne pas chercher si loin nos inventeurs de religion et nos réformateurs des mœurs, cette religion, est-ce la religion de Fourier, de Saint-Simon, d'Auguste Comte, du Père Enfantin? Ah! Mes-

sieurs, ces religions nées d'hier et aujourd'hui déjà décrépites, si ce n'est déjà mortes, ont montré ce qu'elles pouvaient pour la réforme morale du peuple travailleur. De l'ensemble de leurs doctrines, une seule chose se dégage au point de vue d'où nous les regardons ; cette chose, c'est la négation même de la morale ; c'est, sous des noms menteurs, l'immoralité doctrinale produisant dans les faits l'immoralité pratique, comme la racine produit sa tige, et la tige sa fleur. Si vous en doutiez, Messieurs, je n'aurais qu'à vous dire : Allez visiter le peuple travailleur, disciple docile et conséquent de ces religions et de ces morales nouvelles. Et quand vous aurez vu, là, le fond des âmes et le mystère des mœurs, appelez, si vous l'osez, pour combler l'abîme de nos misères morales, ces religions dont les doctrines nient le christianisme qu'elles prétendent remplacer, et dont la morale eût étonné même le paganisme.

Ah ! Messieurs, la mère féconde, la mère divine des saintes mœurs, elle existe au milieu de vous, et vous êtes ses enfants : la reli-

gion chrétienne, et très-particulièrement l'Église catholique. Les fruits d'ordre, de vertu et de sainteté que cette religion a produits et produit encore sur le tronc séculaire de ses rameaux toujours jeunes, tous les siècles le proclament, tous les penseurs le savent ; et ceux qui affectent de nier le savent aussi. Ce n'est plus une démonstration à faire, ni une vérité à trouver : c'est un soleil à regarder. Et malheur à ceux qui ont les yeux de l'âme et du cœur assez malades pour ne pouvoir plus supporter son rayonnement si éclatant, mais si doux ! Donc, ô vous tous, qui êtes appelés par une vocation spéciale à toucher de plus près à la grande âme populaire, je vous en prie, entre cette âme du peuple que nous aimons et cette religion du Christ que nous adorons, faites, faites tomber les murs de séparation. Dans cette atmosphère où le vice respire le vice, comme le souffle le souffle, laissez, laissez passer le rayon lumineux et pur de cette religion, qui porte dans sa parole de vérité, d'amour et de sainteté, le germe de toutes les vertus : bientôt ces vertus fécondes, en rem-

plaçant les vices, fermeront les sources du paupérisme et feront naître et grandir le capital populaire.

Et si vous me demandez comment la vertu chrétienne a cette puissance, qui en fait la force économique par excellence, je vous réponds : c'est que la vertu chrétienne est essentiellement l'empire sur soi-même exercé par la force de Jésus-Christ ; c'est la modération du désir ; c'est l'enchaînement de la concupiscence ; c'est surtout le triomphe remporté sur cette fureur de consommer et sur cette passion de jouir, qui, dévorant chaque jour le travail de chaque jour, laissent le travailleur, même le plus heureux, toujours suspendu entre la jouissance réelle de la veille et la misère possible du lendemain. Pour ne pas voir ce résultat ; pour ne pas voir jusqu'où peut aller, même économiquement, cette culture morale de l'âme populaire par les influences chrétiennes, il faut fermer volontairement et ses yeux et son cœur ; il faut méconnaître à la fois et le mal que nous avons sous nos regards et le remède que nous avons sous la main.

Toutefois, Messieurs, veuillez le remarquer, l'action chrétienne sur la réforme morale des pauvres et des travailleurs, quelque puissante qu'elle soit, ne suffirait pas à résoudre tout à fait le problème posé par le paupérisme, si, en même temps qu'il agit sur l'âme et le cœur des pauvres, le christianisme n'exerçait une action analogue et parallèle sur le cœur des riches. Car, comme nous l'avons établi, si l'immoralité et la dépravation dans les pauvres sont une source continue de misère et de paupérisme, l'immoralité et la dépravation dans les riches en sont une autre source qu'il importe aussi de fermer. L'absence de vertus et de christianisme dans les riches aboutit pour le peuple travailleur à un résultat analogue à celui de sa propre immoralité et de sa propre incrédulité, c'est-à-dire à son dépouillement, à son abaissement dans le bien-être et dans l'aisance. Et quand même, ce qui est faux, sa propre vertu et son propre christianisme lui seraient inutiles au point de vue de son bien-être, le pauvre serait encore souverainement intéressé à la vertu et au christianisme des riches : car l'influence chrétienne

dans le maître est, après sa vertu personnelle, la meilleure fortune de l'ouvrier.

Et pourquoi? demandez-vous. Comment cette fortune du pauvre cachée dans le christianisme du riche? Pour cette première raison d'abord, parce que le christianisme seul, règle générale, est capable de modérer et de contenir dans les princes de la richesse cette effroyable passion de posséder, qui fait les opulences tyranniques et oppressives des petits. Lui seul arrête efficacement dans les rois du monde financier les calculs égoïstes et les spéculations vraiment spoliatrices; entreprises innomées, capables de leur construire au jour et à l'heure, sans travail et sans sueur, des fortunes immenses bâties sur d'immenses misères. Cette considération est, au point de vue du bien-être général, de la plus haute portée économique. Car, qu'on ne s'y méprenne pas, ce sont ces aspirations sans limite de la possession, qui, à mesure qu'elles se développent en haut, font de plus en plus le vide en bas; pareilles à ces machines aspirantes qui enlèvent, avec l'air, aux animaux enfermés dans une sphère, la faculté de respirer et de vivre.

Je vous le demande, Messieurs, pour arrêter ou modérer l'essor de ces fortunes si fécondes en misères, et faisant grandir le paupérisme avec leur opulence, quels moyens avez-vous? Ferez-vous appel pour les contenir à la loi de probité et de justice? Mais qu'avez-vous à dire, si ces prospérités fabuleuses, si énormes qu'elles soient en elles-mêmes, n'ont failli ni à la probité ni à la justice? si ces fortunes gigantesques ont marché sur les lignes d'une inflexible équité, portées par le souffle de l'événement, précipitées par cette violence de désirs et cette vapeur de cupidité, qui peut bien être un crime au tribunal de l'amour, mais qui n'est nullement passible au tribunal de la justice? Invoquerez-vous, pour arrêter le progrès de ces opulences ruineuses, la loi des maximum? Poserez-vous devant leurs pieds une barrière, et sur leur tête un niveau despotique, disant aux riches : « Vous n'irez pas plus loin, et vous ne monterez pas plus haut? » Mais quand vous aurez parqué, comme des animaux sans raison, entre d'infranchissables frontières et sous d'inflexibles niveaux, ces cupidités frémissantes, alors que deviendra la

liberté? et la liberté disparue, que deviendra l'activité? et, avec l'extinction de l'activité, que deviendra le progrès du monde économique? Ah! laissez vos barrières et vos niveaux, qui ne seraient qu'un despotisme opposé à une tyrannie! Il n'y a qu'un frein ici capable de modérer ces brutales convoitises qui feraient entrer un royaume, un monde, si elles le pouvaient, dans la fortune d'un homme; ce frein, c'est celui de la parole évangélique acceptée par le disciple sincère et soumis de l'Evangile.

Ah! c'est ici surtout que ces paroles de Jésus-Christ, paroles si étonnantes sur les lèvres de l'amour, ont toute leur salutaire puissance pour enchaîner les tyrannies du riche et empêcher les servitudes du pauvre: Malheur à vous, ô riches! *Væ vobis divitibus*!... Malheur à vous, qui vous bâtissez sur une multitude de ruines des édifices de prospérité dont la splendeur insulte à tant d'humaines misères! Malheur à vous qui, sans pitié pour la détresse du pauvre, profitez de sa détresse même pour le rendre encore plus pauvre et le condamner pour toujours à l'enfer de la misère! Malheur à vous qui, pour réaliser au

détriment de tous les profits monstrueux, donnez la main à ces pactes honteux où l'opulence conspire avec l'opulence, et où la richesse fait alliance avec la richesse, pour faire tomber subitement le prix du travail, ou monter subitement le prix des subsistances, et par là accélérer la marche du paupérisme en multipliant le nombre et le dénûment des misérables!... Ah! Messieurs, croyez-le bien, jamais le riche instruit à l'école du Christ-Dieu, et entendant cette menace retentir dans sa parole d'amour, ne trempera dans ces complots que la justice humaine ne peut atteindre et que la voix de la vérité a droit de déclarer infâmes; puisque ce qui est au fond de ces marchés, c'est la ruine certaine d'un grand nombre, la misère de tout un peuple peut-être; et cela pour la prospérité et la fortune de quelques-uns!

Et non-seulement la parole évangélique produit dans le cœur du chrétien opulent ce premier effet salutaire au pauvre, en y enchaînant la passion immodérée de s'enrichir toujours davantage; elle y produit un autre effet plus salutaire encore. En fermant le cœur

du riche à la cupidité, elle l'ouvre à la libéralité; en y contenant la passion de posséder, elle y développe la sainte passion de donner. En brisant dans ceux qui possèdent le ressort de l'égoïsme, cause de tant de misère, elle ouvre ces sources profondes de la charité, d'où jaillissent tant de bienfaits sur ceux qui ne possèdent pas. Ainsi le Christianisme montre encore sous le ciel le spectacle de ces opulences bienfaisantes, n'ayant d'autre penchant que celui de se répandre, pour désaltérer toute soif, rassasier toute faim et combler tout besoin : fortunes généreuses créées pour être la providence des pauvres, se versant en intarissables secours : pareilles à ces vastes réservoirs où l'on amasse l'eau sur les hauteurs, afin de les mieux répandre à travers la cité.

Si je pouvais vous montrer, dans le rayon d'une même lumière, et vous faire contempler, dans l'horizon d'un même regard, ce que la sainte passion de donner, développée dans le cœur de l'humanité riche par la religion de l'amour, a pu faire dériver de libéralités, de bienfaits et de secours sur les générations soumises à l'empire de la misère : sans doute

votre âme serait transportée devant une vision qui vous représenterait, dans sa plus touchante et sa plus expressive image, cet amour divin dont le penchant, comme le rayonnement du soleil, est de se prodiguer à toute créature. Et, dans le ravissement sacré que vous donnerait un spectacle sans pareil, vous comprendriez pourquoi j'ai dit que, le Christianisme régnant en souverain sur le cœur de tous les riches, c'est la charité se versant avec tous ses bienfaits dans le sein de tous les pauvres ; vous comprendriez pourquoi j'ai dit que, si, par delà un certain cycle moderne, vous pouvez découvrir des pauvres, vous ne pouvez rencontrer du paupérisme ; vous comprendriez pourquoi, dans les siècles chrétiens, la misère, la hideuse misère apparaît comme un phénomène transitoire et accidentel, jamais comme un phénomène régulier, permanent et fatal, telle que nous la voyons aujourd'hui se produire à travers le luxe de la société moderne ; vous comprendriez, enfin, pourquoi l'un des remèdes les plus efficaces au paupérisme inouï qui déshonore la face brillante de ce siècle d'opulence, c'est l'influence chré-

tienne amassant au cœur des riches ces trésors de cet amour libéral, qui s'en va de ses dons enrichir toute misère.

Ah ! je le sais, et Dieu me garde de le taire, il est des riches qui, même sans avoir reçu le contact du Christ, portent dans un cœur naturellement chrétien cette surabondance de bonté expansive, qui l'ouvre comme de lui-même aux épanchements de la charité. Mais, osons le dire, les riches qui ont la charité sans avoir la foi sont l'exception, non la règle; tant le cœur, dans la plupart des hommes, est naturellement gangrené par l'égoïsme : tandis que, dans les hommes pénétrés d'un Christianisme sincère et profond, la charité libérale est la règle, non l'exception. Aujourd'hui encore, il est de ces demeures qu'habitent ensemble le Christianisme et la richesse, l'opulence et la vertu : ces demeures sont la maison et la providence des pauvres. Elles ressemblent à ces fontaines publiques où toute soif est admise à se désaltérer. Et, tandis que tel philanthrope, libre penseur et enrichi d'hier, laisse, peut-être, mourir de faim les ouvriers de sa fortune; le

digne et généreux héritier du patrimoine chrétien donne aux uns le travail, aux autres le secours, le bien-être à tous.

Ainsi, Messieurs, vous le voyez, d'un côté, brider les instincts cupides qui poussent à l'absorbation du bien-être fraternel, et, de l'autre, développer les instincts généreux qui poussent à la communication de la fortune personnelle : voilà ce que l'influence chrétienne met dans le cœur du riche pour être la providence du pauvre; voilà le remède qu'elle fait descendre, sans effort et sans bruit, du cœur ouvert de Jésus-Christ sur la plaie qui ronge la société moderne.

Ces deux effets produits par la force chrétienne en amènent un troisième, je veux dire le rapprochement affectueux entre le riche et le pauvre, la diminution progressive de cette séparation antisociale qui tient aujourd'hui à distance comme en deux camps deux armées ennemies, les possesseurs de la fortune et les esclaves de l'indigence. Séparation redoutable qui demeure au milieu de nous, comme le perpétuel péril de la société moderne. Avec le Christianisme régnant en

maître sur le cœur des riches, comme sur le cœur des pauvres, la séparation, comme fait général, ne peut plus exister. Entre les uns et les autres, l'union se fait dans le cœur d'un même Christ centre unique de tous, par l'hymen sacré du bienfait d'un côté et de la reconnaissance de l'autre ; et l'humanité heureuse et prospère dans son ensemble chante, sur l'abîme comblé de la misère et du paupérisme, l'hymne de la paix et de la fraternité.

Ainsi le Christianisme combat directement et efficacement les deux grandes causes qui agissent parallèlement et simultanément pour produire et perpétuer le paupérisme : la dépravation des pauvres et l'égoïsme des riches. Il y en a une autre que nous avons signalée tout à l'heure comme le point de départ historique du paupérisme dans les nations européennes, la destruction des institutions bienfaitrices et protectrices des pauvres. A quelque point de vue qu'on se place pour regarder et juger ce grand phénomène historique, le fait est là, brillant de sa clarté, et ne peut être nié. Partout où il est tombé, le grand arbre de l'institution monastique a ouvert, en tombant, des

puits profonds. Partout, en se retirant, chassés par des violences aussi antisociales qu'elles étaient antichrétiennes, les instituts religieux ont laissé un vide que rien depuis n'a su combler tout à fait. Et là surtout où l'on avait enlevé au peuple, avec les hommes qui le servaient, la foi qui le consolait, le peuple pauvre et déshérité se trouva sous le poids des mêmes souffrances et sous la tyrannie de la même misère, avec le secours et la consolation en moins, et avec la dépravation et le découragement en plus.

En attendant que Dieu suscite aux esclaves de la misère moderne des libérateurs plus puissants, qu'y a-t-il, à l'heure qu'il est, pour remplacer cette force et cette protection perdue ? Osons le dire avec une calme justice, le Christianisme, ici encore, a seul la puissance de se remplacer lui-même. Cet arbre protecteur de tant de souffrances populaires, le Christianisme, peut, dans une autre atmosphère et sous un autre soleil, le replanter de sa main et le nourrir de sa séve. Oui, cet arbre de la vie religieuse et cénobitique, renaissant et fleurissant dans des conditions nouvelles

pour les peuples de l'avenir, peut porter encore pour la société entière et en particulier pour les déshérités de ce monde, des fruits de vie et de salut ; il peut, pour sa part, aider à la grande solution que nous demandons en vain à des industries exclusivement matérielles et à des théories purement mécaniques.

Je n'ai pas à faire ici et ne ferai pas une apologie de l'institut monastique ; mais il ne se peut que je ne dise, sans doute au grand étonnement de nos doux et tolérants adversaires, que, même au XIXe siècle, et surtout au XIXe siècle, la vie religieuse est un appui social ; et, pour parler la langue du sujet, je ne crains pas de dire que le religieux, non le religieux dénoncé par une polémique sans justice, mais le religieux digne de son vêtement et de son nom, est une force économique, et qu'il contribue, dans sa part d'influence modeste, à la solution du problème qui nous occupe.

En effet, Messieurs, travailler beaucoup et dépenser peu, sera toujours économiquement un service social qui sert au pauvre, sans détriment pour le riche. Et le problème du pau-

périsme, vous en conviendrez, ne serait pas loin d'être résolu, si vous pouviez multiplier partout les hommes dont la vie réalise cette formule éminemment économique : produire le plus possible en consommant le moins possible ; faire beaucoup pour les besoins des autres en réclamant peu pour ses propres besoins. Eh bien ! Messieurs, il faut que vous consentiez à l'entendre, la vie religieuse ; dans sa pureté et dans son austérité, même la moins héroïque, c'est l'accomplissement de cette formule économique, jour par jour et heure par heure. Le bon religieux, qu'il cultive le champ, qu'il cultive l'âme ou qu'il cultive l'idée, est un producteur fécond et un consommateur sobre.

Vous n'exigez pas, sans doute, que pour être un producteur utile, il faille absolument travailler dans la filature ou la métallurgie, étirer le fer, fondre l'acier ou filer le coton. A ce compte, combien de nos agresseurs ne seraient eux-mêmes que de purs consommateurs ! Prenez-y garde, Messieurs, nous travaillons à maintenir et à élever la première de toutes les valeurs, la valeur humaine ; et si j'osais ici,

en un tel sujet, songer à moi-même, je vous demanderais si réellement vous acceptez pour un oisif et un simple consommateur celui qui, depuis quatorze ans, verse par sa sueur apostolique, sur le fond le plus intime de vos âmes, la meilleure séve de sa vie?

Et, à vrai dire, ce ne sont pas vos âmes seulement que nous avons, depuis dix-huit siècles, arrosées de nos sueurs; ce sont vos champs aussi fécondés pour la plupart par le travail monastique, et dont notre siècle recueille les fruits avec une fierté ingrate. Ah! s'il y avait dans les jugements de notre temps un reste de justice pour des institutions qui ont laissé dans le monde tant de vestiges éclatants : en voyant aujourd'hui briller au soleil les riches moissons de notre France moderne, ils reconnaîtraient ce que même notre agriculture doit à ces héroïques légions, qui ont défriché de leurs mains ces champs autrefois envahis par le désert. Ils reconnaîtraient que dans chaque motte de terre, que dis-je, dans chaque grain de poussière de ces champs tombés peut-être aux mains du libre penseur qui les outrage, il y a de la sueur et quelquefois même du sang

de ces moines, aujourd'hui si généreusement insultés par les fortunés qu'ont enrichis leurs labeurs. Et aujourd'hui encore, si un souffle de Dieu faisait renaître dans leur pureté primitive ces âpres soldats du travail, leurs austères mains et leurs fatigues généreuses, même au XIXe siècle, seraient encore les plus puissantes, pour reporter la vie et la fécondité dans ce qui reste par le monde de solitudes, de déserts et de stérilité.

Quoi qu'il en soit, ce qui est hors de doute, ce que personne n'a le droit de contester, c'est que le travail, le travail intellectuel, moral ou matériel, tient à l'essence même des instituts religieux. Nous sommes ici en pleine évidence des choses; et tout homme qui a une conscience est sommé par l'histoire de rendre ici témoignage à une vérité qui resplendit comme le soleil. Ah! si quelque jour l'oisiveté et la mollesse ont pu trouver leur place dans les demeures du travail et de l'austérité, c'est que là aussi se trouvait l'humanité; et que partout où il y a des hommes, les germes de la corruption peuvent, à la longue, se faire jour, même à travers la sainteté des institutions.

Mais, malgré des abus possibles, que la calomnie et la mauvaise foi savent exagérer à plaisir et étendre à l'infini, il n'en reste pas moins vrai que la vie religieuse en elle-même est la condition, l'état, la profession même du travail et de l'activité; c'est le serment fait devant le ciel et la terre, de travailler et de produire le plus possible pour le vrai bonheur de l'humanité.

Et en même temps que son serment oblige le religieux à embrasser tout le travail qu'il peut porter, le même serment, remarquez-le bien, l'oblige à s'abstenir de toutes les jouissances dont il peut se passer, et à laisser à d'autres cette part légitime qu'il pouvait réclamer. Ici, Messieurs, je sais jusqu'où vont, dans certains hommes, la tyrannie, l'entêtement et parfois la grossièreté du préjugé contemporain. Pour eux, chaque membre de tout institut religieux est pour le moins un millionnaire. Ils ont supputé, calculé, additionné, surtout ils ont multiplié. Vous ne leur ferez jamais croire que ce capucin qui passe dans la rue, les pieds nus, la tête nue et une corde aux reins, n'est pas riche de quelques millions,

et que sa consommation personnelle n'est pas en proportion de sa richesse évangélique. A ces austères critiques de l'absorption religieuse et de la consommation monacale, je n'ai qu'une réponse à faire : je leur demande, dans l'intérêt des pauvres, de consentir, seulement pour une année, à vivre à l'instar de ces millionnaires en froc, et de laisser tomber dans le sein des malheureux l'excédant de leur consommation !...

Tel est, Messieurs, l'homme religieux considéré au point de vue un peu inférieur de l'ordre économique. D'après sa loi fondamentale, il est voué à la production par le travail, et il est voué à la privation par l'austérité : il est, d'office et par état, ce que nous l'avons nommé, un producteur fécond et un consommateur sobre. Ah ! si le religieux prévaricateur se dérobe à sa loi ; s'il ment à sa vocation et viole son serment ; alors dénoncez-le, accusez-le, condamnez-le. Mais la règle, mais l'institution, qui elle-même et par elle-même, sans rien demander à vos gouvernements que l'air, le soleil et la liberté, réalise par son fonctionnement normal votre propre idéal, non, en vé-

rité, vous ne pouvez la condamner. O profonds penseurs, ô grands économistes, ô réformateurs du monde, ô vous qui appelez chaque jour, avec un bruit qui remplit la terre, le bien-être du peuple, le progrès économique et le progrès social, que trouverez-vous, je vous prie, qui réponde mieux à l'idéal que vous nous montrez et que vous prétendez atteindre?

A ceux qui, parmi vous, sont inquiets de trouver le point mystérieux où la population s'équilibre avec la consommation, je dirai : Que craignez-vous, et que demandez-vous? Vous craignez la surabondance et l'inondation de la vie humaine débordant outre mesure; et vous demandez à la loi politique, à la prudence humaine, au crime peut-être, d'arrêter ou de contenir ce torrent qui déborde? Et vous ne voyez pas que ce que vous demandez, le catholicisme le fait, et le fait par le plus noble et le plus fécond des moyens, par le double héroïsme de la chasteté et du dévouement mis au service des indigences matérielles ou des indigences morales ?

A ceux qui, parmi vous, voient avec une inquiétude plus grande encore le flot impé-

tueux des ambitions obstruant toutes les carrières, et courant effarées à la curéc de toutes les dignités honorifiques et de toutes les fonctions lucratives : oh! à ceux-là, je dirai : N'est-ce rien, à votre point de vue, d'arracher de cette arène ardente où les cupidités sont aux prises avec les cupidités et les ambitions avec les ambitions, n'est-ce rien que d'arracher quelques milliers d'ambitions et de cupidités de plus? Et pouvez-vous tant maudire ces hommes qui, comme vous, pouvaient être ambitieux et cupides, et que vous auriez pu rencontrer sur votre chemin sous un autre vêtement, comme des concurrents et peut-être des vainqueurs de votre propre ambition?

Et à ceux qui, parmi vous, nous montrent avec effroi la misère populaire montant, montant toujours comme une mer qui vient battre les rivages où ils ont bâti les palais de leur opulence ; à ceux surtout qui entendent avec une secrète épouvante le sourd murmure de ces foules de pauvres impatients de jouir, et ne sachant plus se résigner à la loi de la souffrance, à ceux-là je dirai : Pourquoi récusez-vous des légions de dévoués volon-

taires, qui, pour la plupart, courent par divers chemins à l'apaisement de ce murmure et au secours de ces misères? Pour un seul institut aujourd'hui consacré spécialement à l'œuvre de la prière, et qui souvent, même du fond de son cloître fermé au monde, trouve le moyen d'y faire arriver le bienfait de son travail, combien, parmi ces soldats du Christ, ont pour vocation propre d'attaquer et de vaincre, dans ces diverses sphères, avec la spécialité de leurs armes, toutes les spécialités de cette misère? Que font, après tout, la plupart de ces hommes dénoncés chaque jour au peuple par des ambitions jalouses et des haines intéressées, comme les plus redoutables ennemis du peuple? Les uns travaillent à vaincre ses passions par la puissance de la parole, les autres à soulager ses douleurs par la puissance de la charité. D'autres instruisent vos enfants, d'autres consolent vos prisonniers, d'autres vos forçats, d'autres vos aliénés; et ils vous soigneront peut-être un jour vous-même, vous leur détracteur, au fond d'un hôpital de fous!

Et quand même les ordres religieux ne

rendraient pas à la cause du peuple d'autre service, n'est-ce donc rien, pensez-vous, qu'une pauvreté volontairement embrassée et vaillamment supportée? N'est-ce rien, pour l'honneur de l'humanité et la consolation des petits, que cet exemple d'héroïque abnégation donné aux déshérités de la fortune par des hommes dont plusieurs, sortis des range de l'opulence; eussent pu donner au monde des exemples bien différents? N'est-ce rien de montrer aux pauvres, unie à la sainteté, au talent et quelquefois à la distinction, cette pauvreté dont ils souffrent et dont ils rougissent, transfigurée dans un rayon tombé du visage de Jésus-Christ? Ah! Messieurs, même sans tenir compte du secours matériel que l'institut religieux peut préparer aux pauvres, vous ne comprendrez jamais le soulagement que peut éprouver le fils de l'humble travailleur, en voyant passer devant lui le fils d'un grand seigneur couvert du vêtement de la même humilité. Non-seulement il apprend de lui que l'homme peut faire beaucoup en vivant de peu; mais il apprend de sa vie entière, il lit écrite sur son

vêtement la leçon généreuse de la privation, du dévouement et du sacrifice volontaires; il apprend de lui surtout ce qui le relève de son abjection devant le ciel et la terre, à savoir, qu'on peut porter sous le vêtement d'un pauvre, avec la noblesse de la sainteté, un âme de héros et un cœur de roi.

Telle apparaît la vie religieuse au XIXe siècle, en face de l'économie moderne appliquée à la solution du problème social soulevé par le paupérisme. Loin d'être une cause d'appauvrissement et un danger pour la prospérité sociale, elle peut être encore aujourd'hui, même dans les conditions amoindries que les temps nouveaux lui ont faites, une force pour la vraie richesse et une protection pour la misère. Enchaîner beaucoup d'hommes vertueux et forts sous la double loi du travail qui produit et du sacrifice qui s'abstient; vouer tous ces hommes avec toute leur puissance au perfectionnement moral et au soulagement matériel de tout ce qui souffre des misères de l'âme ou des misères du corps; donner à tous, aux riches et aux pauvres, à ceux qui possèdent la richesse et

la jouissance, comme à ceux qui convoitent l'une et l'autre, le spectacle d'un renoncement magnanime : non, croyez-le bien, quoi qu'en dise un génie menteur et calomniateur, cela ne sera jamais ni nuisible, ni iuutile à l'humanité. Ceux qui travaillent à retrancher de la société ces libres dévouements que le Christ met au service de toutes les misères, sont deux fois aveugles et deux fois coupables, ils vous demandent d'ôter des consolateurs à la souffrance et des forces à la patrie; et ils creusent plus profond l'abîme qu'ils prétendent combler.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, prêtres ou laïques, réguliers ou séculiers, ouvriers ou soldats, fils des princes ou fils du peuple, nous avons tous, non-seulement dans l'ordre moral, religieux et social, mais aussi dans l'ordre économique et matériel, notre fonction à remplir. Tous nous avons, plus ou moins, la double vocation du travail et du renoncement, du travail qui produit et du renoncement qui s'abstient. Ces deux fonctions qui n'en font qu'une, et dont le peuple doit recueillir le bénéfice fraternel, qui nous donnera de les

remplir avec une énergie qui ne se démente pas et un courage qui ne se lasse pas? O Sauveur Jésus! vous êtes la richesse en substance; vous êtes la vérité et l'amour en essence, donnez-nous à tous, avec ces deux choses, l'or pur des vertus chrétiennes; faites-nous tous riches de ce capital divin; et puisse ce trésor des vertus tombé de votre cœur dans notre cœur, devenir le bien-être des peuples, l'apaisement de toute faim et, s'il se peut, ô mon Dieu, l'extinction de toute misère.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LE TRAVAIL CHRÉTIEN DEVANT L'ÉCONOMIE

Messieurs,

Nous avons montré, dans notre dernière conférence, comment le Christianisme réagit efficacement contre les grandes causes qui produisent au milieu de nous ce phénomène redoutable, le paupérisme. Laissant de côté les mille affluents qui viennent se verser au grand fleuve, nous avons indiqué les trois sources principales de nos misères contemporaines : la destruction des institutions protec-

trices des misérables ; la substitution des opulences égoïstes à la richesse des anciens jours, qui fut dans son ensemble, malgré des abus partiels, généreuse et libérale ; enfin la dépravation morale du monde des travailleurs, source la plus large et la plus actuelle du paupérisme moderne. Le Christianisme ferme ces trois sources. Il garde la perpétuelle puissance de créer dans l'âme du peuple, avec les vertus qu'il inspire, l'épargne, mère du bien-être populaire ; il bride dans l'âme des riches les cupidités égoïstes et y développe la sainte passion des libéralités volontaires ; et lui seul peut se remplacer lui-même en créant, dans des conditions nouvelles, les institutions qui réalisent ces deux choses économiquement désirables, le travail qui produit et l'austérité qui s'abstient.

Ainsi, vous l'avez compris, le Christianisme, par des procédés d'une simplicité divine, résout le grand problème de la misère : tout en maintenant l'honneur de la pauvreté et proclamant l'inévitable nécessité des pauvres, il tue par son énergie propre le monstre du paupérisme ; et malgré le malheur des temps, je

ne crains pas de l'affirmer, si nous portons, nous, société moderne, à notre flanc gangréné la lèpre du paupérisme, c'est que nous ne sommes pas assez chrétiens.

Mais le Christianisme, même avec sa divine énergie, ne fait pas ce miracle sans le concours de l'énergie humaine. Pour produire la richesse et anéantir le paupérisme, lui aussi doit employer ce que je nomme ici l'instrument économique par excellence, *le travail* de l'homme. Le travail est la source de la richesse; il est le nerf et l'impulsion de la vie économique. L'importance des échanges, la fluctuation du numéraire, la hausse ou la baisse de la valeur, libre échange ou protection, tout cela est secondaire. Ce qui décide tout, c'est le travail ; et volontiers je dirai avec un économiste : « L'essentiel est de travailler ; là est le « secret de la richesse et de la prospérité des « nations. »

Le travail : mot, pour les temps modernes, plein d'énigmes, de mystères et de menaces ! Le travail : un de ces mots qui ont eu, dans nos dernières crises, la force d'émouvoir le monde, et qu'on retrouve plus ou moins au fond de

toutes les questions soulevées par le vent des temps nouveaux. Droit au travail; Organisation du travail; Rémunération du travail; Association du travail; Diminution du travail : tous ces mots ont passé avec éclat dans le bruit de nos tempêtes; comme pour mieux montrer que le grand problème de l'époque est posé devant nous par le monde des travailleurs. La question du travail tient, en effet, par son fond, à la question du paupérisme. Le paupérisme est notre blessure; pour la guérir, il y faut porter l'instrument du travail. Le travail est la force productrice que l'homme porte dans son intelligence et sa main pour achever avec Dieu les créations de Dieu.

Mais, autant ce mot est pour l'avenir un mot décisif, autant il importe de ne pas se tromper sur le sens qu'il exprime. Il y a une idée et une pratique fausses du travail, qui compliquent le problème au lieu de le résoudre; c'est l'idée et la pratique du travail antichrétien. Il y a une idée et une pratique vraies du travail, qui doivent amener sans secousse violente une solution pacifique; c'est l'idée et la pratique du travail chrétien. De quel côté doit pencher

l'économie pour résoudre d'une manière décisive le problème des temps modernes? C'est ce que nous allons examiner.

I

Et d'abord, Messieurs, ce qui importe ici avant tout à la solution que notre siècle attend, c'est l'*idée* et la notion du travail. Le travail mal défini, le travail mal compris, est un obstacle insurmontable aux solutions que nous cherchons.

L'idée du travail est une idée essentiellement radicale, simple, primitive, fondamentale. Trompez-vous sur cette notion élémentaire, vous faites dévier de sa route cette grande puissance qu'on appelle l'activité humaine ; vous ébranlez l'arbre fécond qui doit donner ses fruits à l'humanité heureuse ; et, en arrachant une de ses plus profondes racines, vous ouvrez sous vos pieds un abîme qui peut tout engloutir. Rien ne remue le monde et ne le menace des grandes catastrophes, comme le

déplacement ou l'ébranlement des idées élémentaires, fondements éternels où viennent s'appuyer les constructions qui durent et les institutions qui produisent.

Messieurs, j'ai quelque honte de le dire; mais c'est un devoir de le proclamer : ces idées élémentaires, nous avons tenté de les déraciner; ces éternels fondements, nous avons essayé de les ébranler. Fils de mon siècle, heureux et fier de tout ce qui l'élève et l'honore, je voudrais pouvoir taire ce qui l'abaisse et le déshonore. Mais il faut oser dire toute la vérité à son siècle, fût-ce même la vérité impopulaire. Il faut donc le rappeler ici, cet égarement de l'esprit humain, qui marquera d'un signe sinistre l'histoire de nos aberrations : on a dénaturé parmi nous même la notion du travail, notion pourtant si rayonnante de sa propre clarté et si profondément ancrée dans l'intelligence des peuples.

Le travail implique, dans toute langue humaine, l'idée d'une difficulté à vaincre, d'une fatigue à supporter, d'une douleur à souffrir. Depuis six mille ans, l'homme apparaît le corps penché sous le fardeau et le front inondé

par la sueur de son travail. Mais voici que, soixante siècles passés, des réformateurs inouïs sont venus, et nous ont dit : Si le travail est douloureux, s'il brise le corps et exténue la vie, s'il implique la souffrance enfin, les constitutions sociales en sont la cause. A la lumière d'une philosophie nouvelle, et au flambeau de la foi rajeunie, le travail va perdre de jour en jour son austère physionomie ; il va sourire avec grâce au soleil des temps nouveaux, et, de répulsif qu'il était, devenir attractif. Le temps n'est pas éloigné, où le travail qui se traîne en gémissant dans la douleur, et trempant la terre de ses larmes, prendra tout à coup des charmes inconnus ; et il ira se confondant et s'identifiant de plus en plus avec le plaisir : le plaisir, ce roi du nouveau monde, attirant à lui avec des chaînes de fleurs les générations futures vers l'Éden de l'avenir.

On est revenu généralement de cette idylle sociale qui nous montrait le travail parfumé comme en un jour de fête, se jouant sur les champs en fleurs, à travers les lis et les roses de ce terrestre paradis, devenu pour l'hu-

manité le vrai et l'unique paradis. Tous aujourd'hui, sauf peut-être quelques rares échappés du phalanstère fouriériste, tous conviennent que le travail est austère, et que, s'il veut nous produire des roses, force lui est de commencer par toucher aux épines. Toutefois, il faut bien le reconnaître, le passage de ces théories où le sensualisme déborde de toutes parts a plus ou moins altéré dans l'intelligence l'idée du travail : il a déposé dans les âmes je ne sais quoi de corrupteur, qui amollit les caractères avec les volontés, et détruit graduellement avec l'énergie des travailleurs le nerf même du travail.

Ce que produirait dans l'humanité réelle un travail ainsi conçu et ainsi pratiqué, il n'est pas bien difficile de le deviner : il produirait ce qu'il coûte, c'est-à-dire *rien*. Un peuple de travailleurs, formé à une telle école, pourrait bien s'asseoir avec ses désirs affamés au festin du bien-être une fois dressé devant lui ; mais lui-même ne le dresserait pas de ses mains. Il saurait consommer, il ne saurait pas produire ; il saurait jouir, il ne saurait pas travailler dans le vrai sens de ce mot. Il serait

radicalement incapable de réaliser rien de grand et de fécond; car devant toute chose grande et féconde, il y a une difficulté; et, dans le fond de la difficulté, il y a pour celui qui entreprend de la vaincre une souffrance proportionnelle à elle-même. Le travail qui la fuit ne se couronnera jamais de la gloire de ses œuvres : fût-il le génie lui-même, il se consumera tout entier dans le facile et le vain. Au lieu de triompher de la nature, c'est la nature qui triomphera de lui; et l'humanité gouvernée par la loi du travail sans efforts ou, comme on disait naguère, du travail *attrayant*, montrerait sous le ciel ce spectacle honteux, un peuple qui ne fait rien, un peuple *fainéant*.

Que dis-je? le travail ainsi conçu, ce ne serait pas seulement la stérilité, ce serait la dégradation : ce serait la chute de la civilisation dans l'opprobre de l'état sauvage. Oui, Messieurs, le dernier mot du travail ainsi pratiqué, si vous voulez le savoir, vous le trouverez écrit au fond des déserts, sur le front de l'humanité dégradée et avilie. Le voyez-vous d'ici, cet homme au regard farouche, étendu là-bas au soleil, comme l'animal qui se couche

et dort après avoir mangé sa proie? Pourquoi cette torpeur et cette indolence? Pourquoi cette imprévoyance stupide et ce lâche repos? Pourquoi cette indigence même des plus vulgaires ressources de la vie, devant cette riche nature qui semble l'inviter à vaincre ses résistances pour lui prodiguer tous ses trésors? Voici tout le mystère : l'homme vaincu par sa propre mollesse ne sait plus vaincre la difficulté; le besoin seul, et le besoin présent, le pousse à chercher sa proie, et, s'il le faut, même à l'arracher au tigre rugissant. Mais sa faim assouvie, il s'endort pour s'éveiller demain aussi misérable qu'aujourd'hui, n'ayant d'autre richesse et d'autre propriété que le souffle du désert, le rayon du soleil et l'onde du grand fleuve.

Tel est l'extrême aboutissement du travail sans difficulté, sans fatigue et sans douleur; c'est la négation même du travail, et, avec l'extinction du travail, c'est la mort de la civilisation. Rien donc, vous le voyez, n'importe plus au point de vue économique et social, que de bien entendre comment le Christianisme, d'accord avec le bon sens de l'huma-

nité, maintient dans les peuples la vraie notion et la vraie pratique du travail.

Les théories humanitaires qui faussent la notion du travail humain se rencontrent à ce point commun, la négation de la chute. Pour elles, le monde moral et le monde social, comme le monde sidéral, est une immense harmonie ; au sein de cette harmonie universelle que troublent seules les institutions humaines et les constitutions sociales, l'homme est appelé à déployer sans efforts et sans douleur l'harmonie particulière de ses propres facultés. Son travail doit être comme l'épanouissement d'une fleur, l'expansion spontanée de ses puissances natives. De là, dans tous les mouvements de la vie, cet universel laisser-aller, où les hommes doivent sans efforts produire tous les miracles et enfanter tous les chefs-d'œuvre.

Telle n'est pas l'idée du travail que se forme un chrétien. Lui croit à une perburbation primitive. Dans la lumière qui jaillit de la chute, il découvre la vraie physionomie du travail, et il en accepte l'inéluctable loi : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, *in sudore vultûs tui vesceris pane*. Cette parole, tombée

sur le berceau de l'homme, proclame à jamais la loi souveraine de sa vie, et la première condition de tout travail fécond. Ouvrir le sillon par la fatigue de son effort, et l'arroser par la sueur de son front; telle est à jamais pour lui la nécessité de son travail.

Dès lors, le chrétien échappe à la contagion des doctrines menteuses qui trompent le peuple travailleur, en retranchant du travail ce qui est son essence même, à savoir, un obstacle à renverser, une difficulté à vaincre. Le travail embaumé de parfums et couronné de roses, que nous vantaient les adorateurs du Dieu-plaisir, pourra séduire encore peut-être quelques déshérités de la vraie doctrine; le chrétien, jamais. Lui, l'a vu austère et douloureux, gravé sur le visage d'Adam; il le reconnaît au sillon de la fatigue et au stigmate de l'anathème. Car, pour mieux consacrer cette loi du travail austère et douloureux, le Christianisme y montre à tout chrétien le contre-coup d'un châtiment qui nous a frappés au commencement. Le travail est une souffrance, parce que le travail est une peine, un châtiment héréditaire d'un crime de famille

et d'une prévarication solidaire. Manifestement, le travail vu à la lueur de la chute porte ce caractère : « Parce que, contre ma volonté, « tu as voulu jouir, tu souffriras ; ton châtiment suivra ta faute ; tu mangeras ton pain « à la sueur de ton visage. » Et la femme complice de la prévarication sera associée au châtiment. L'homme connaîtra le travail de la terre, la femme le travail de l'enfantement, l'un et l'autre le travail douloureux. Ces deux lois désormais irrévocables, travailler dans la fatigue et enfanter dans la douleur, poursuivront d'espace en espace et de siècle en siècle, comme un légitime châtiment, l'humanité prévaricatrice, sur la terre de son exil et à travers la vallée de ses larmes.

Or, cette forte et virile conception du travail une fois acceptée, qui ne voit qu'elle est, pour la production de la richesse et pour l'affranchissement de la misère, d'une portée immense ? Le chrétien, pénétré de cette mâle doctrine, est prêt à l'âpre épreuve de sa vie ; il accepte, avec le travail, la souffrance sa compagne de voyage et sa sœur d'origine, issue du même père et de la même mère com-

plices d'une même prévarication. Pour lui, travailler c'est faire effort; travailler c'est combattre; travailler c'est vaincre; et, selon le beau mot d'un auteur, « le travail est une victoire remportée sur la parcimonie de la nature. » Dompteur de la nature, vainqueur de la matière par un âpre combat, voilà le travail fécond, producteur de la richesse et rédempteur de la misère. Aussi l'obstacle, au lieu de l'arrêter, le précipite; au lieu de le décourager, l'exalte; et, au lieu de briser ou de relâcher son énergie, il la fortifie et en tend tous les ressorts. Face à face avec la nature à dompter et avec la matière à vaincre, il se sent un conquérant; et, soldat de cette humanité militante, il dit : Allons; allons renverser l'obstacle; allons briser la difficulté; allons contraindre la nature à nous rendre les armes; allons, à force de luttes persévérantes et d'efforts héroïques, lui arracher avec ses trésors notre pain de chaque jour; allons apprendre à la terre envahie par les ronces à se vêtir de moissons; allons forcer la stérilité à devenir la fécondité même.

Ah! Messieurs, quand un peuple tout entier

a soumis sa vie à l'empire de cette austère doctrine, qui nous dira ce qu'elle peut pour le précipiter dans la voie de ses légitimes progrès? Que ne pourra pour féconder la terre, dompter la nature et enrichir l'humanité, ce peuple qui marche au travail comme le soldat à la guerre, qui monte à l'assaut des forces hostiles que lui oppose la nature, comme le guerrier monte à l'assaut des citadelles que lui oppose l'ennemi; qui accepte, pour féconder les champs, ce que le soldat accepte pour détruire des cités, la fatigue, la souffrance et quelquefois la mort? Qui empêchera un tel peuple, pénétré d'une telle doctrine, de multiplier les miracles, miracles du génie ou miracles de l'industrie? Qui lui interdira de montrer sous le ciel, par des œuvres aussi fécondes que splendides, ce que peut le travail de l'homme coopérant aux créations de Dieu?

II

Mais, Messieurs, il y a, dans le problème du travail, quelque chose qui est encore plus

décisif peut-être que la définition que l'on en donne et que l'idée qu'on s'en fait, c'est le but qu'on lui assigne. Et c'est ici qu'un abîme immense sépare, dans la théorie et dans la pratique, le travail chrétien du travail antichrétien.

Nous venons de le voir, le travail, dans sa notion essentielle, se résout par ce mot, *l'effort;* un effort de l'homme pour vaincre une résistance de la nature, voilà le travail. Mais pourquoi l'homme doit-il faire effort? En d'autres termes, pourquoi l'homme doit-il travailler? Grande question. Consultez la plupart des économistes, dont le verbe incarné ne gouverne pas la pensée; lisez leurs livres, écoutez leurs discours : tous aboutissent à cette étrange formule, dont ils font comme l'abrégé de la science économique : l'homme travaille pour jouir. L'homme a des besoins; la satisfaction donnée à ses besoins, c'est la jouissance : or, ce qui donne à l'homme le moyen de satisfaire ses besoins, et, par là, de se créer la jouissance, c'est le travail. Donc *travailler pour jouir;* telle est, sous des formules infiniment variées, la pensée identique

qui est au fond de toute économie antichrétienne.

Et, veuillez le remarquer, cette destination assignée au travail de l'homme par les théoriciens et les praticiens de l'Économie antichrétienne, naturaliste, panthéiste, athée, matérialiste, n'est pas, de leur part, une pensée de fantaisie, une opinion de hasard; c'est le résultat logique de toutes nos grandes erreurs sur l'homme, sur ses origines, et sur ses destinées. Si l'homme n'est qu'un animal perfectionné, ou une machine organisée; si la matière le gouverne et ses instincts le mènent; si son devoir n'est qu'un fantôme abstrait et sa conscience un spectre vide : il est évident que pour lui le travail, s'il est encore un effort, n'est plus qu'un effort pour saisir sa proie et assouvir sa faim, c'est-à-dire un effort pour jouir. Si toute la destinée de l'homme s'accomplit et se conclut sur la terre, et s'il ne cherche plus haut et plus loin un autre bonheur que celui qu'il touche; comment supposer que l'homme fasse un effort quelconque, un effort de nerfs, de muscles ou de volonté, dans un autre but que pour se satisfaire?

Comment concevoir, comment expliquer qu'il poursuive de labeur en labeur, c'est-à-dire de fatigue en fatigue, autre chose que la jouissance et encore la jouissance? Aussi les doctrines ont-elles produit leur fruit, et la théorie n'a pas tardé à engendrer la pratique. Cette formule, *travailler pour jouir*, sortie du fond de toute la philosophie antichrétienne comme une tige de sa racine, a passé du livre des savants dans l'âme des travailleurs; et elle y développe des tendances dont il faut mesurer la portée et montrer l'aboutissement.

Je pourrais, en vous révélant ce que renferme cette formule désastreuse, vous montrer où elle nous conduit philosophiquement, moralement, socialement.

Philosophiquement, cette formule est un démenti insolent à force d'être absurde, infligé à la nature de l'homme et à l'essence de sa vie. Elle proclame la jouissance comme l'unique mobile de l'effort et l'unique ressort de l'activité; elle suppose que l'homme n'a d'autres besoins que les besoins matériels; elle reproduit dans le domaine propre du travail l'injure que toute économie matérialiste

fait à la nature humaine, elle oublie l'homme et elle ne voit que l'animal.

Moralement, la formule *travailler pour jouir* est la négation de la vertu et de l'ordre moral. Rien pour le devoir; rien pour la conscience; rien pour le sacrifice : tout pour la jouissance. Avec cela, si vous pouvez, ô grands maîtres, sauvegardez dans les travailleurs l'honneur de la vertu et la gloire de l'ordre moral!

Socialement, le *travail pour jouir* est une formule de servilisme; c'est une extension de la formule de l'antique esclavage, *travailler pour vivre*. L'esclave du paganisme antique, c'était l'animal raisonnable obtenant d'un maître, en échange de son travail, la faculté de vivre. L'esclave du paganisme nouveau obtient d'un autre maître la faculté de jouir. Le maître pour lequel il travaille s'appelle le plaisir; et ce maître lui dit: Travaille pour moi, pour moi seul; je te donnerai la jouissance. Je le demande, où doit aboutir, dans l'ordre social, cette tendance essentiellement dégradante? A la barbarie; plus bas encore, à cet état encore plus ravalé dont nous venons de parler. Le sauvage, lui aussi, travaille pour

jouir; la proie du jour trouvée, la jouissance possédée, il a touché au terme de ses ambitions ; la raison de son effort a cessé d'exister, et toute son énergie se détend avec sa faim qui s'apaise.

Je néglige ces considérations pour demeurer à notre point de vue spécial. Et il me semble que déjà vous pouvez entrevoir où, même économiquement, doit conduire un peuple, la pratique universelle de cette formule, philosophiquement, moralement et socialement désastreuse. Au bout de cette formule, il y a le relâchement de toutes les énergies humaines; il y a l'affaiblissement inévitable de toutes les puissances productives; et, comme terme fatal, la stérilité et la misère.

Oui, Messieurs, même en laissant de côté toute considération d'un ordre supérieur, j'affirme, sans crainte d'être démenti par un homme qui n'est pas fou : le *travail pour jouir*, c'est le coup le plus mortel porté à la production; c'est le ver rongeur de l'économie moderne. Lorsque je donne à mon travail un but supérieur ; lorsque je verse ma sueur avec une autre ambition que de préparer aujourd'hui ma jouissance de demain; lorsque j'accepte

mon travail comme l'accomplissement de mon devoir et une loi de ma vie : oh! alors, je comprends que la raison de travailler et de produire me demeure aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui. Que la jouissance vienne ou qu'elle fuie devant ma vie laborieuse et ma course fatiguée, je travaillerai toujours. Dussé-je ne pas jouir du fruit de mon labeur; dussé-je ne pas recueillir de mes mains les moissons semées dans le sillon arrosé par mes sueurs : je n'en ouvrirai pas moins le sillon et n'en jetterai pas moins par mon travail présent la semence de l'avenir; parce que travailler c'est mon devoir, travailler c'est ma vocation, travailler c'est ma vie.

Mais supprimez dans l'action du travail cette raison de perpétuelle activité et de fécondité constante; bornez sa destinée à ce but misérable et effroyablement ravalé, *jouir* : alors, je le demande, le moyen de jouir une fois acquis, où sera la raison de travailler encore? A quoi bon les moyens, si ce n'est pour conquérir la fin? Et la fin conquise, que me demandez-vous de chercher par delà?... Vous

dites : — La production, toujours la production; la richesse, toujours la richesse. — Écoutez ce que peut votre doctrine pour anéantir l'une et l'autre. Vous m'avez dit : — Travaille *pour jouir;* la jouissance est la raison de ton travail, car elle en est la fin : travaille pour t'enrichir; le travail a pour but la création de la richesse. — Eh bien! moi, j'ai conquis la richesse, et la richesse m'a créé la jouissance. Alors pourquoi travailler? Pour enrichir mes enfants? Mais mon travail l'a fait d'avance; il a enrichi avec moi-même les héritiers de mon nom; et j'ai dressé de mes mains le festin de ma postérité. A d'autres de demander au travail la faculté de vivre et le droit de jouir; à nous de trouver dans le repos et la jouissance le bonheur préparé par le travail et la douleur!

Ainsi, vous le voyez, la formule, *travailler pour jouir*, brise, à une heure de la vie, la force productive ou la condamne à l'inertie. Elle retire du grand mouvement qui crée la richesse les forces même les plus vives et les activités même les plus intelligentes; elle aboutit à faire des travailleurs portés au som-

met de la fortune par un souffle heureux, des consommateurs scandaleux ou des oisifs illustres.

Ces travailleurs repus ne travaillent plus, ils jouissent; ils ne produisent plus, ils consomment; leur repas est dressé, ils l'absorbent; et, selon ce mot vulgaire si étrangement expressif, leur fortune est faite, ils la *mangent*. Calculez combien, à l'heure qu'il est, combien il y a d'hommes forts qui, grâce à cette formule malheureuse, désertent le champ du travail, pour s'endormir dans un superbe loisir, et savourer avec la volupté du repos les enivrements d'une jouissance stérile; vous en serez effrayés. Ne dites pas que ces hommes reportent sur le travail de l'intelligence l'énergie que ne réclame plus le travail du corps. Ces favoris de la jouissance s'affranchissent à la fois et de l'un et de l'autre : sous leur vêtement soyeux et sur leur char doré, ils demeurent ce qu'ils sont, des nullités brillantes.

Et tandis que les parvenus montrent, en haut, le spectacle d'une oisiveté opulente et d'une stérilité magnifique; en bas, le travailleur pauvre, s'inspirant du même principe,

donne un spectacle encore plus désolant; il dévore; il dévore tout ce qu'il a, et même tout ce qu'il n'a pas, avec l'avidité intempérante d'un famélique. Pour lui, la jouissance est au bout du travail. De par l'autorité de l'Économie matérialiste, il n'y peut voir autre chose : le travail est pour la jouissance. Le travail fini, que peut-il vouloir, lui aussi, lui surtout, si ce n'est de jouir, de jouir bien vite, de jouir, non pas demain, mais aujourd'hui? Que lui parlez-vous d'attendre? Attendre! et pourquoi attendre? Il a trouvé ce qu'il faut pour jouir; il jouira.

Il en est ainsi; cette doctrine effroyable, en descendant au cœur des masses, y développe, dans des proportions monstrueuses, la frénésie de la jouissance. Et plus l'ouvrier veut jouir, moins il veut travailler : si bien que l'économie souffre deux fois, et de tout ce qu'il dévore, et de tout ce qu'il ne produit pas.

Le résultat le plus redoutable de cette théorie et de cette pratique du travail, ce n'est plus seulement le coup porté à la prospérité économique; c'est la menace des convulsions sociales toujours suspendue sur nos têtes;

c'est l'explosion du volcan révolutionnaire toujours prêt à éclater sous nos pieds. Qu'arrive-t-il, en effet, dans les populations gouvernées par cet effroyable principe? Ce qui arrive, est-ce que vous ne le devinez pas? Au premier obstacle qui arrête, avec le mouvement des affaires, la marche du travail, on voit passer menaçant tout ce peuple aussi incapable de prévoir qu'impatient de jouir. Le premier jour sans salaire laisse affamées et frémissantes toutes ces multitudes qui pratiquent la formule fatale : *travailler pour jouir;* et l'on entend retentir à travers les grandes cités ce murmure populaire, pareil à un roulement de tonnerre qui annonce l'orage : *vivre en travaillant ou mourir en combattant; du pain ou la mort!*

Pourquoi s'étonner de ces menaces populaires et de ces explosions sociales? D'où viennent-elles, si ce n'est de la concupiscence surexcitée par ces théories si fécondes en révolutions? On a travaillé pour jouir; on a dévoré tous les fruits du travail à mesure qu'ils naissaient : un jour, le travail fait défaut, un seul jour; et le lendemain, c'est la misère;

le lendemain, c'est la famine; le lendemain, ce sera peut-être un écroulement s'ajoutant à tant d'autres écroulements, une tempête succédant à tant d'autres tempêtes.

Oh! que la théorie et la pratique du travail chrétien est bien autrement conservatrice, sociale et économiquement productive! Pour nous, chrétiens, le travail sans doute est un moyen de vivre, et, dans une mesure, un moyen de jouir. Mais là n'est pas tout son but, et toute sa destinée. Pour moi, le travail est une loi; le travail est une fonction; le travail est un perfectionnement de ma vie. Le travail, c'est ce qui donne à mon intelligence sa splendeur, à mon corps son élasticité, à mon âme sa grandeur, à ma volonté son énergie, à ma virilité enfin sa royale couronne. Loi si souveraine, fonction si nécessaire, devoir si radical, que je ne puis m'y soustraire qu'en me dégradant, et en me châtiant d'un supplice plus intime et incomparablement plus douloureux que mon travail lui-même.

Avec cette fin sublime donnée à mon activité laborieuse, mon travail se transfigure à mes yeux, et il se crée à lui-même des ambi-

tions supérieures. Alors, l'idéal de ma vie n'est plus cet idéal vulgaire rêvé par les chercheurs d'or et les faméliques de la jouissance : travailler pour jouir, amasser pour consommer ; faire sa fortune en dix ans par un opiniâtre travail, pour se reposer trente ans dans une oisiveté stérile. Riche ou pauvre, qu'importe ! je travaillerai, parce que travailler est mon devoir de demain, comme mon devoir d'aujourd'hui ; je travaillerai, parce que l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler, selon le beau mot de l'Écriture. Si je me suis créé, à force de labeur, le nécessaire de la vie et un rempart contre la faim, ce n'est pas pour ensevelir toutes mes énergies dans un stérile repos et une molle opulence ; c'est pour les retourner vers des sphères plus élevées et de plus nobles fonctions : pour moi, le travail succédera au travail, comme le jour au jour et le devoir au devoir. Adorateurs de la jouissance, travaillez pour jouir ; travaillez pour vous repaître, si ce n'est pas pour vous dégrader et vous avilir : moi, je travaillerai pour ajouter, si je le puis, au progrès de l'humanité le progrès de ma propre vie.

Ainsi la société entière recueille jusqu'au bout les fruits de ces vies soumises à la loi du travail chrétien ; vies toujours fécondes, qui produisent en toutes saisons, et quelquefois font éclore, même à l'heure du déclin, leurs plus riches moissons ; pareilles à ces arbres forts qui versent à un automne tardif, dans des fruits plus suaves, la meilleure part de leur séve.

III

Il y a dans le travail chrétien une troisième chose qui en explique la puissance productive et la valeur économique, c'est le *ressort* qui le fait mouvoir.

Le travail tel que le pratique le matérialisme, le travail ayant pour fin la jouissance, ne peut logiquement avoir qu'un ressort, et ce ressort c'est l'*égoïsme*. Vous avez beau envelopper de formules généreuses et de mots magnifiques le fond de la doctrine, vous ne pouvez empêcher cette invincible concaténation où les

choses se tiennent, comme les anneaux d'un infrangible diamant : la jouissance pour but, c'est l'égoïsme pour ressort. La jouissance donnée pour fin au travail emprisonne toutes les ambitions du travailleur dans la froide et solitaire enceinte de la personnalité. Lui demander de regarder plus loin et de viser plus haut, c'est l'enfermer lui-même dans une contradiction ironique.

Les théoriciens du travail pour jouir l'ont si bien compris, qu'après avoir posé la jouissance comme but, force leur fut de réhabiliter l'égoïsme comme ressort. Ils ont dit gravement, et sans rougir, des paroles comme celles-ci : « Nous ne détruisons pas l'égoïsme, nous le sanctifions; au lieu de le flétrir, nous le couronnons. » Ah! qu'ils le couronnent ce roi, le seul digne de régner dans cet empire du travail tel que voudrait le faire une Économie barbare, l'égoïsme, c'est-à-dire le despotisme en essence ; l'égoïsme, ce tyran naturellement farouche et froidement cruel, qui, bien loin de songer à nourrir les autres de sa propre substance, ne songe qu'à se nourrir lui-même de la substance des autres; l'é-

goïsme, bête cruelle, cupide et toujours affamée, qui se fait comme une tanière où elle ramasse toute sa proie, pour s'en faire dans l'ombre et la solitude une jouissance que nul être vivant n'est admis à partager, cet être fût-il une épouse, un enfant, un père, une mère, oui, fût-ce même une mère, et une mère menacée de mourir, pour n'avoir pas une miette de ce sauvage festin que l'affreux égoïsme réserve pour lui tout seul.

Et voilà pourtant ce qui demeure comme unique ressort du travail *pour jouir*. Si vous en doutez, allez voir de vos yeux la réalité palpable. Allez au fond d'une taverne, temple préféré de la jouissance égoïste, allez contempler le travailleur sans foi et sans Dieu, aujourd'hui dévorant tout seul, comme un animal sans raison, tout son travail d'hier. Dites-lui qu'il doit à la société, à l'humanité, une part de son travail. — L'humanité ? Je ne connais pas l'humanité, moi ; est-ce que je suis chargé de nourrir l'humanité?... Et il mange. — Mais ta femme, la compagne de tes jours, l'associée de tes destins, que va-t-elle devenir? — Ma femme a des bras ; que

ma femme travaille et vive comme elle pourra. Et il mange. — Mais tes enfants, surtout, les rejetons de ta vie, les héritiers de ton nom et de ton sang, est-ce que tu ne songes pas à en faire aussi les héritiers de ton labeur? — Mes héritiers? Je n'ai rien hérité de mon père, moi; j'ai travaillé, et je jouis : mes enfants feront comme moi-même; ils travailleront, et à leur tour ils jouiront. Et il mange. « Arrière, dit-il, ces frères prêcheurs de l'abs- « tinence; arrière ces discoureurs du moyen « âge. Venez, mes amis, jouissons des biens « qui existent : *Venite, fruamur bonis quœ* « *sunt* : hier nous avons travaillé; mangeons « et buvons aujourd'hui, car nous mourrons « demain. »

Messieurs, supposez des millions de travailleurs donnant à leur travail ce mobile misérable de l'égoïsme; et demandez-vous à quoi doit aboutir tout ce grand labeur de l'humanité vivante. Heureusement pour notre avenir, tel n'est pas encore le ressort qui meut dans le présent toutes les activités humaines. Il est encore des travailleurs chrétiens : ceux-là marchent sous une autre impulsion. Et même

parmi ceux qui ont cessé de l'être, beaucoup gardent encore dans leur travail quelque chose de ces impulsions généreuses que les habitudes chrétiennes avaient imprimées, depuis de longs siècles, au travail populaire.

Comment le christianisme, ici encore, par son ascendant sur le travail producteur, se révèle-t-il comme la plus grande puissance économique? C'est que le christianisme, en donnant au travail une fin plus sublime, lui donne aussi, par la force même de ses principes, un ressort bien autrement généreux. Au lieu de rendre l'impulsion du travail exclusivement personnelle, c'est-à-dire égoïste, il la rend fraternelle, expansive, généreuse, et par là en fait un vrai ressort et de progrès humain et de prospérité sociale.

Trois choses principales, que je ne puis qu'indiquer en passant, composent comme d'un triple élément le ressort du travail chrétien, et lui donnent dans le christianisme, avec toute son énergie féconde, toute sa fraternelle expansion : la réparation, le sacrifice et la solidarité. Ces trois éléments sacrés, divinement combinés dans la charité, constituent

ce ressort généreux, d'une élasticité, d'une activité, d'une force et d'une puissance sans pareilles.

Le travail, vu au flambeau de la foi et dans la lumière de la chute, se révèle comme un châtiment ; mais il se révèle aussi comme une réparation, une réparation, non-seulement pour le travailleur, mais encore pour cette humanité qu'il rachète et réhabilite avec lui-même.

Nous avons dit, le travail est un châtiment. N'en rougissons pas, car ce châtiment imposé par la main de la justice nous devient, si nous le voulons, une réparation et une réhabilitation aux regards de l'amour. Aussi, moi humble ouvrier de mon bonheur et de celui de mes frères, qu'il m'est doux de penser que cet âpre labeur, qui semble n'avoir d'autre but et d'autre raison que de suffire au support de ma chétive et misérable vie, est accepté par le maître qui me l'ordonne et veut le récompenser, comme un réparateur de mes désordres et des désordres fraternels : rédempteur généreux rachetant avec sa sueur des servitudes de la vie et mes frères et moi-même.

Ah! Messieurs, on ne comprendra jamais assez tout ce qu'il y a de productif, même pour les œuvres et les prospérités du temps, dans l'idée de la réparation inspirant le travail chrétien de son souffle fécond. Combien, après avoir abusé de la vie et flétri les vertus au contact de leurs vices, ont, sous l'inspiration de cette idée, réhabilité leur propre vie et purifié les vices fraternels par la sainte contagion de leurs propres vertus! Combien, après avoir traîné dans la fange de toutes les voluptés des facultés déshonorées, des énergies inféconde set des forces malfaisantes, un jour, sous le coup du repentir, ont ramassé leurs puissances éparses et leur substance jetée à tous les vents, pour en faire tout à coup les instruments d'un travail réparateur! Combien, enfin, sous l'inspiration de la même pensée, ont donné et donnent encore à leurs facultés ramenées au grand but fraternel une impulsion puissante, et, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral, ont remis au service de la misère des forces qui n'avaient servi que le plaisir et fonctionné que pour l'égoïsme.

Oui, le travail chrétien est réparateur et rédempteur tout ensemble; réparateur de nos désordres et rédempteur de nos misères. Ce n'est pas assez dire, il est sacrificateur. Le travail est un sacrifice; et dans la clarté qui jaillit dans mon âme du sommet du Calvaire, moi le disciple du Crucifié, je l'accepte comme ma part d'association à la passion de mon Christ qui a tout sauvé. Mon travail, si douloureux soit-il, je l'embrasse, et comme un sacrifice fait à Dieu, et comme un dévouement offert à l'humanité. Je l'accepte avec amour, comme un ministère fraternel et une fonction sociale. Si je ne prétends pas en exclure absolument le bénéfice de la vie domestique et le bénéfice de la vie personnelle; je prétends qu'il s'élève plus haut et qu'il atteigne plus loin : et, si j'ai conquis par mon labeur le nécessaire de l'existence et la convenance du rang; si je suis satisfait et pour moi et pour les miens, je sens que, pour l'humanité, ce n'est pas encore assez. Je n'ai plus à déployer mes bras pour enrichir ma famille avec moi-même; mais je ne les tiendrai pas pour cela immobiles sur ma poitrine; je les étendrai

pour enrichir la grande famille humaine. Car je sais que dans cette famille il y a encore des affamés, que ces affamés sont mes frères, et que je leur suis uni dans le cœur de mon Christ, par la solidarité des mêmes misères et du même travail.

La solidarité : mot généreux et doux, qui n'a de sens réel que prononcé par une bouche chrétienne. O matérialistes, ô panthéistes, ô positivistes, ô athées de toutes les nuances, que voulez-vous dire, quand vous prononcez ces mots chrétiens : travail solidaire, dévouement solidaire, sacrifice solidaire? Quoi ! vous nous apprenez que, moi et mes frères, nous ne sommes qu'un groupe de molécules, et, que sais-je encore, une rencontre fortuite d'atomes accrochés par un hasard? Que venez-vous, après cela, nous parler d'unité, de fraternité et de solidarité? Que me fait à moi, et mon frère l'atome et ma sœur la molécule, ayant le hasard pour père et la fatalité pour mère? Allez, frères solidaires, vous vous moquez de nous! Osez être conséquents ; osez dire que la solidarité n'est pour rien dans votre travail et vos œuvres. Là il n'y a, il ne peut

y avoir qu'une chose, l'égoïsme, encore l'égoïsme, c'est-à-dire la loi de l'atome et de la molécule à laquelle vous soumettez toute la vie.

Mais nous, chrétiens, nous que la vérité délivre ici du brutal empire de l'égoïsme, ah! nous comprenons théoriquement, et, Dieu aidant, nous pouvons pratiquer réellement le travail dévoué et vraiment fraternel; parce que, unis dans le Christ notre frère, nous trouvons en lui, avec le mystère de la réparation et du sacrifice, le mystère de la solidarité qui nous associe dans les mêmes joies et dans les mêmes douleurs.

Et voilà, même sans tenir compte des autres considérations, ce qui fait au travail chrétien une si étonnante fécondité : c'est là ce qui donne au disciple dévoué du Christ réparateur, pour dompter toutes les rébellions de la nature, un courage que rien ne peut abattre, et, pour porter le fardeau des labeurs du corps ou des labeurs de l'âme, une énergie que rien ne peut briser. Lorsque ce fardeau, en s'appesantissant de plus en plus, semble menacer de l'accabler et de le rompre, le chrétien,

loin de tomber sous le faix, se relève avec une majesté calme et une magnanimité sereine; il se souvient qu'il est pécheur; il se dit qu'à ce titre il a besoin de porter sur son corps ou dans son âme la douleur de l'expiation; il se souvient qu'il adore un Dieu mourant, pour le sauver, sous le poids d'un labeur divin; et il dit, en regardant le visage du Crucifié : Comme vous, mon Dieu, pour vous mieux ressembler, travailler et souffrir; et, s'il le faut, mourir dans le travail et dans la souffrance. Il se souvient, enfin, qu'il est, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, partie d'un corps dont tous les membres sont unis par la solidarité de la souffrance. Il sait qu'une souffrance de plus pour lui-même, c'est pour un frère une souffrance de moins; il sait que son travail console des affligés ou rachète des captifs; et il dit : Mon Dieu, si vous le voulez, pour moi encore plus de travail et de douleur, si cette douleur et ce travail doivent donner à mes frères plus de repos, de bonheur et de joie.

Ah! je comprends, avec ces grandes inspirations chrétiennes pénétrant l'âme du travailleur, je comprends non-seulement l'é-

nergie et la persévérance du travail; j'en comprends l'héroïsme; et je conçois que le travailleur, sous l'impulsion de ces grandes pensées, peut aller jusqu'à mourir sur le champ du travail pour le soulagement de ses frères, comme le soldat meurt sur le champ de bataille pour le salut de la patrie. Ainsi, sans doute, sont morts, dans les siècles chrétiens, tant de travailleurs héroïques qui forçaient les solitudes à devenir fécondes. Tandis que de ses vaillantes mains, le religieux voué au travail ouvrait au désert le sillon qui devait recevoir la semence arrosée de sa sueur, souvent je ne sais quoi de pestilentiel sortait de cette glèbe qui recevait son premier rayon de soleil; et le jeune moine atteint du souffle de la mort s'affaissait sur le sillon; et il mourait martyr de son travail, laissant dans ce sillon ouvert avec sa propre vie le germe qui allait féconder les moissons de l'avenir.

IV

Et maintenant, Messieurs, vous comprenez

sans que j'aie même besoin de le démontrer, comment le travail chrétien, ainsi révélé dans sa notion, dans son but et dans son ressort, vous apparaît avec le signe glorieux que nous lui cherchons, et qu'il importe surtout de lui conserver, je veux dire le signe de l'honneur et de la dignité. L'honneur et la dignité du travail, l'une des plus admirables créations du christianisme dans les peuples chrétiens !

Ce qu'il faut au travailleur, remarquez-le bien, ce n'est pas seulement le pain de chaque jour, c'est l'honneur de sa fonction, c'est l'estime de lui-même ; ce n'est pas le salaire seulement, c'est la dignité. Si vous croyez avoir assez compté avec le peuple travailleur, quand vous lui avez assuré la légitime rémunération de son travail, vous vous trompez. Il y a une chose plus précieuse pour l'ouvrier que le salaire qu'il attend de vous, c'est l'estime que vous faites de lui. Et il y a pour lui un fardeau plus lourd à porter que celui de son travail, c'est le fardeau du mépris, qu'à tort ou à raison il sent tomber sur sa pauvreté des hauteurs où il croit voir les favoris de la fortune le regarder avec dédain.

Et maintenant, vous demandez qui a la puissance de créer la dignité et l'honneur du travail? L'Économie matérialiste et antichrétienne est radicalement impuissante à donner au travailleur ce sens délicat de sa propre grandeur, d'où naît le légitime respect qu'on se doit à soi-même et qu'on a droit d'attendre des autres. L'antichristianisme économique donne à l'ouvrier l'orgueil, non la dignité; il lui inspire de lui-même une admiration fanatique qui fait monter à son cerveau, avec le vertige d'une superbe grossière, une suffisance arrogante; mais la dignité, cette chose simple et grande tout ensemble, qui écarte de l'ouvrier l'ombre et le soupçon même d'un mépris, jamais. Et comment s'en étonner? Avec l'idée misérable que vous donnez du travail, avec la fin ravalée que vous lui assignez, avec le ressort vil que vous lui laissez, où trouver, je vous prie, la dignité du travailleur? Quand vous ne voyez dans le travail qu'un effort égoïste pour jouir, que devient le travailleur, si ce n'est un animal intelligent déployant toute son énergie pour saisir sa proie et assouvir sa faim? Dès lors, que devient sa dignité?

Qui ne voit s'enfuir de lui le plus vulgaire honneur de l'homme? Qui empêchera la couronne de sa dignité de se flétrir sur son front, et le sens de sa grandeur de s'éteindre dans son âme? qui? Personne!...

Lui-même, d'ailleurs, se sent sous le poids de je ne sais quel opprobre; et il souffre encore plus du mépris dont il se croit atteint que du travail dont il se sent accablé. Il ne se reconnaît pas d'autre fonction dans la vie que d'enrichir un maître et de se repaître lui-même, d'user son corps pour créer une opulence, et en obtenir en retour la faculté de ne pas mourir de faim. Grand Dieu! quelle humiliation devant les autres et devant soi surtout! Traîner jusqu'au terme de la vie ce joug de la fatigue, comme le cheval son char et le bœuf sa charrue; et au bout de cette carrière où il marche haletant et brisé, au bout de ce sillon inondé de sa sueur, ne voir tomber sur son front ni un rayon du ciel, ni un sourire de Dieu! Jamais rien que ces deux choses qui se succèdent et se répondent avec une monotonie lugubre et une uniformité mélancolique : travailler et jouir; jouir et travailler!

Avec cela, si vous pouvez, faites au travailleur un honneur et une dignité, une gloire devant les autres, et un respect devant lui-même. Vous n'y parviendrez pas. En vain vous exalterez jusqu'au fanatisme la grandeur, la souveraineté, la majesté du peuple travailleur ; vos doctrines, plus fortes que vos adulations, n'aboutiront jamais qu'à le déshonorer devant les autres et devant lui-même. L'expérience en est faite : partout où la lumière divine n'est pas tombée du visage de Jésus-Christ au front de l'ouvrier, le travail est demeuré couvert d'un stigmate de déshonneur, et la dignité s'est retirée de lui. Tandis que la paresse le fuyait comme un effort, l'orgueil le méprisait comme un opprobre, et, le couvrant d'un dédain suprême, le renvoyait aux esclaves comme une fonction indigne d'un homme libre. Recommencez cent fois ; ce sera toujours le même résultat final. Au bout du triomphe de tous les paganismes anciens et modernes, il y a l'ignominie du peuple ouvrier ; partout, vous verrez le travail et la servitude se rencontrer dans un même opprobre et une commune humiliation.

Oh ! ne craignez rien de tel de la divine religion dont la gloire et l'honneur rejaillissent sur tout front portant le signe du baptême. Le christianisme réhabilite le travail et relève de ses abaissements le peuple travailleur. Il lui restitue sa dignité, il lui fait une majesté, il lui donne une auréole, et de ses mains divines il lui tresse une couronne. Ici, je pourrais, sans faillir à la vérité, dire à l'ouvrier chrétien : O toi, le plus rapproché par ton travail et ta pauvreté de notre Christ travailleur ; ô toi qui m'apparais tout couvert de ses divins reflets ; ouvrier, mon frère, va contempler le divin ouvrier de Nazareth ; et, si tu l'oses, rougis de ce travail qui te fait semblable à mon Dieu !

Je néglige ces considérations, que vous trouveriez peut-être trop mystiques en un pareil sujet. Je me contente de vous dire : la dignité du travail éclate dans toute la lumière qui remplit ce discours ; elle résulte de tout ce que nous en avons dit ; et pour couronner le travail d'honneur et de dignité devant toute intelligence qui sait voir et comprendre, il nous suffit de reproduire les grands traits sous

lesquels nous venons de le peindre et de le montrer.

Nous avons dit : le travail est un effort pour vaincre une résistance ; le travail est un combat pour renverser un obstacle : donc le travail est viril, le travail est courageux, le travail est magnanime, le travail est héroïque : car l'héroïsme est un effort suprême ; c'est la lutte à la plus haute puissance. Le travail a pour but, non la jouissance, mais la perfection. L'homme qui travaille fait son devoir ; l'homme qui travaille suit sa loi ; l'homme qui travaille poursuit son idéal ; l'homme qui travaille marche à sa destinée ; et par là il couvre son labeur de la gloire dont il se couvre lui-même. Le travail a pour ressort non l'égoïsme, mais le dévouement ; il cède dans son mouvement à l'impulsion simultanée de ces trois saintes et sublimes choses, la réparation, le sacrifice et la solidarité : la réparation, par laquelle il se réhabilite et, autant qu'il peut, l'humanité avec lui-même ; le sacrifice, qui est la gloire du soldat, la couronne des héros et l'auréole des martyrs ; la solidarité enfin, par laquelle le travail chrétien embrasse dans

ses ambitions, par delà l'étroite enceinte de la vie personnelle et de la vie domestique, la vie de l'humanité entière.

Voilà le travail chrétien vu sous ses grandes faces, et tout cela illuminé par la gloire du Christ, rehaussé par sa majesté, transfiguré enfin dans la lumière du Verbe, devenu, Lui, la splendeur du Père, l'humble mais divin ouvrier de Nazareth.

Oh! s'il en est ainsi, mon frère le travailleur, que tu me parais grand, penché sur ton enclume ou courbé sur ton sillon! Que ta fonction est belle dans l'obscurité de ta vie; et que sublime est ta mission dans l'humilité de ton ministère! Je te salue, mon frère; je reconnais en toi la dignité que mon Christ te fait; je vénère la majesté dont il te couvre. Et lorsque, pour reprendre haleine, tu relèves vers le ciel ton front ruisselant et ta poitrine haletante; à travers la sueur qui t'enveloppe, je crois voir briller sur toi les rayons jaillissants de ce Christ que j'aime; que j'aime d'autant plus qu'il te fait à toi, mon frère d'origine, de race et de sang, une dignité plus haute et une gloire plus belle! Aussi, en te voyant si

grand sous le poids de ton travail, je comprends que tu l'acceptes avec une indomptable intrépidité : que dis-je? je comprends que tu le portes avec une sainte fierté, et que, dans ce travail divinement ennobli, la dignité devienne comme un principe nouveau de puissance et de fécondité!

V

Ce qui achève de faire au travail avec une couronne d'honneur une imcomparable fécondité, c'est que le christianisme, en nous montrant sa vraie nature, sa vraie destinée, son vrai ressort et sa vraie dignité, lui donne, avec sa légitime mesure, sa véritable harmonie.

L'homme, quel qu'il soit, ne peut travailler indéfiniment; la continuité de son travail en brise l'énergie; sa nature et sa loi le condamnent ensemble à l'alternative du labeur et du repos. Entre l'un et l'autre, il faut une proportion, une mesure, une harmonie. Qui trouvera cette harmonie? L'Économie maté-

rialiste, en donnant pour but au travail la jouissance et pour ressort l'égoïsme, est impuissante à placer l'ouvrier dans cette heureuse harmonie du travail et du repos, qui contribue à la fois et à la vigueur des corps et au rafraîchissement des âmes. De deux choses, en effet, l'une est inévitable : ou bien cet égoïsme, donné pour ressort au travail avec la jouissance pour but, se tourne à jouir, ou il se tourne à amasser ; il veut jouir dans le présent ou amasser pour l'avenir ; il a la passion de consommer ou la passion d'épargner ; il se fait avare ou il se fait dissipateur ; et, d'un côté comme de l'autre, périssent cette proportion et cette mesure qui rendent le travail productif et fécondent le repos lui-même.

En effet, si cet égoïsme ayant en vue la jouissance se tourne à épargner dans le présent (phénomène rare !) pour mieux jouir dans l'avenir ; alors l'ouvrier, poussé par ce ressort aveugle à un labeur immodéré, travaille, travaille encore, jusqu'à exténuation de son corps et extinction de ses forces. Si, au contraire, cet égoïsme se tourne à jouir, et à jouir sur l'heure, s'il veut dévorer tout ce qu'il pro-

duit, et à mesure qu'il le produit ; alors vous le voyez diminuant son travail par l'exagération du repos, ruiner son corps par l'excès de la jouissance et son âme par l'excès de ses dépravations. Alors même que ce travailleur se repose, ni la société ni lui-même ne recueillent le bénéfice de son repos. Ce repos non-seulement est infécond, il est dévorant ; au lieu de servir à son perfectionnement, il sert à sa dégradation. Et vous le voyez ce disciple du matérialisme pratique passer, brutalement et tour à tour, du travail qui le courbe sur la matière à la jouissance qui l'absorbe dans la matière. Après trois jours de travail, trois jours de repos ; et, pour lui, trois jours de repos, qu'est-ce que cela veut dire ? Hélas ! vous ne le savez que trop : cela veut dire trois jours de jouissance, trois jours d'ivresse, trois jours de débauche et d'orgie, c'est-à-dire trois jours d'exténuation corporelle et de dépravation morale.

Aussi malheur aux nations où la loi d'harmonie créée par la sagesse divine entre le travail et le repos, est violée par des cupidités honteuses et des spéculations sacriléges ! Mal-

heur aux peuples chrétiens violateurs du grand jour du Seigneur ! Là, entre le travail et le repos, l'harmonie ne subsistera plus. Là, des multitudes d'hommes dignes d'un autre sort, et tenant de Dieu créateur une autre vocation, enfermées stupidement entre un labeur qui les brise et une débauche qui les corrompt, marcheront sans regarder le ciel, et sans trouver entre deux fatigues ou entre deux orgies un quart d'heure pour penser à Dieu, à l'âme, à l'avenir; elle iront d'abrutissement en abrutissement jusqu'à la ressemblance de l'animal domestique, qui mange sa pâture après avoir fait son labeur. Que dis-je ? plus dégradées que l'animal que l'instinct retient dans sa loi, et qui ne mange que pour refaire ses forces, elles emploieront ce qui leur reste d'intelligence à l'extinction de ce qui leur reste d'énergie; et elles retourneront pas à pas, poussées par la cupidité d'un maître et par leur propre égoïsme, à l'opprobre des antiques servitudes !

Ah ! c'est que ce n'est jamais impunément que, sous prétexte de prospérité sociale et de progrès humain, on ose violer sur ce point

fondamental les grandes législations divines. Un jour sur la cime enflammée d'une colline, Dieu avait fait retentir cette parole qui intimait à l'humanité sa souveraine volonté : « Tu travailleras six jours, et le septième tu te reposeras ; car ce jour, c'est mon jour, c'est le sabbat de Dieu. » Ce commandement était proclamé au milieu des éclairs et au bruit de la foudre, comme pour mieux présager les orages qui éclateront tôt ou tard sur la tête des violateurs.

Cette loi divine qui se formulait dans l'éclat du tonnerre, c'était la loi de l'harmonie humaine ; c'était la mesure, l'ordre et le poids du travail donnés à l'homme par la main de Dieu. *Tu travailleras six jours.* Et pourquoi six jours, demandent ici ensemble et l'ignorance populaire et l'orgueil scientifique ? Pourquoi ?... C'est le secret du Créateur qui, en construisant dans notre corps l'instrument du travail, en a pesé les énergies et mesuré la séve. Pour ce corps dont la force comme lui-même est enfermée dans ses limites fatales, six jours de travail interrompu par le sommeil de la nuit, c'est assez : et le septième, c'est la

prière, le culte, l'adoration, tous les doux rafraîchissements de l'âme humaine dans toutes les joies et tous les ravissements des communications divines.

Dieu ! quel pur et radieux soleil je vois resplendir sur la tête de ce peuple soumis à la loi protectrice du Seigneur ! Hier dans l'atelier courbant son corps sur la terre, aujourd'hui dans le temple relevant son âme vers le ciel : hier dans l'ombre et la fumée de ce travail qui le mettait au service de l'homme, aujourd'hui dans la lumière et l'encens éclairant et embaumant ces belles fêtes qui ne le prosternent que devant la face de Dieu : hier, en un mot, tous les brisements et peut-être toutes les souffrances du corps, aujourd'hui tous les apaisements et toutes les joies de l'esprit !...

Oh ! le voyez-vous d'ici ce peuple chrétien illuminé de foi, d'espérance et d'immortalité? C'est dimanche aujourd'hui ; regardez-le tout plein des rayonnements du Christ. Le voilà couvert de son vêtement de fête, au sortir des solennités de Dieu, encore tout parfumé de l'encens du sanctuaire, et emportant pour les écouter de loin les échos de ces chants du ciel

entendus sur la terre : et autour de lui, voyez tressaillir d'une pure allégresse ses beaux et joyeux enfants, transfigurés comme lui sous ce rayon divin qui resplendit sur tous les fronts ! C'est le jour du Seigneur ; c'est la fête de l'humanité !

Demain, cette humanité, aujourd'hui si doucement rafraîchie et si saintement reposée, va se lever avec le premier rayon de l'aurore ; la joie au cœur et la vigueur dans les membres, elle va reprendre avec un courage rajeuni et avec des forces renouvelées, ce travail interrompu par la prière et fécondé par le repos ; et l'économie elle-même recueillera en accroissement de production, de richesse et de prospérité, ce que ce peuple recueille de son repos béni en accroissement de joie, de bien-être et de félicité.

Ah ! s'il est encore sur la terre de France des hommes qui ne comprennent pas ce secret des harmonies de Dieu ; s'ils ne voient pas le bonheur du peuple ouvrier et le bénéfice de l'humanité entière dans cette alternance providentielle du travail et de la prière, de la fatigue qui courbe le corps et de l'adoration

qui relève les âmes : ô Dieu, que ces hommes sont aveugles! Et que puis-je faire ici, si ce n'est de vous supplier de leur ouvrir les yeux? Et s'il en est qui, en voyant ce résultat brillant dans une publique évidence, comme un soleil de l'équateur, travaillent à l'empêcher; s'il en est qui, par leurs discours, leurs écrits, leurs influences, conspirent volontairement pour détourner le peuple travailleur de venir dans nos temples respirer, après le travail de la terre, un peu de l'air du ciel; ô Dieu, s'ils savent ce qu'ils font, que ces hommes sont pervers; qu'ils sont coupables devant l'humanité, et responsables devant vous! Et que puis-je faire, ô Dieu bon, ô Dieu clément, si ce n'est de vous supplier de toucher leur cœur, de les convertir et de leur pardonner?

O mon Dieu, si cet aveuglement et cette perversité résistent à la clarté de votre lumière et à la puissance de votre grâce; ah! donnez, du moins, à tant d'hommes honnêtes qui touchent par leurs intérêts, leurs fonctions et leurs sympathies à l'âme et au cœur du peuple travailleur, donnez-leur de comprendre profondément et de pratiquer efficacement cette

doctrine qui nous montre dans une si divine simplicité la vraie nature, la vraie destinée, le vrai ressort, la vraie dignité et la véritable harmonie du travail ; doctrine aussi profondément économique qu'elle est profondément sociale, qui doit faire, avec le bonheur de l'ouvrier, le progrès, la richesse et la gloire de l'humanité travailleuse !

SIXIÈME CONFÉRENCE

SIXIÈME CONFÉRENCE

LE RENONCEMENT CHRÉTIEN

DEVANT L'ÉCONOMIE CONTEMPORAINE.

Monseigneur,

Messieurs,

La plus grande puissance que Dieu ait donnée à l'homme pour créer la richesse et se défendre contre la misère, c'est la puissance du travail. Et si le christianisme est une si grande force, même dans l'ordre économique, c'est que, par sa doctrine et sa législation, il

crée et maintient dans les peuples le travail vraiment productif et vraiment fécond.

Le christianisme donne la vraie notion du travail; pour lui, le travail est un effort, une peine, le résultat d'un châtiment. — Le christianisme assigne au travail sa véritable fin : le chrétien ne travaille pas pour jouir; il travaille pour faire son devoir et perfectionner sa vie. — Le christianisme donne au travail un ressort généreux, le dévouement, ressort composé de ces trois éléments sacrés : l'expiation, le sacrifice et la solidarité. — Le chistianisme fait au travail une dignité : il l'ennoblit par tout ce que je viens de dire, et surtout par son assimilation avec le divin ouvrier de Nazareth. — Le christianisme, enfin, crée l'harmonie du travail, en lui donnant sa vraie mesure, et en déterminant entre la fatigue et le repos la proportion qui rend l'un et l'autre productifs et salutaires.

Et maintenant, Messieurs, après vous avoir montré l'objet de l'économie, l'homme, la source de l'économie, la famille, — le but social de l'économie, l'extinction du paupérisme, — l'instrument de l'économie, le tra-

vail ; il me reste à vous dire ce qui doit gouverner le tout, pour tout rendre fécond ; il me reste à vous montrer ce que je désigne par ce seul mot, la *loi* de l'économie ; loi générale, nécessaire et absolue, sans laquelle rien n'aboutit, et tout meurt plus ou moins dans une stérilité honteuse.

La loi est la règle qui conduit les choses à leur terme. Tout ce qui dévie de sa loi s'égare, se corrompt, se déshonore et se dégrade dans la mesure exacte de cette déviation. Il importe donc souverainement au bonheur même terrestre de notre humanité, de dégager et de formuler clairement la loi supérieure qui doit dominer toute l'économie, si l'on ne veut qu'elle conspire avec toutes ses puissances contre le vrai bien-être de l'humanité. Cette loi, Messieurs, j'ai hâte de le proclamer en face du mystère de la croix qui resplendit à nos yeux, c'est la loi du renoncement et de l'abnégation.

Le christianisme, dans sa grande affirmation du renoncement et de l'abnégation, a manifestement contre lui les tendances générales de notre siècle. Or, il se trouve que cette loi

de l'abnégation, à laquelle le siècle fait une opposition radicale, est pour le monde économique lui-même une loi de salut, d'harmonie et de progrès (1).

Ainsi, Messieurs, nous terminerons ce que nous avions à dire sur le point de vue économique de notre thèse générale. La nature de cet enseignement et l'étroite limite du temps nous a forcé de ne montrer que les grands aspects de ce sujet; notre compétence, d'ailleurs, ne nous permettait pas davantage.

Si des économistes éminents trouvent que cette prédication ne les atteint pas, je ne puis que m'en réjouir. Tous comprendront du moins, j'ose l'espérer, qu'un séparatisme absolu entre l'ordre économique et l'ordre moral tel que l'entend le christianisme, est désormais une thèse insoutenable; c'est une utopie désavouée par la nature des choses et fatale à l'économie elle-même. Que certaines sciences se jouent avec une indépendance absolue dans

(1) Un auteur chrétien a fait sur ce sujet un ouvrage remarquable que tous liront avec profit : *De la richesse dans les sociétés chrétiennes*, par Charles Perrin, professeur d'économie à l'université de Louvain.

le domaine de l'abstraction et de la mécanique pure, aussi loin que possible des confins de la vie réelle, nous n'avons pas à nous en inquiéter. Mais, lorsqu'une science vient à toucher à la vie humaine, il ne lui est pas permis de scinder l'homme sous le prétexte vain d'être une spécialité. Le prêtre lui-même, qui exerce la thérapeutique de vos âmes, ne peut faire abstraction de vos corps ; réciproquement, les sciences qui touchent à vos corps vivants, ne peuvent faire une abstraction absolue de la vie de vos âmes. L'économie est de ce nombre. Elle est obligée de tenir compte des âmes sous peine de blesser même les corps ; et ses grandes lois régulatrices ne se trouvent pas, en définitive, dans l'ordre matériel où elle se meut, mais dans l'ordre moral sur lequel elle doit s'appuyer. Nous allons voir aujourd'hui spécialement que le renoncement, qui est par excellence la loi de l'ordre moral, est par une connexion nécessaire la grande loi de l'ordre économique. Dieu me donne de mettre dans une pleine lumière cette vérité tout à la fois la plus méconnue et la plus fondamentale, la plus incomprise et la plus nécessaire en économie.

I

Et d'abord, Messieurs, avant d'aller plus loin, il importe de mettre ici le renoncement et l'abnégation en face du christianisme ; il faut affirmer la vérité absolue de la doctrine évangélique en elle-même et dans ses rapports avec l'usage et la jouissance des biens terrestres. Il le faut d'autant plus que, comme nous le verrons tout à l'heure, la doctrine évangélique subit, sous ce rapport, dans notre siècle, des altérations, des déguisements et des agressions qui tendent à l'amoindrir, à l'effacer de plus en plus, et même à la détruire tout à fait. Il ne manque pas d'hommes bien intentionnés qui, rêvant avec l'esprit du siècle des alliances impossibles, semblent rougir de l'austère doctrine de leur Évangile et de l'austère visage de leur Christ ; on dirait qu'ils voudraient voiler l'un et l'autre, pour les faire mieux agréer d'une génération qui repousse la vérité pleine et la sincérité absolue.

A Dieu ne plaise que je rougisse de mon Évangile et de mon christianisme, si âpre dût-il paraître à la mollesse de mon siècle ; *non erubesco Evangelium.* Or, mon Évangile et mon christianisme, c'est la doctrine et la pratique du renoncement et de l'abnégation. Le renoncement est l'essence de mon christianisme. Le christianisme est un renoncement divin ; c'est une abnégation infinie. Le renoncement est la législation de mon christianisme; il en est le divin abrégé ; *abnega temetipsum;* c'est la parole qui sépare les deux mondes, le monde chrétien du monde antichrétien. Le renoncement est l'histoire de mon christianisme; c'est par là qu'il a soulevé l'humanité, et c'est par là qu'il la maintient, et la fait marcher vers tous les légitimes progrès. En un mot, le renoncement est mon christianisme lui-même.

Je voulais développer et étendre ces considérations; mais, pressé par le temps, j'ai cru que je pouvais poser ces affirmations comme des données incontestables et incontestées. Que le renoncement soit le fond substantiel du christianisme, les chrétiens le savent, et les adversaires eux-mêmes ne le peuvent ignorer.

Il fallait au moins rappeler, comme point de départ, ce principe fondamental : le renoncement et le christianisme sont identiques.

Sans doute, et je m'empresse de le proclamer, pour ceux qui pourraient craindre ici l'exagération de l'austérité évangélique, le christianisme ne repousse pas le bien-être des nations qui relèvent et s'inspirent de lui. L'Évangile dit anathème aux riches qui abusent de la richesse, et à ceux-là surtout qui laissent Lazare affamé et mourant sur le seuil de leur palais ; mais il ne dit pas anathème à la richesse prise en elle-même ; surtout, il se garde de maudire la félicité que l'homme se prépare, même sur la terre, en se faisant par son travail une défense contre la misère. Ceux qui s'en vont redisant, sous toutes les formules, que le christianisme maudit la matière et anathématise le bien-être, répètent, sachant ce qu'ils font, un mensonge calculé ; ils s'efforcent de lui arracher, pour s'en couronner eux-mêmes, cette auréole de popularité qui l'environne encore aux yeux des nations.

Pour le christianisme, comme pour toute philosophie qui a le secret de la vie, les ri-

chesses ne sont pas le souverain bien, et l'homme n'y peut attacher ses désirs comme au terme final de ses ambitions ; mais les richesses sont des *biens ;* biens inférieurs, relatifs et transitoires ; que l'homme accepte en passant dans la vie, à peu près comme le voyageur accepte sur sa route l'aliment, le secours, le rafraîchissement, et quelquefois les charmes que la Providence y a semés. User de la richesse dans une mesure harmonieuse, non pour se laisser dominer par elle, en s'y attachant comme à sa fin, mais en s'affranchissant d'elle, comme un libre voyageur s'affranchit des servitudes du chemin : voilà tout d'abord ce que veut le christianisme face à face avec les biens matériels.

Mais, Messieurs, il faut le dire pour le triomphe de la vérité pleine, le christianisme va plus loin. Non-seulement il demande la modération dans le désir ; non-seulement il ordonne l'usage raisonnable des biens inférieurs pour une fin supérieure ; il demande aux chrétiens, au moins dans une mesure, l'abnégation, le renoncement, le sacrifice et la privation ; et à ceux qui veulent suivre de plus

près leur Dieu pauvre et crucifié, il en conseille l'héroïsme.

Le Christ, en touchant de son cœur le cœur de l'humanité généreuse, se fait une aristocratie digne de lui, ornée des insignes de Bethléem et du Calvaire ; et il dit à cette légion choisie : Va dans ta pauvreté volontaire et ta libre abnégation ; marche devant l'humanité, pour l'arracher à l'orgie de ses sens, et entraîne-la sur tes pas, ne fût-ce que de loin, vers l'idéal du sacrifice et de l'abnégation.

Telle est, dans son résumé véridique, la vraie doctrine évangélique appliquée à l'usage des biens matériels et de la richesse terrestre.

Qui croirait, Messieurs, que cette grande doctrine du renoncement et du sacrifice, la plus progressive et la plus réformatrice des doctrines, pût rencontrer contradiction de la part de ceux-là mêmes qui appellent toutes les réformes et tous les progrès? Comment concevoir que cette doctrine si essentiellement généreuse, qui combat tous les égoïsmes, retrempe toutes les âmes, et rehausse l'humanité par toutes ses divines influences, rencontre cependant une si opiniâtre opposition?

Comment se fait-il surtout que ce siècle, qui a réagi avec quelque courage contre les préjugés et les haines du siècle précédent, qui a remis lui-même au front du christianisme cette couronne de respect et de popularité que le siècle de Voltaire avait essayé de faire tomber de sa tête divine, fasse par son fond une opposition plus ou moins ouverte à cette doctrine de l'abnégation et du sacrifice, c'est-à-dire au fond même du christianisme?

Il est trop vrai, pourtant; et nous voudrions en vain le taire : oui, ce siècle, dans son ensemble, fait à la doctrine et à la pratique du renoncement une guerre plus ou moins avouée, tantôt sourde et tantôt éclatante, mais profonde cependant. Cet antagonisme contemporain à la loi du renoncement chrétien n'a pas, je le sais, dans tous les opposants les mêmes caractères : il est, dans ses formes et même dans son fond, infiniment varié. Afin d'embrasser sous trois couleurs distinctes toutes les nuances d'opposition faites par les doctrines contemporaines à l'austère loi de l'abnégation et du renoncement, distinguons surtout trois écoles, séparées entre elles par des lignes pro-

fondes, mais se rencontrant dans une tendance qui, sans être identique, a quelque chose d'analogue et de commun.

La première de ces écoles, que je nommerais volontiers *semi-chrétienne,* tout en arborant le drapeau du christianisme, altère et diminue l'austère loi du renoncement. Des hommes de notre temps, s'inspirant plus du souffle de leur siècle que de l'esprit de leur foi, l'amour du Christ au cœur et l'Évangile à la main, nous annonçaient je ne sais quel règne terrestre de Jésus-Christ, dans lequel le christianisme, au point de vue économique et social, devait recevoir sa véritable application et son entière réalisation, estimant que l'Évangile, jusqu'à nous, n'avait reçu encore dans ces deux sphères qu'une médiocre application, si tant est qu'il ait reçu même une application quelconque, sorte de millénarisme nouveau, nous montrant, sous les portiques entr'ouverts d'un ravissant avenir, l'humanité chrétienne souriant à son Dieu sous un ciel inondé de rayons; utilitarisme pieux, socialisme évangélique, faisant consister le règne de Dieu dont parle l'Évangile dans je ne sais quelle sereine posses-

sion de la terre par des chrétiens fortunés; paradis terrestre futur dont on nous faisait, toujours au nom de l'Évangile, comme un vestibule du ciel.

Comment devait se réaliser ce nouveau règne de Dieu, règne du bien-être achevé et de l'aisance universelle, ayant pour roi le Dieu pauvre de Bethléem, le Dieu ouvrier de Nazareth, le Dieu crucifié du Golgotha?... Mystère. Quand surgirait cette humanité qui devait adorer couronnée de roses son Christ couronné d'épines?... Mystère. Les plus hardis révélateurs des prophéties apocalyptiques ne poussaient pas jusque-là la sûreté de leurs vaticinations : ils n'osaient marquer du doigt sur le cadran de l'avenir l'heure qui verrait lever le soleil de ce terrestre paradis, où le Dieu du Calvaire régnera sur des disciples, en partie affranchis de l'austère loi de la privation, de la souffrance et de la pauvreté. Mais, tôt ou tard, ce soleil se lèvera; et déjà on peut l'entrevoir dorant de quelques reflets les lointains horizons.

Certes, Messieurs, quand même ces théories hasardées ne seraient pas une utopie, elles

seraient toujours une altération grave de l'austérité évangélique. Le renoncement et le sacrifice, dans ces systèmes légèrement sensuels, et aussi féconds en prophéties que vides de démonstrations, ne sont plus guère qu'une sorte de pis-aller qu'il faut accepter encore quelque temps, en attendant la première aurore de ce règne de Dieu, qui doit réaliser dans toute sa prétendue perfection l'idéal évangélique. Rêve charmant qui trompait des âmes généreuses, religieusement émues au spectacle des misères humaines; mais qui n'avait rien de commun avec la lettre, et beaucoup moins encore avec l'esprit de l'Évangile. La page évangélique qui prophétise le plus explicitement le règne de Dieu, est un démenti donné par le Verbe lui-même à ces théories quelque peu païennes imaginées par des chrétiens : et il faut avoir perdu, en partie du moins, le sens évangélique, pour s'obstiner à ne pas voir que ce règne de Dieu, annoncé par le Sauveur, est en contradiction flagrante avec ces rêves de félicité terrestre (1).

(1) Matth. vi, 19-35.

En effet, pour quiconque cherche d'un œil simple dans cette page de l'Évangile la pure lumière évangélique, il est évident que ce règne de Dieu et de la justice, qu'il faut chercher avant tout, n'a sa réalité que dans un ordre purement spirituel, surnaturel et divin ; et jamais la vraie race des chrétiens ne se laissera séduire par ce pieux mirage, semblant de terrestre paradis, entrevu au bout de nos progrès par ce que j'appelle ici le semi-christianisme au dix-neuvième siècle.

Il est une seconde école moins chrétienne encore que la précédente, qui, sans lever contre le christianisme la bannière de l'opposition, écarte tellement de l'ordre social et économique les applications du vrai christianisme, et en particulier du renoncement et du sacrifice chrétiens, qu'on arrive à n'y plus reconnaître, en effet, ni l'un ni l'autre. Cette école, qui parle encore de christianisme, n'en a plus que le simulacre ; elle en garde autant qu'elle peut la popularité, et elle en décline dans toutes les sphères, et particulièrement dans l'ordre économique, toute la réalité. Elle

est un perpétuel compromis entre le christianisme et l'antichristianisme, entre le sensualisme païen et le renoncement évangélique; et ce n'est que justice de la nommer de son vrai nom, *pseudo-chrétienne.*

Cette école, généralement composée de toutes les nuances du spiritualisme philosophique et économique indépendant de toute révélation positive, déploie un art infini à s'envelopper et à se débarrasser tout à la fois du christianisme et de l'Évangile. Elle rase avec une merveilleuse habileté tous les confins du paganisme, sans prétendre pour cela abdiquer jamais son christianisme. Elle ne repousse pas d'une manière absolue la loi du renoncement et du sacrifice; mais elle la fait plier aux aspirations de ce temps, et la rend facile aux exigences de l'humaine sensualité. Elle conserve ces noms pleins de prestige, en supprimant à peu près tout ce que ces noms signifient.

D'après ce christianisme commode, le renoncement n'est ni la privation ni le détachement de la richesse et de la jouissance; il n'est que la modération dans l'usage. La recherche

du bien-être toujours croissant n'est pas seulement un droit, elle est un devoir ; Dieu même nous la commande. Le renoncement à la richesse n'est pas l'amour de la pauvreté ; et la privation de la jouissance n'est pas l'amour de l'austérité ; et si le riche doit donner, c'est pour que le pauvre jouisse, ce n'est pas pour se priver lui-même.

Ce renoncement, quoi qu'en dise une sagesse trop ingénieuse à se tromper elle-même, n'est, à le bien définir, qu'*un certain art de jouir*, selon la remarque d'un publiciste : il n'échappait pas à Épicure, et il eut ses héros même en plein paganisme. Au fond, il est la suppression même du renoncement et du sacrifice chrétien. L'idéal païen s'élevait jusque-là ; et si le Christ n'eût rien demandé de plus, il n'eût pas rehaussé d'une ligne les mœurs de notre humanité. Mais, l'Évangile sur mon cœur et la croix dans ma main, j'affirme que mon Christ a demandé davantage ; il a demandé plus que la suppression de l'excès, plus que la modération dans l'usage ; je jure qu'il demande, comme un bonheur pour nous et comme un honneur pour lui, la volontaire

privation et le volontaire dépouillement : et moi, apôtre de l'Évangile, je l'en remercie ; et j'atteste que je ne reconnais plus dans ce simulacre de christianisme la religion de mon Évangile.

Aussi chose remarquable, cette Économie, qui garde sur son fond païen les apparences chrétiennes, donne-t-elle la main en toute rencontre aux ennemis du sacrifice et aux insulteurs du Calvaire : et nous l'avons entendue absoudre, dans des discours et des livres applaudis, des théories philosophiques et économiques, dans lesquelles se déploie l'antagonisme le plus absolu à la loi du renoncement chrétien.

Il est, en effet, une troisième école plus conséquente que les deux autres, et qui dit hardiment anathème à la loi du renoncement ; je la nomme, sans la calomnier, *antichrétienne.*

L'homme, selon cette école, à travers laquelle le sensualisme déborde de toutes parts, n'est avec toutes ses puissances, qu'un des foyers de la vie divine. Dès lors tout est divin dans l'homme. Et parce qu'en lui tout est

divin, tout est légitime. Cette doctrine, en effet, implique la légitimité de tous les penchants de l'homme; et leur expansion indéfinie constitue la loi même du progrès. Cette philosophie, qui a la prétention de révéler à l'homme l'idéal économique; cette philosophie, qui se vante d'acheminer l'humanité vers la terre promise du bien-être indéfini, laisse échapper du fond de ses théories des souffles de volupté, qu'on croirait venus directement des rivages de Cythère et de Paphos. Il faut entendre avec quel lyrisme sensuel, et en même temps avec quelle dogmatique assurance, elle exalte l'avénement de la nouvelle loi, qu'eût répudiée, comme indigne de gouverner le monde, la philosophie païenne elle-même.

Écoutez ce qu'elle dit, ou plutôt ce qu'elle chante : Arrière le sombre dogme qui condamnait l'homme né pour jouir à la privation, à l'abstinence et au jeûne. Loin de nous à jamais le fantôme lugubre de l'ascétisme, de la pénitence et de l'austérité. Plus de renoncement, plus de sacrifice, plus de mortification. La mort n'est pas la loi de l'homme : sa loi

c'est de vivre, de vivre encore, de vivre toujours davantage ; donc de jouir, de jouir encore, de jouir toujours de plus en plus. Anathème à la prédication rétrograde qui m'invite à maudire ce que mon siècle m'invite à glorifier, et qui me conseille de brûler ce que mon siècle me conseille d'adorer. Le christianisme crie du haut de son Calvaire, par la voix d'un Christ pauvre, souffrant et dépouillé : Malheur aux riches du siècle ! Mon siècle, de son côté, crie du haut de ses progrès accomplis, et du sein de ses richesses accumulées : Malheur aux pauvres ! malheur à la religion qui enchaîne nos essors en maudissant nos progrès ! malheur à ces doctrines d'un passé répudié par notre présent, et qui, en face de nos gloires, de nos splendeurs, de notre bien-être, de notre aisance, de notre richesse et de nos magnificences, s'obstinent à nous jeter encore, comme un reproche ou une malédiction, ces mots fameux de détachement, d'abnégation, de sacrifice et de renoncement !

A entendre ces apôtres nouveaux, si le Christ a souffert, s'il a consommé en lui-même la

plénitude du renoncement et de l'abnégation, ce n'était pas pour nous en donner le perpétuel exemple, c'était pour nous en affranchir tout à fait. Sans doute, disent ces prophètes, le renoncement chrétien fut nécessaire pour donner une secousse au monde endormi dans le sommeil des voluptés. Réaction exagérée, mais salutaire, contre les excès du sensualisme païen, désormais la loi chrétienne de l'austérité et de l'abnégation a perdu sa raison d'être. L'avénement de cette loi a marqué dans l'histoire la grande étape du progrès des peuples; mais désormais ce qui fut dans le passé une étape de notre progrès, ne pourrait plus signaler qu'une étape de notre décadence. Le passé a pu jeûner, s'abstenir, se mortifier; il a pu, à l'imitation de son Christ réformateur, se couronner d'épines et se couvrir de cilices, s'abreuver de souffrances et se rassasier de privations. L'humanité nouvelle appelle une loi nouvelle, la loi du plaisir et le règne de la jouissance. L'avenir marchera de progrès en progrès, non plus en se couronnant d'épines, mais en se couronnant de fleurs; non plus en s'abreuvant de souffrances, mais en se plon-

geant au fleuve toujours grossissant de l'humaine jouissance. Et l'humanité, agrandie simultanément par toutes ses facultés de comprendre, d'aimer et de jouir, marchera tout à la fois dans les splendeurs de la science, les enivrements de l'amour et les tressaillements de la volupté.

Si vous en croyez cette bacchante en délire qui se donne comme la Raison, et qui n'est autre que la volupté se nommant la science, déjà les harmonies de notre présent préludent à ces harmonies de notre avenir. « Déjà, l'homme a réalisé en partie le rêve de la Genèse et créé le véritable Éden. Le printemps le surprend à cueillir en silence la volupté de la nature. La divine magicienne le berce mollement de son invisible caresse pour l'endormir au sombre dogme. Elle pénètre avec l'âme de la fleur, à travers sa fibre attiédie, jusque dans les derniers retranchements de son esprit ; elle en chasse le spectre gémissant de l'ascétisme ; elle parfume la place encore douloureuse où a passé le génie de l'expiation. L'humanité, enivrée du philtre errant dans la brise, comprend enfin qu'elle a assez jeûné,

assez souffert, et que le Dieu du rayon et du lis de la vallée l'a créée, en définitive, pour aimer et pour jouir. »

Donc, que le Dieu du Calvaire se retire; qu'il laisse passer le Dieu-plaisir et la Déesse-jouissance; qu'il prenne sa croix, ses clous, ses épines, sa pauvreté, son austérité, sa souffrance; qu'il s'en aille, et qu'il laisse l'humanité, embaumée de tous les parfums, marcher par des chemins de fleurs vers ses nouvelles destinées.

Certes, Messieurs, vous en conviendrez cette fois, nous voici en face de l'antichristianisme pur : c'est le progrès proclamé par la suppression absolue du renoncement chrétien.

Telles sont les trois écoles: semi-chrétienne, pseudo-chrétienne, antichrétienne, séparées entre elles par des lignes profondes, mais se rencontrant dans une tendance analogue, l'opposition plus ou moins accusée à la loi du renoncement évangélique.

Je m'adresse particulièrement et directement à la troisième, laissant aux deux autres leur part relative de complicité avec ses ten-

dances antichrétiennes ; et je dis : Toutes les doctrines philosophiques et économiques qui entrent dans ce courant de l'opposition systématique à la loi du renoncement, ont un vice qui leur est commun : elles manquent de courage. Elles s'estiment intrépides, parce qu'elles attaquent audacieusement ce qu'il y a de plus vénérable dans l'humanité ; elles ne sont que lâches, parce qu'elles flattent le siècle, courtisent la nature et mendient la popularité.

Oui, Messieurs, au fond de tous ces beaux discours et de tous ces beaux livres, il y a des adulations de ce roi régnant qu'on appelle le siècle, et il y a des adorations de cette reine toujours vivante qu'on appelle la nature. Cette Reine-Nature veut qu'on l'adore, et ce Siècle-Roi veut qu'on le flatte. Cette reine veut qu'on lui dise : Vous êtes la plus grande des reines ; vous êtes plus qu'une reine, vous êtes une divinité. Et ce siècle veut qu'on lui dise : Vous êtes le plus grand de tous les siècles ; vous êtes plus qu'un roi, vous êtes un dieu. Et l'un et l'autre trouvent toujours étonnant qu'on les aborde autrement que les genoux en terre et l'encensoir à la main. Hélas !

et l'histoire du présent et l'histoire du passé montrent que les encenseurs et les adorateurs ne manquent jamais à ces deux divinités.

Au lieu de reprocher avec un ferme courage au siècle et à la nature leurs tendances mauvaises, des hommes cherchent, avec les instincts de l'un et de l'autre, des accommodements honteux. Ils savent que nos molles générations ont peur du sacrifice, de l'abstinence et de l'abnégation ; il en ont peur eux-mêmes, et ils s'efforcent de croire et de faire croire aux autres que ces nobles et généreuses choses, vraies ouvrières du progrès, ne sont que des ouvrières de décadence. Et ils sont vus faisant des livres, et ils sont entendus prononçant des discours pour prouver cette thèse, qui sera toujours radicalement fausse, alors même qu'elle ne serait pas souverainement lâche : le progrès par la destruction du renoncement et du sacrifice ; c'est-à-dire, le progrès par la destruction de ce qu'il y a de plus grand, de plus héroïque et de plus fécond dans notre humanité.

Frères égarés, ne croyez pas qu'il y ait dans mon âme une goutte d'amertume ; à Dieu ne

plaise que je songe à imprimer à vos personnes aucun stigmate d'opprobre ; mais, pour votre honneur et ma consolation, laissez-moi vous le dire : ce que vous enseignez, vous ne pouvez le croire. Il y a un bon endroit de votre âme qui vous crie plus haut que notre propre parole : Dans sa condition présente, l'homme n'est moral, et par conséquent progressif, que par le dévouement, par le sacrifice et par l'abnégation, c'est-à-dire par la volontaire et généreuse réaction contre son propre égoïsme. Le progrès, sans la loi du sacrifice et du renoncement, c'est le progrès de la barbarie ; et Socrate et Platon, ces deux grandes figures qui brillent au sein des ténèbres païennes, s'ils ressuscitaient au milieu de nous, se prendraient à rire d'un rire grave et superbe, d'une théorie de progrès qui eût été un opprobre même en plein paganisme, et qui ose aspirer au droit de cité même en plein christianisme !

Encore si ces théories soi-disant économiques, humanitaires, fraternelles et sociales devaient avoir pour naturel effet d'amener sur la terre ce bien-être qu'elles annoncent et

qu'elles chantent avec un enthousiasme prophétique! Mais non; ce règne de la jouissance qu'elle glorifient, et cette disparition du sacrifice et du renoncement qu'elles maudissent, ce serait le fléau de l'humanité, même au point de vue le plus vulgaire de sa félicité matérielle, ce serait la mort de tout progrès économique et de tout progrès social.

Aussi, après avoir mis le renoncement en face du christianisme et du siècle, il faut le mettre directement en face de l'Économie elle-même; il faut rechercher, à ce point de vue plus restreint de notre sujet, lequel des deux a raison, ou du christianisme qui affirme et professe le renoncement et l'abnégation, ou du siècle qui les nie et prétend les répudier.

II

Au premier aspect, et en se tenant à la surface des choses, il semble que le christianisme, avec sa doctrine du sacrifice et sa loi

du renoncement, doit avoir tort au tribunal de l'Économie, et que les théories inspirées par le sensualisme doivent avoir raison contre le christianisme. L'économie a dit et redit éternellement : Il faut produire la richesse; il faut développer la richesse ; il faut accroître la richesse. Le christianisme, de son côté, a dit et redit encore : Il faut se détacher de la richesse ; il faut pratiquer le renoncement de la richesse. Comment, dès lors, entre l'Économie contemporaine et la pratique chrétienne, l'entente pourra-t-elle subsister ? Et comment, entre ces deux choses en apparence si contraires, l'alliance et l'harmonie pourront-elles s'établir ? Pour travailler à accroître et à développer la richesse, encore faut-il qu'on aime un peu la richesse ; et, d'autre part, pour renoncer à la richesse et se détacher de la richesse, selon le précepte chrétien, quel moyen plus efficace que de la mépriser ? Quand on la méprise, est-on loin de la haïr ? Et si on la hait, comment se pendre à la produire et à la développer ?

Nous voici enfermés dans un cercle où il paraît bien difficile à une logique sincère de

trouver une issue. La loi économique et la loi chrétienne semblent ici fuir vers deux pôles extrêmes et se repousser éternellement sans pouvoir se rencontrer jamais ; et ceux qui connaissent peu ou ignorent tout à fait comment le christianisme agit sur le fond des âmes et y tend de ses mains divines les ressorts cachés de l'activité humaine, doivent naturellement se dire devant cette apparente contradiction : entre le christianisme et l'Économie l'antagonisme est irrémédiable ; l'Économie cherche le bien-être de l'humanité par le développement de la richesse ; le christianisme repousse le bien-être de l'humanité et anathématise le progrès de la richesse : nous ne pouvons être chrétiens, parce que nous sommes économistes.

Il est peut-être dans cet auditoire de nobles et généreux esprits qui, trompés par les apparences, n'opposent au christianisme d'autre fin de non-recevoir que ce fantôme de la contradiction. Montrons que sous cette apparente contradiction il y a une harmonie profonde. Essayons de bien établir, en face de la croix, symbole du renoncement et du sacrifice, que

la loi fondamentale du christianisme est la souveraine loi de l'économie, et que par elle le christianisme résout, avec une simplicité divine, les grands problèmes économiques.

Un économiste célèbre, que nous n'avons pas encore la consolation de compter dans nos rangs, a dit ces remarquables paroles : « La « loi prêche aux hommes le devoir, et la « religion le sacrifice ; remercions-les du fond « du cœur ; si le sacrifice et l'abnégation ne « recevaient plus les hommages des hommes, « la société tomberait en pourriture. »

Cette parole est la vérité, non-seulement la vérité morale et sociale, mais encore la vérité économique par excellence. En voici tout d'abord la raison radicale : c'est que seul le renoncement chrétien fait fonctionner dans l'ordre et retient dans l'harmonie le ressort qui détermine le mouvement économique, à savoir l'intérêt individuel et l'activité personnelle.

Certes, Messieurs, il ne peut être ici question de supprimer par le renoncement dans le mouvement du monde économique ce ressort nécessaire, ce mobile si puissant des créations

humaines. Mais ce ressort lui-même a besoin d'être contenu et modéré ; il lui faut un contrepoids. Et voici le mot qui décide tout, et met en toute lumière la force économique du renoncement et du sacrifice. Le renoncement seul peut faire équilibre à l'intérêt personnel trop prompt à s'exagérer et trop facile à s'égarer; seul il le ramène à l'ordre, dont il tend toujours à dévier plus ou moins; et, en le ramenant à l'ordre, il le replace dans l'harmonie et lui donne la vraie puissance.

Un ascète illustre, parlant de la réforme des âmes et de leurs penchants désordonnés, donne ce bon conseil traduit dans cette image : Quand l'arbre penche à gauche, il faut le contraindre de pencher à droite; afin que par son mouvement propre il arrive à se replacer au milieu et à retrouver sa rectitude. Tel est en tout ordre de choses le naturel effet de la libre violence que l'homme se fait à lui-même par le renoncement ; il ramène au milieu, à l'ordre, à l'harmonie, à la modération, ce ressort de l'intérêt individuel qui, dans notre état actuel, tend à l'absorption, au monopole, au despotisme et à l'oppression. En sorte que, dans notre état déchu et notre vie

inclinée au désordre, le renoncement n'est que la condition rigoureusement nécessaire pour restituer à nos forces vives toute leur expansion harmonieuse et féconde.

C'est pour avoir oublié, ou pour s'obstiner à méconnaître cette loi-principe que révèle la plus vulgaire connaissance de la nature humaine que nos adversaires perpétuent entre le siècle et le christianisme, et particulièrement entre le mouvement économique et la tendance chrétienne, ce malentendu des esprits qui tourne au malheur de l'humanité.

O siècle dix-neuvième, ô siècle que j'aime, alors même et alors surtout que je signale tes égarements et porte la parole au fond de tes blessures; quand enfin comprendras-tu la divine harmonie cachée sous cette contradiction apparente qui est la réalité de la vie? L'homme ne se grandit qu'en se diminuant; il ne s'élève qu'en s'humiliant; il ne vit de la vie féconde et progressive qu'en se donnant à lui-même, par ses volontaires renoncements, cette mort apparente dont parle l'Écriture; mort féconde qui n'est que la ruine du désordre et le renversement de l'obstacle qu'oppose l'homme

inférieur à l'homme supérieur, dans la réalisation de ses légitimes progrès et dans la conquête de ses vraies destinées.

Et vous hommes attardés, qui faites encore dans vos théories une guerre si souverainement injuste à la doctrine qui seule peut y porter la grande lumière, hommes généreux, mais trompés ; quand donc enfin entendrez-vous, qu'en repoussant de vos systèmes et de votre pratique la doctrine et la pratique chrétiennes, vous chassez de vous tout ce que vous cherchez; vous tournez le dos au soleil qui seul, dans la sphère économique, comme en toute autre sphère, a la puissance de tout éclairer? Quand, au moins, consentirez-vous, avec une froide raison et une impartiale justice, à examiner enfin cette question éminemment actuelle et décisive ; question mère, question fondamentale, primant toutes les questions que vous remuez avec une ardeur opiniâtre : la loi du renoncement et du sacrifice est-elle, oui ou non, dans l'ordre économique, ce qu'elle est partout, une loi d'harmonie, de puissance et de fécondité, en un mot une loi de progrès?

Ah ! Messieurs, croyez-le bien : à peine vous

l'aurez posée devant le regard de votre raison, cette question décisive, que la solution se dégagera pour vous en pleine lumière de l'évidence, sans vous laisser même ni l'ombre ni la possibilité d'un doute.

Il y a, si je ne me trompe, en toute économie trois choses essentielles par lesquelles elle prétend atteindre son but et réaliser son idéal : la production, la répartition et l'usage des biens matériels mis au service de l'homme. Jamais l'Économie, quoi qu'elle fasse, ne fera le bien-être général de l'humanité, si elle n'obtient ces trois choses qui concourent à une même fin : une production féconde des biens dont l'humanité a besoin ; une répartition fraternelle des biens produits, et un usage légitime des biens harmonieusement répartis. Il me semble que l'idée ne peut venir à personne de faire contradiction à l'une de ces trois choses. Comment combler les besoins, si les produits manquent ? A quoi servent les produits pour répondre aux besoins, s'il ne s'en fait entre frères une répartition équitable ? Et qu'importent même une production féconde et une répartition équitable des biens, si, par un usage insensé l'homme les

retourne contre leur but et en abuse pour son malheur?

Eh bien! Messieurs, je ne crains pas de l'affirmer, même devant les maîtres de la science économique, la doctrine hostile au sacrifice et à l'abnégation, poussée à ses dernières conséquences, dévorerait ces trois choses, c'est-à-dire l'économie elle-même avec tout ce qu'elle enfante.

Et d'abord, elle dévorerait la production, ou elle l'empêcherait d'exister; elle tuerait en germe ce qui rachète les peuples de la misère, ce qui crée en puissance la félicité matérielle des nations, je veux dire le capital, cette chose économiquement essentielle, qui remplit de son nom tout le monde économique.

Mais comment, demandez-vous, comment la doctrine hostile au renoncement doit-elle anéantir le capital? Pour ces deux raisons qui n'en font qu'une : parce qu'elle tue à la fois et le travail et l'épargne; le travail qui est le père, et l'épargne qui est la mère du capital. Quand on ne produit pas, ou qu'on n'épargne pas, c'est justice qu'on ne possède rien. Or, remarquez-le bien, l'absence de tout

sacrifice et de tout renoncement, c'est tout d'abord la mort du travail, du travail producteur, du travail fécond. Ce que nous avons dit du travail nous montre assez déjà le coup redoutable que porte à ce père du capital et de la richesse l'extinction du sacrifice et de l'abnégation. Le travail réel, le travail vraiment économique, avons-nous dit, demande une chose que rien ne peut suppléer ; cette chose, c'est l'*effort*. Le travail sans effort, c'est le travail sans résultat ; le travail qui ne coûte rien, c'est le travail qui ne fait rien ; négation de l'effort, absence de la production : ces deux néants se tiennent et se répondent.

Or, qui ne voit, à la double clarté de la raison et de l'histoire, que désapprendre l'abnégation et le sacrifice c'est désapprendre l'effort? Et à qui peut-il échapper que la mesure de nos abnégations donne la mesure de nos efforts, comme nos efforts mesurent notre puissance de travailler et notre puissance de produire? Je ne puis insister. Mais rien n'est plus certain et plus manifestement vrai : l'extinction du renonce-

ment et du sacrifice, c'est la mort du travail.

Et l'épargne, Messieurs, que devient l'épargne surtout, cette mère féconde du capital, sans le sacrifice, l'abnégation et le renoncement? Est-ce que l'épargne, j'entends non l'épargne sordide, mais l'épargne généreuse, est autre chose qu'une fille du renoncement? Est-ce que pour ajourner à demain la jouissance que je puis trouver aujourd'hui, je n'ai pas besoin d'un acte de renoncement et d'abnégation? La jouissance est là devant moi, avec l'attrait de son actualité et la fascination de sa présence; elle me dit, à moi être sensible et affamé de bonheur : « Me voici; si tu veux je suis à toi, non demain, après-demain; mais aujourd'hui, mais à l'heure et à la minute même où je te parle et t'invite à m'embrasser. » Je le demande, qui vous donne contre cet attrait de la jouissance présente un cœur invulnérable? Qu'est-ce qui vous fait dire à vous-même, ému peut-être devant ce charme de jouir dont vous avez peine à vous défendre : « Non, pas aujourd'hui, plus tard; non, je ne le veux pas. Ce fruit de mon travail, en réserve pour ma vieillesse, en réserve pour

ma mère, en réserve pour mes enfants : aujourd'hui le nécessaire, rien que le nécessaire ; aujourd'hui pas de superflu ! » Dites-moi, je vous prie, ce qui inspire cette parole et cette résolution qui doit grossir le trésor de l'épargne et assurer, par la privation du présent, le bien-être de l'avenir, comment le nommez-vous ? Que l'inspiration en vienne du Dieu du Calvaire ou d'une nature née généreuse et forte, qu'importe ? en toute hypothèse, cela s'appelle un acte de renoncement et d'abnégation.

Ainsi, supprimez le renoncement, le travail languit ou meurt, l'épargne périt ou ne parvient pas même à exister ; et avec l'un et l'autre disparaît le capital, ce père légitime de l'aisance et du bien-être.

Mais admettons, ce que tout dément, que la production et le capital, portés par d'autres souffles, montent dans la mesure où l'abnégation descend. Pour le vrai bien-être de l'humanité, un problème pratique reste à résoudre : comment répartir équitablemnt, comment partager fraternellement le bien produit et le capital accumulé ? Qui empê-

chera l'égoïsme de dévorer à mesure qu'ils naissent les fils du travail producteur et de l'épargne féconde? A l'intérêt propre, nécessaire pour le déploiement de l'activité humaine, qui donnera, pour une juste répartition des biens, un contre-poids et un équilibre non moins nécessaires?

Tout ici encore vous répond du fond du cœur humain comme du fond de l'histoire : Abnégation, abnégation. Sans elle, l'intérêt propre attire tout dans sa sphère et absorbe tout par sa convoitise. Vous supprimez le renoncement et l'abnégation : ah! que faites-vous? Vous déchaînez l'hydre dévorante de la cupidité. Et alors plus de répartition fraternelle : l'absorption, rien que l'absorption égoïste et personnelle. La cupidité a un instinct toujours le même, l'instinct de la possession, et de la possession exclusive. La cupidité a un besoin toujours identique à lui-même : affamer pour se rassasier, faire le vide pour se remplir. La cupidité a une parole toujours la même : rien pour les autres, tout pour moi. Ce qu'elle veut ce n'est pas la répartition, c'est la consommation; ce qu'elle demande,

ce n'est pas le partage fraternel, c'est la jouissance personnelle ; ce qu'il lui faut, c'est l'accumulation des fortunes dans une seule fortune, la sienne ; ce qu'elle aspire, c'est la concentration de la substance d'autrui dans sa propre substance ; et son cri éternel est ce cri farouche : périsse le monde , s'il le faut, et qu'il n'y ait que moi ; moi pour posséder, moi pour consommer, moi pour jouir.

Avec cela, comment, je vous prie, faire, avec la répartition fraternelle de la richesse, le bien-être populaire et l'harmonie sociale ? La société, même la plus riche, avec cette cupidité au cœur, savez-vous à quoi elle ressemble ? Elle ressemble à une troupe d'affamés rangés autour d'un festin où chacun veut à tout prix assouvir son appétit. Malheur aux faibles ! ils mourront de faim devant l'assouvissement des forts ; et ils périront en maudissant de leur dernier soupir ce monstre cupide qui absorbe à lui tout seul un banquet dressé pour tous les hommes par la paternité de Dieu.

Eh bien ! Messieurs, qui peut, si ce n'est anéantir, qui peut, du-moins, enchaîner et

contenir dans l'âme des puissants cette cupidité farouche ? Le renoncement, l'abnégation : l'abnégation, réaction directe et efficace contre les attractions de la force égoïste. Ah ! ne me parlez plus de ce prétendu penchant qui m'incline vers les besoins d'autrui. Ironie de la fraternité! Tant que l'abnégation n'a pas étouffé cette cupidité dévorante qui veut sa pâture, rien que sa pâture, que venez-vous me parler d'autrui ? dit le monstre. Autrui, c'est mon ennemi ; s'il prétend partager mon bien, qu'il meure ; et que son cri de désespoir ne vienne pas même troubler la joie de mon festin.

Et maintenant, voulez-vous supposer, sans le sacrifice et l'abnégation, une production féconde et une répartition équitable ? Un troisième problème reste à résoudre pratiquement, et celui-ci touche immédiatement au but propre de l'économie. Comment garantir le légitime et salutaire usage des biens abondamment produits et équitablement répartis ? Vous avez réalisé des prodiges de production matérielle et de prospérité sociale ; vous avez multiplié jusqu'au miracle la ri-

chesse nationale ; et de ce trésor de publique opulence chacun a pu emporter une part qui suffit au nécessaire, et même à l'aisance.

Mais est-ce que vous avez trouvé, pensez-vous, la solution finale des problèmes économiques ? Est-ce que vous croyez avoir assuré pour le présent et pour l'avenir le bien-être général et la prospérité populaire ? Oh ! ne vous hâtez pas d'entonner le chant de votre triomphe ; ne vous hâtez pas de faire retentir l'hymne de l'humanité souriante et joyeuse, assise au festin de l'aisance et du bien-être. Non, ne vous hâtez pas, vous dis-je ; car, en vérité, vous n'avez pas trouvé la solution définitive. Tous ont produit pour tous, et il n'y a plus de déshérités. Le partage et la répartition de la publique abondance ont mis sous chaque toit une part suffisante du commun héritage. Oui ; mais que va faire chacun de la part échue à chacun, pour garantir et perpétuer par elle son bien-être et sa prospérité ?

Ah ! voilà la question ; et, à le bien entendre, c'est la question qui doit tout décider. Si l'heureux possesseur du bien-être d'aujour-

d'hui ne sait enchaîner ses désirs, ni dompter ses convoitises ; s'il ne sait résister, à force d'abnégation, à ce charme solliciteur de la jouissance présente, que va-t-il arriver? Est-il donc si difficile de le prévoir ? Sans le contre-poids dont nous venons de parler, l'homme ne penche pas seulement à la jouissance cupide, il penche à la jouissance brutale. Non-seulement il comble ses besoins ; il en franchit la limite. Non-seulement il satisfait ses appétits créés par la sagesse de Dieu pour la conservation de la vie, il se crée lui-même à lui-même, pour le plaisir de les satisfaire, des appétits imaginaires ; il se creuse par ses propres convoitises, pour se donner la fantaisie misérable de se remplir toujours de plus en plus. En un mot, il ouvre de ses mains au sein de sa propre vie des puits profonds où il jette en quelques jours la part de biens que lui ont faite, avec la Providence, son activité individuelle et la justice fraternelle.

Et, dès lors, que doit-il advenir de ce travailleur sans renoncement et de ce propriétaire sans abnégation? Possesseur hier, dissipateur aujourd'hui, il sera misérable demain ; et il

s'en ira peut-être, sous des haillons renouvelés, maudire Dieu et les hommes, la Providence et la société. Et pourquoi la rechute précipitée de ce fortuné possesseur dans le gouffre du paupérisme? Pour cette unique raison : pour avoir trop bien retenu et trop bien pratiqué la leçon des grands maîtres du sensualisme scientifique et du paganisme économique ; docteurs plébicoles, maudissant dans leurs discours la sainte et fraternelle loi du sacrifice, et, du haut de leurs systèmes de philosophie néo-païenne, faisant peur au peuple du *fantôme lugubre* du renoncement et du *spectre gémissant* de la pénitence et de l'expiation ; mais, en réalité, les vrais ennemis du peuple, voilant de leur parole, ou tarissant de leur souffle, les sources profondes du bien-être populaire!

C'est qu'en effet, sans une perpétuelle réaction contre nos cupidités voraces, sans une pratique au moins vulgaire de l'abstinence, du renoncement et du sacrifice, l'usage raisonnable et modéré, l'usage légitime et vraiment béatifique des biens créés, devient, pour l'humanité en masse, pour l'humanité telle qu'elle

est, une impossibilité morale. Cette harmonie tant vantée de la satisfaction hiérarchique des besoins, demandée à une philosophie qui répudie le Calvaire, se brise de toutes parts ; et, au lieu du bonheur par le légitime et saint usage des biens, au lieu de cet Éden terrestre dans lequel des philosophes imaginatifs font promener de plaisir en plaisir une humanité comblée de bien-être et d'opulence, il n'y a que les monstruosités de l'abus, et, au bout, ce terrestre enfer qui attend même en ce monde les peuples déserteurs du renoncement et apostats du sacrifice !

Vous le voyez, Messieurs, l'abolition de la loi du renoncement, si elle pouvait se consommer, réduirait au néant ou tournerait contre l'humanité les trois grands résultats qu'ambitionne toute économie : la production féconde, la répartition harmonieuse et l'usage salutaire des biens créés pour le bonheur terrestre de l'humanité. La suppression de l'abnégation et du renoncement rend le civilisé paresseux et imprévoyant, comme le sauvage du désert ; et, par là, elle tarit ou amoindrit avec le travail et l'épargne les deux sources humaines du

capital et du bien-être. La suppression du renoncement et du sacrifice rend l'homme personnel et cupide jusqu'à la monstruosité ; et par là elle oppose un invincible obstacle à la distribution fraternelle des biens produits pour le bonheur de tous. La suppression de l'abnégation, enfin, rend l'homme impatient de dévorer ce qu'il possède : au lieu d'user, il abuse; il se fait consommateur, prodigue et dissipateur ; et par là il se dépouille de l'aisance et du bien-être, pour se laisser retomber nu, meurtri et souvent dégradé dans l'abîme de la misère.

Et voilà où doit aboutir le monde économique, alors qu'il n'a pas pour régulateur suprême le renoncement et le sacrifice.

Ainsi, Messieurs, à ce nouveau point de vue, l'humanité nous apparaît encore une fois roulant triste et fatiguée dans ce cercle de contradictions douloureuses, où l'enferme, sans lui laisser aucune issue, l'Économie antichrétienne, et particulièrement l'Économie matérialiste. Duperie éternelle des crédules nations, qu'on abuse par de fatales promesses, au lieu de les avertir par de salutaires con-

seils : chaîne douloureuse de déceptions, de désenchantements et quelquefois de désespoirs; cercle terrible, dans lequel un peuple impatient de jouir tourne, tourne sans cesse sur lui-même, comme le lion affamé tourne dans sa cage de fer; cercle fermé que le peuple essaye parfois de briser par l'explosion de ses colères, mais où il ne tente de se faire une issue que pour aggraver ses malheurs ou se jeter aux abîmes.

Ne dites pas que j'exagère les conséquences de théories spéculativement innocentes et pratiquement innoffensives. Non, non, Messieurs, je n'exagère pas. Dans les nations surtout qui ont reçu la révélation de la sainte loi du sacrifice et de l'abnégation, l'extinction de l'un et l'autre, c'est tôt ou tard l'horreur des discordes civiles et de la guerre sociale.

Eh quoi! vous en doutez? Quoi! même à la lueur de ces clartés qui, naguères, vous ont montré le fond des abîmes, vous ne voyez pas que prêcher des doctrines qui proscrivent l'abnégation, maudissent le renoncement, blasphèment la pauvreté et évoquent comme

le droit de l'homme l'avénement du bien-être universel, c'est, sous des formes plus ou moins adoucies, prêcher la révolte de tous ceux qui ne jouissent pas contre tous ceux qui jouissent? Quoi! depuis plus de trente ans, la terre tremble sous nos pieds, émue et soulevée par je ne sais quelles explosions volcaniques; la société entière avec toute son opulence, tout son luxe et toute sa splendeur, ressemble à une immense proie que se disputent et que menacent de dévorer des cupidités frémissantes; et vous venez dire à qui n'a pas le bien-être : — Frère, tu ne jouis pas; l'heure est venue; lève-toi; il faut que tu jouisses. Et vous dites au peuple : Frère, sors de ton abjection; ta pauvreté, c'est ton opprobre. On te disait : Résignation, renoncement, sacrifice, c'est la loi de ton Christ. O peuple, on t'abusait. La résignation? ironie; le renoncement? folie; le sacrifice? fanatisme. Arrière ces fantômes tristes évoqués autour de tes douleurs par une doctrine surannée; entre, entre en maître au sein de la réalité, et vogue à pleines voiles au souffle de notre siècle, vers la destinée que Dieu te fait, c'est-

à-dire vers le bien-être, la richesse et la jouissance.

Voilà ce que vous dites aux déshérités de la terre. Et vous dites au possesseur, au propriétaire, au riche : — Tu as le bien-être et l'aisance; jouis de ton bien-être et de ton aisance; car jouir, c'est la loi de ta vie. Tu as secoué par ton énergie ou par le génie de tes ancêtres l'opprobre de la pauvreté; tu as bien fait : aime ton bien-être, aime ta richesse, aime ton opulence; et si tu donnes, que ce soit pour enrichir ton frère, non pas pour t'appauvrir toi-même. Fais que ton frère jouisse, mais ne te prive pas. La jouissance pour lui, à la bonne heure; mais le sacrifice et le renoncement pour toi, non, jamais. La pauvreté ne mérite que tes haines, et le renoncement ne mérite que tes mépris.

Messieurs, prêcher au pauvre cette haine du renoncement, et aux riches cet amour de la richesse; quelles que soient les formules philanthropiques dont on enveloppe le fond des choses, qu'est-ce donc, je vous prie, si ce n'est jeter dans les masses déshéritées de la

richesse et du bien-être, les germes des vengeances fratricides, des convulsions populaires et des révolutions sociales, dernier mot et dernier résultat de l'abolition du renoncement et du sacrifice.

Oh ! que le christianisme est ici bien autrement conservateur et salutaire, et comme sa divine sagesse éclate en face de ces folies humaines ! Au lieu de prêcher l'amour de la richesse et la passion du bien-être, lui, pose devant l'humanité riche et devant l'humanité pauvre, l'image de son Christ mourant dans un renoncement absolu, et il lui dit : O humanité, humanité riche ou pauvre, opulente ou misérable, embrasse avec ton Christ-Dieu le renoncement et le sacrifice personnifiés et divinisés en lui. Et alors qu'arrive-t-il ? L'association sympathique de cette humanité au renoncement divin relève ses pensées, fortifie son vouloir, purifie ses sens, retrempe toutes ses énergies. Et, en replaçant avec l'amour du Christ au centre de sa propre vie le ressort impulsif de sa propre perfection, elle se restitue à elle-même le principe de tous ses progrès.

Aussi, voyez comme, sous tous les rapports, les siècles montent ou descendent sur l'échelle du progrès, selon qu'ils acceptent ou répudient cette immortelle loi du renoncement et du sacrifice! Voyez comme ils mesurent les degrés de leurs ascensions, selon qu'ils pénètrent davantage leur vie de cette substance chrétienne du renoncement, la moelle du christianisme et la plus pure essence de l'Évangile! Voyez enfin comme, dans toutes les sphères, les hommes de renoncement sont les messagers du progrès; et comme les peuples, sous l'impulsion de ce grand ressort de toute vie morale, s'élèvent et plus vite et plus haut, même dans l'ordre matériel et la prospérité économique!

Et nous, témoins de ces ascensions et de ces chutes, interprètes du passé, spectateurs du présent, prophètes de l'avenir, nous vous disons, en vous montrant notre Christ crucifié, *Christum et hunc crucifixum :* Votre progrès, même dans l'ordre économique, le voilà : le Christ consommant en lui le renoncement absolu dans un sacrifice infini.

O hommes du progrès sans renoncement et

sans abnégation, apôtres de la jouissance et de la sensation, vous pensiez nous faire peur, en prêchant devant nous votre sensualisme antichrétien ou votre christianisme sensuel. Vous avez cru que, honteux et humiliés d'une doctrine que la mollesse du siècle ne supportait plus, nous allions voiler à jamais le visage de notre Crucifié et ensevelir dans des abîmes de silence et d'oubli le Verbe de la croix devenu impopulaire. O philosophes, vous vous êtes trompés! non, nous n'abaisserons pas devant des erreurs renouvelées du paganisme le signe qui a soulevé le monde. Ce n'est pas au progrès à demander grâce à la décadence; et la doctrine qui, depuis bientôt deux mille ans, est la gloire et la force de l'humanité, ne se taira pas devant une doctrine qui ferait reculer d'autant l'humanité rétrograde.

Ah! si le peuple, que vous essayez d'entraîner dans vos chemins jonchés de fleurs, consentait, en effet, à vous suivre un jour jusqu'au bout; s'il venait à répudier, avec le Christ que nous adorons, la sainte et austère doctrine que nous prêchons : oh! alors, je sais bien ce que nous ferions; nous pren-

drions dans notre main notre crucifix méconnu, répudié, insulté ; nous nous en irions le planter sous d'autres cieux et sur d'autres rivages ; et le progrès, s'enfuyant de vous, recommencerait loin de vous, sans vous et malgré vous, sa carrière immortelle.

Mais non, le peuple n'abandonnera jamais, avec son Christ crucifié, la seule doctrine qui le sauve, la seule qui dompte en lui tous les pervers instincts, la seule qui le purifie de toutes ses souillures, la seule qui le relève de toutes ses chutes, la seule enfin qui, en lui restituant sa sainteté et en enchaînant toutes les concupiscences, lui donne, avec le progrès moral, tous les autres progrès ; non-seulement le progrès dans l'ordre social, dans l'ordre domestique, dans l'ordre philosophique et scientifique, mais aussi le progrès dans l'ordre économique ; le progrès dans l'ordre économique, fruit de ces deux mots divins : *Abnega temetipsum : quœrite regnum Dei.*

Renoncez-vous vous-même, *Abnega temetipsum;* et, soumis à cette loi souveraine du perpétuel renoncement, cherchez avant tout le

règne de Dieu et de sa justice : *Quærite primum regnum Dei ;* et tout le reste, même le bien-être, l'aisance et la richesse, vous sera donné par surcroît, *et hæc omnia adjicientur vobis.* C'est le résultat que tout vrai christianisme doit tôt ou tard produire infailliblement, même sans le chercher directement ; c'est le fruit spontané de sa doctrine germant au fond des âmes en s'épanouissant au soleil des sociétés chrétiennes. Si nous le voulons, cet avenir sera le nôtre. Mais pour y arriver une chose est nécessaire : soyons chrétiens ; ce n'est pas assez dire : soyons ce que l'histoire nous a nommés, soyons le peuple *très-chrétien.* Que le règne de Jésus-Christ croisse et s'élève de plus en plus au milieu de nous ; et notre prospérité humaine se fera d'elle-même à la mesure de ce règne divin.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

